

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

« VIVEZ PEU. VIVEZ MIEUX. » : ENGAGER UNE RÉFLEXION SUR LA
BIOÉTHIQUE, LA MONÉTISATION DE L'EXISTENCE ET
L'ACCUMULATION COMME FINALITÉ DANS UN
ROMAN POPULAIRE DE FICTION POLITIQUE

MÉMOIRE-CRÉATION
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
PIERRE DURAND

NOVEMBRE 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier, dans l'ordre chronologique de leur contribution à notre cheminement :

Jean-François Hamel qui, dans le cours Récits utopiques et imaginaire de l'histoire, nous a familiarisé avec le concept de dystopie. Du fait qu'il recouvre les œuvres de notre *corpus des apparentés*, ce concept nous aura amené à mieux circonscrire notre propre projet de roman et à poursuivre son écriture avec plus d'assurance;

André Carpentier, dont les entretiens et les cours nous ont permis d'identifier les principaux enjeux littéraires associés à notre démarche, d'en prendre acte et de poursuivre notre écriture avec une conscience affirmée du geste;

René Lapierre, dont l'ouverture sur la nature et les formes du discours, et des travaux, nous aura incité à considérer l'Université *aussi* comme un espace de liberté. Mettant le doigt sur la *surnarration* qui affectait parfois notre écriture, il nous a indiqué la voie d'un épurement qui nous guide aujourd'hui à chaque phrase.

Jean-François Chassay nous a permis de rédiger notre mémoire et son texte d'accompagnement à notre rythme tout en demeurant, pour sa part, d'une disponibilité, d'une gentillesse et d'une efficacité irréprochables. Systématiquement, il a su identifier les passages qui nous laissaient nous-même insatisfait, suggérant des correctifs simples qui ont amélioré notre écriture – et le font encore – tout en la respectant.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	1
MÉMOIRE	2
INTRODUCTION AU TEXTE D'ACCOMPAGNEMENT	
De l'essai réflexif au texte d'accompagnement	87
CHAPITRE I	
SYNOPSIS	
1.1 La découverte	89
1.2 Le secret	90
1.3 La campagne	91
1.4 La dépréciation	92
1.5 Un roman moraliste ?	93
CHAPITRE II	
CHOIX RELATIFS A L'ÉCRITURE	
2.1 Retour sur le projet de mémoire	94
2.2 La langue	95
2.2.1 Écrire simplement	95
2.2.2 Changer les mots pour changer la lecture	96
2.3 Le genre littéraire	97
2.3.1 Fiction, mais encore...	98
2.4 La vraisemblance	99

CHAPITRE III	
L'ENGAGEMENT	
3.1	Engagement et littérature 101
3.2	Engager comment 104
3.3	Engager à quoi au juste ? 105
CHAPITRE IV	
MORT VOLONTAIRE ET IMMORTALITÉ	
4.1	Le suicide 106
4.1.1	Avis : ce roman n'est pas un essai sur le suicide 108
4.2	L'immortalité 112
4.2.1	Un régime d'immortalité sans risques et sans effort 113
CHAPITRE V	
ÉTHIQUE 115	
BIBLIOGRAPHIE 119	

RÉSUMÉ

Ce mémoire constitue la première partie d'un projet de roman de fiction politique axé sur la monétisation de l'existence. Il s'agit d'une allégorie aux accents dystopiques portant sur l'économie libérale, prenant pour fondement la possibilité, postulée, de prélever, de stocker et de redistribuer l'énergie cellulaire vitale, ainsi mutée en nouvelle valeur d'échange. Chacune des quatre parties du roman ponctue une étape du cycle de vie de cette valeur, depuis sa découverte jusqu'à sa dépréciation. Le roman donne à voir les interactions entre les personnages et les institutions – existantes et imaginées – sur des débats de société fondamentaux qui s'articulent autour de l'avoir et de l'être, mais aussi, ce qui est moins avouable, sur la valeur relative des individus dans une société orientée vers la performance et l'accumulation.

L'écriture prend le pari du roman populaire et d'un genre littéraire connu pour inviter un large lectorat à une réflexion sur des sujets rarement abordés dans la culture du divertissement. Des choix se sont imposés à nous afin de mettre la qualité et la subjectivité de l'écriture au service de l'efficacité de la lecture, tout en évitant de simplifier les enjeux touchant les individus, la société et l'éthique au point de les rendre méconnaissables.

Le texte d'accompagnement traite de ces choix relatifs à l'écriture que nous avons opérés, à l'égard de la langue et du genre littéraire comme du respect d'une certaine vraisemblance nécessaire au soutien de l'édifice narratif. Bien qu'il se limite à l'accompagnement de notre démarche, le texte survole aussi le questionnement qui nous a longtemps accompagné sur la difficile relation qu'entretiennent l'engagement politique et la littérature. Le rôle que tiennent la mort volontaire, l'immortalité et l'éthique dans notre projet de roman y est également abordé.

Mots clés : dystopie – éthique – eugénisme – fiction politique – roman populaire – suicide

N+8512 – Prologue

Corpus Christi

*Come gather 'round people
Wherever you roam
And admit that the waters
Around you have grown
And accept it that soon
You'll be drenched to the bone.
If your time to you
Is worth savin'
Then you better start swimmin'
Or you'll sink like a stone
For the times they are a-changin'.*

Poursuivant ses préparatifs, Pierre Beloeil reprit à voix basse la chanson de la radio, dont il connaissait les paroles par cœur. Dylan aurait été surpris de savoir à quel point sa chanson avait visé juste, à travers les décennies. De sa chambre, nichée au 27^e étage du Marriott Neo-Palisades, Pierre contemplait les rares vestiges de la vieille ville de Corpus Christi, sauvés par leur élévation toute relative, car Corpus Christi, l'ancienne, était tout sauf escarpée. Particulièrement calmes aujourd'hui, les eaux du Golfe du Mexique transformaient ces îlots insolites, blanchis par le soleil, en archipel grec miniature.

Un instant aveuglé par les reflets du soleil, il ferma les yeux. Un plat de service renversé dans le corridor, la commotion qui s'ensuivit, ramenèrent les lointaines clameurs des cataclysmes ayant dévasté les côtes des États-Unis. En fait, toutes les régions côtières avaient été pareillement touchées, sinon plus, mais celles des États-Unis avaient trouvé la faveur des grands réseaux de télévision. Les cahutes emportées dans les flots boueux en Afrique ou en Amérique du Sud ne rendaient pas de façon aussi saisissante l'ampleur de la catastrophe que ces gratte-ciel arrachés de leur socle par des vagues de dix, vingt mètres.

La technologie occidentale faisait en sorte que de tels cataclysmes devenaient déraisonnables, incongrus sur ses territoires, alors que dans les pays en voie

irréversible de développement, les typhons et les moussons étaient un lot quotidien qui n'émouvait personne. Pierre avait longtemps épilogué sur l'étrange arithmétique des pertes humaines, où Africains et Asiatiques ne faisaient malheureusement pas le poids contre les pertes de blancs occidentaux, objectivement plus rares et surtout plus médiatisées.

L'effort de récollection de ces dévastations lui fit plisser les yeux. Pierre se concentra sur les moindres détails, ressentant plus qu'il n'entendait, dans la tourmente, les cris des sinistrés impuissants devant l'engloutissement de leur *American way of life*. Leurs voitures inondées, leurs possessions à la dérive, leurs parents, leurs amis, battus sans merci par les assauts désordonnés, implacables, de la mer démontée. Puis plus rien. Toute une vie – toutes ces vies – et les objets qui les rendaient riches, pleines à craquer, déposés au fond d'une nouvelle mer, plus vaste. Recouvrant tout d'un calme plat, sitôt le vent tombé et le soleil revenu.

À travers ses paupières closes, il sentit la lumière du jour s'assombrir subitement. Il ouvrit les yeux pour voir un immense cumulus croiser paresseusement devant le soleil. Puis il regarda la mer. Dans l'ombre nouvelle, elle brunit, s'assombrir, sa menace toujours latente devint palpable. Il devina ses muscles puissants sous le chatoiement du voile bleu sale et argent que le vent faisait frissonner. Poursuivant sa glissade sur l'eau, son regard tomba abruptement sur ces immenses falaises artificielles où étaient juchés les nouveaux quartiers chics et les grands hôtels. Bravade inconsciente du paratonnerre, se dit-il. Les images des titanesques travaux de reconstruction lui revinrent alors.

Appelé en renfort – avait-il vraiment fait ajouter la trompette de la cavalerie sur ces images ? – le US Corps of Army Engineers s'était activé à draguer les nouveaux fonds marins pour récolter les matériaux nécessaires à l'érection de ces structures impressionnantes, les Neo-Palisades, qui redéfinissaient une bonne partie du littoral du golfe. Dépassant souvent les 30 mètres d'élévation, renforcées à la base de béton à nano-polymères – il se souvenait d'avoir insisté sur ce point dans les

discours – ces nouvelles forteresses feraient rempart contre la hausse du niveau de la mer pour l’avenir prévisible.

Sans qu’elle n’engage véritablement à rien, cette expression rassurait. Pierre l’avait longuement soupesé avant de l’inclure dans les discours. Une moue sceptique s’imposa à lui. Qu’est-ce que l’avenir, qui peut le prévoir ? L’essentiel demeurait que les mots fassent leur travail, dans l’immédiat.

Le ciel s’était à nouveau dégagé. La splendeur de la journée ramena Pierre à l’anniversaire qu’il s’apprêtait à célébrer aujourd’hui, le sien. Lequel au fait ? En chiffres absolus ou selon le calendrier de son troisième agenda ?

À chacun de ce qu’il appelait ses agendas correspondaient une vie distincte, des amis, des femmes et, à l’occasion, des enfants distincts. Pour ne pas compliquer inutilement son existence, Pierre conservait toujours le même prénom. Quant au nom de famille, il s’accordait le luxe d’en choisir un nouveau à chacun de ses agendas, selon l’inspiration du moment et l’endroit où il entendait vivre.

Son choix s’étant arrêté sur les États-Unis pour ce troisième agenda, il s’était inspiré de Pierre Lemoyne d’Iberville, militaire célèbre du début de la colonisation des Amériques qui avait réclamé d’immenses possessions pour la couronne de France, dont la Louisiane. Pierre s’amusait à rappeler à ses interlocuteurs états-uniens que son ancêtre leur avait donné toute une raclée.

Pour éviter les impairs, il appelait Honey, Chérie ou Carissima, selon le pays et l’agenda, les femmes qui traversaient sa vie. Jamais de prénom. Pourquoi faire inutilement souffrir ?

La beauté du paysage le portait à glisser un peu trop facilement d’une idée à l’autre. Pierre en ressentit un malaise, habitué qu’il était à une pensée plus disciplinée. C’était même là un véritable facteur de survie, lorsque l’on a plusieurs vies desquelles il faut choisir les bons souvenirs – focus, mon Pierre, focus – se dit-il intérieurement.

45 ans, ce devait être cela. Il célébrerait ce soir son 45^e anniversaire. Il s’en rappelait maintenant, il avait célébré son double 4 l’an dernier à La Nouvelle-Orléans,

en Louisiane, où il s'était souvent réclamé de son illustre aïeul. La destination – on pouvait difficilement qualifier La Nouvelle-Orléans de ville maintenant – offrait de nombreux spéciaux aux personnes qui, comme lui l'an dernier, atteignaient un doublé. Le double 1 étant réservé aux vétérans de 110 ans, les mineurs se voyant refoulés aux portes, plus justement aux ponts, de la Babylone sur Mississippi.

Malgré tout ce qu'il savait sur le sujet, Pierre s'était étonné du nombre de ces fêtards du quatrième âge et de leur bonne forme, pour tout dire un peu suspecte. Manque de retenue des nouveaux riches.

L'apparition de La Nouvelle-Orléans l'avait impressionné. Arrivé après la tombée de la nuit, Pierre l'avait découverte du haut du pont, joyau rutilant dans son écrin noir, avec sa constellation d'embarcations de toutes tailles accostées le long de ses impressionnantes digues.

Il ressentait encore la folie totale qui s'était emparée du cabinet World PR lorsqu'ils avaient préparé le président pour cette annonce. La ville de La Nouvelle-Orléans, malgré les meilleurs efforts de l'US Corps of Army Engineers, ne serait plus reconstruite. Au prix de marchandages d'une rare complexité arrachés dans la plus grande discrétion, Pierre avait convaincu les représentants de tous les paliers de gouvernement de parler d'une seule voix, jurant de mettre en commun leurs ressources et leur énergie pour transformer la seule partie que l'on s'engageait à toujours restaurer – le quartier français et quelques rues autour – en *Party Capital* du littoral Atlantique.

Ce fut l'une des rares promesses tenues. Pierre ne se souvenait pas être revenu de La Nouvelle-Orléans sans une gueule de bois spectaculaire.

Des coups frappés délicatement à la porte le tirèrent de sa rêverie.

- Es-tu prêt pour déjeuner ? J'ai hâte d'aller à la mer, avec le soleil qu'il fait, dit Lisbeth, dont l'accent texan rendait chaque syllabe spongieuse. Elle ouvrit doucement la porte. Comme Alice devant le chat du Cheshire, Pierre ne vit que les dents éclatantes, et presque trop nombreuses, du large sourire de son amante.

- Voilà, Honey j'arrive !

N-372

Montréal

Le mélange d'eau, de gélatine à la limette et de chlore qu'il venait d'aspirer explosa hors de sa trachée en feu. Paniqué, Jacques avala une goulée d'air qui lui charcuta la gorge, comme des tessons de verre. Un deuxième effort, mal calculé, fit entrer une nouvelle goulée du liquide visqueux, corrosif. Il l'éjecta de toute urgence, par le nez autant que par la bouche, mettant au passage ses sinus à feu. Paniqué, le masque embué, il refit surface en aspirant tout l'air qu'il pouvait. Loin d'apporter la délivrance, l'air raviva la brûlure, déclenchant une toux atroce, de celles qui râpent les poumons et font cracher les alvéoles. Malgré la douleur incisive et les larmes qui brouillaient sa vision, il réalisa, aux mouvements qu'il devinait près de lui, le péril de sa situation.

Se maintenant tant bien que mal à flot dans deux mètres d'eau gélatineuse, il arracha rapidement son masque et son tuba, rigoureusement interdits. Reprenant sa respiration au prix d'un effort qu'il n'aurait jamais pensé si grand, Jacques évalua le péril qui l'entourait en analysant les images distordues et verdâtres que lui transmettaient ses yeux irrités. Dans la commotion insensée, personne ne semblait s'être alarmé, ou même l'avoir remarqué. Des centaines de gens honnêtes, âges et sexes confondus, s'agitaient dans une marée verte et gluante, s'agrippant aux maillots les uns des autres, n'en croyant pas leur bonheur et leur audace.

La basse ronflante, déchaînée, ridait la surface d'ondes saccadées surnageant les clapotis déréglés, unissant les mille secousses en un rythme obsédant. L'ensemble devenait organique. Un gigantesque placenta moisi, occupé à éjecter ses milliers d'avatars, couinants et glapissants, se remuant les uns sur les autres jusqu'à ce que les liqueurs giclent, que les têtes s'immobilisent un instant en un sourire douloureux, que les bras se remettent en action pour éviter l'immersion.

Des détails de l'Enfer de Breughel défilaient, se superposant sur l'écran géant qui surplombait le bassin semi-olympique, encadré de lances d'incendie qui éjectaient l'eau gélatineuse en trombes multicolores.

Respirer. Comment un réflexe pouvait-il être si dur à retrouver ? Dangereusement à bout de souffle, entre les hoquets et les quintes de toux réprimées à grand mal, Jacques se crispa en entendant les rires et les cris fuser à sa gauche. Ce n'était rien. Un spectateur venait de tomber des estrades, un verre de bière dans chaque main, son voisin ayant fait la vague avec trop d'enthousiasme.

Reprenant peu à peu ses sens, il s'étonna tout à coup que des cons emplissent les estrades pour regarder des désaxés s'exciter dans la gélatine. Il eut soudain du mal à expliquer sa présence dans ce bain. Avec palmes, masque et tuba. Bien sûr, il avait une raison d'y être, lui. Et justement, maintenant qu'il respirait presque normalement, il était grand temps d'y revenir.

Jacques regarda autour de lui. Personne ne lui prêtait attention. Il cracha dans son masque, frotta un peu la lunette de son pouce, puis hésita tout à coup avant de plonger le masque à l'eau, comme il l'aurait fait machinalement dans la mer des Caraïbes. Rincer son masque dans la gélatine ? Cela valait toujours mieux maintenant que de regarder à travers son crachat. Il reprit son tuba en bouche pour replonger.

Nager entre les baigneurs n'était pas chose facile. Il prenait régulièrement un coup de pied ou de coude dans les côtes. La visibilité demeurait problématique. Avec horreur, il crut apercevoir au loin, à sa droite, un lévrier danois. Tentant de le contourner par le côté, sans trop s'en approcher, il découvrit une constellation particulièrement inventive de jambes, de bassins et de bras.

Approchant d'une extrémité de la piscine, il remarqua un bikini dont la blancheur, rayonnant comme sous un éclairage ultraviolet, était soulignée par la peau foncée de la baigneuse. Jacques se laissa un instant divertir de sa mission. S'il avait pris tous ces risques, dont le ridicule n'était pas le moindre, c'était pour observer sa collègue Iolanda qu'il soupçonnait de fréquenter ce genre de fête. Et si le *All-Night Jell-O Fever* était plutôt son fantasme à lui ?

Ce qui n'empêcha pas une honte profonde de surgir brutalement. Il avait bel et bien pris des risques auxquels il ne se serait jamais exposé à l'ordinaire. Et pourquoi ? Pourquoi se trouvait-il dans un endroit où il ne voudrait surtout pas être vu ou reconnu ? Tout cela pour voir sa collègue Iolanda sans son sarrau.

Il était vraiment con. Mais encore plus timide. Alors con, c'était un moindre mal.

Jacques s'approcha le plus possible de la baigneuse au bikini lumineux. Son corps se révélait peu à peu. Il était parfait. Les cuisses avaient une rondeur athlétique, les quadriceps ondoyant imperceptiblement sous la peau. Les abdominaux créaient de légères saillies sous un ventre presque plat. La poitrine ronde, qui avait retenu son attention en premier, affichait dans cette eau gélatineuse un improbable tonus. Jacques fut pris par l'envie insensée d'émerger, emporté par la curiosité de contempler le visage de la déesse. Il se préparait à une déception cruelle, l'imaginant même décapitée comme une statue grecque, persuadé qu'il serait franchement exagéré qu'une telle œuvre soit couronnée d'une jolie tête.

C'était Iolanda.

Jacques en oublia de souffler dans son tube, avalant une pleine gorgée de gélatine chlorée, s'étouffant, crachant, toussant et rotant tout à la fois, achevant dans un râle sonore. Ses éructations le révélèrent à ses voisins qui cessèrent net leurs activités.

- Un plongeur !

- Mais, c'est tout à fait interdit ça !

Jacques sentit la furie vengeresse qui s'emparait des quidams, trop heureux de jouer aux justiciers. Ils venaient de trouver plus ridicule et mal foutu qu'eux.

- Appelez la sécurité !

La musique s'arrêta, chassée par la sirène stridente avertissant qu'un nageur se trouvait en péril. Les surveillants se massèrent devant les plots de départ, entre lesquels Iolanda s'était installée pour se reposer. Le service d'ordre dressait déjà la haie d'honneur qui encadrerait le plongeur sitôt qu'on l'aurait repêché.

La vue lessivée par les projecteurs, Jacques se tétanisa. Sa respiration haletante et rauque ne le concernait plus. Des bras puissants se saisirent de lui, l'eau bouillonnait tout autour, comme si des centaines de piranhas le déchiraient, emportant ses morceaux dans toutes les directions. Cherchant désespérément un repère visuel, Jacques surprit un regard qui s'accrochait à lui, tandis que les sauveteurs, finalement d'accord, l'entraînaient sans ménagement vers les plots de départ. Iolanda le fixait. Son regard, passant d'abord de l'étonnement à la déception, avait sombré dans la tristesse avant de s'abandonner à la compassion, une compassion aussi vaste qu'inattendue.

- Elle éprouve quelque chose pour moi, je suis vraiment con ! ragea Jacques, au moment où les premiers gardes se saisissaient de lui pour le mettre sur pied, trop heureux de le voir trébucher avec ses palmes.

La sirène se transforma en sonnerie stridente. Il s'entendit hurler : - Excuse moi, je ne voulais pas, je ne savais pas... Une nouvelle quinte de toux l'emporta. Sa vision tout à coup s'éclaircit. Iolanda portait un sarrau sur son uniforme habituel : chemisier blanc de coton craquant et jeans, tous deux de coupe ample.

- Réveille-toi Jacques ! Quelque chose vient d'arriver au poste de Gorgonzola.

Confus, Jacques se leva brusquement, faisant basculer sa chaise qui heurta un plateau duquel tombèrent deux béciers, emplis d'une solution de chlorophylle et d'agar agar. Tout redevint vert et visqueux.

- Merde, merde, merde !

- Jacques, décidément tu as un caractère de chien. Toujours à hurler et à gesticuler. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

- C'est pas moi, bordel de merde ! C'est encore les objets inanimés...

Il en ajoutait encore, perdu dans ses explications foireuses, chaque balbutiement le faisant sombrer un peu plus dans l'insignifiance sous le regard intense et réprobateur d'Iolanda. Elle n'éprouverait désormais que du dégoût pour lui, c'était certain.

Étrangère à sa plongée aux enfers, Iolanda se précipitait vers le contrôle de l'avertisseur sonore pour l'éteindre. Le calme revint instantanément dans le labo. Jacques se rendit d'un pas décidé vers le poste de Gorgonzola, avec la confiance retrouvée du chauffard qui, après avoir brûlé un feu rouge, s'aperçoit que la police n'était dans les parages. Iolanda attendait son verdict devant la souris inerte.

- 480 Rems, c'est impossible, dit-il en regardant le cadran, interloqué, le tapotant machinalement pour ramener le lecteur numérique à la normale.

- Jacques, ne tape pas sur le matériel comme ça, tu pourrais fausser les lectures, insista Iolanda en repoussant sa main.

- Ça va, ça va, je sais comment ça marche tout de même, rétorqua Jacques, agacé. N'empêche que ça indique 480 Rems. C'est pas possible ! La constante de Gorgonzola est d'habitude dans les 180, enchaîna-t-il, regardant la souris toujours immobile. Et puis on dirait qu'elle s'est endormie.

- Laisse-moi voir ça. 480 Rems. C'est impossible, confirma Iolanda en tapotant machinalement le cadran.

Jacques se dit qu'il valait mieux ne pas lui faire remarquer que le cadran était toujours d'aussi haute technologie. Après avoir confirmé une nouvelle fois sa lecture, il leva les yeux vers la série de moniteurs où se poursuivaient sans fin les courbes oscillatoires des signes vitaux des autres souris. Les plus vieilles portaient elles aussi des noms de fromages, Jacques avait trouvé cela amusant au début, mais la plupart des spécimens n'étaient plus identifiés que par la date de leur installation dans leur stalle exiguë. L'écran de Gorgonzola contrastait par son calme plat.

- Regarde, Iolanda, s'exclama Jacques, je ne crois pas qu'elle dorme. Gorgonzola n'a plus de signes vitaux du tout.

Laissant là les cadrans et les moniteurs, ils se rapprochèrent tous deux de la souris dont le museau exsangue commençait déjà à se dessécher.

Prenant garde à ne pas débrancher les électrodes hérissant son dos, Jacques et Iolanda se penchèrent sur la petite bête. Sachant qu'il faudrait procéder plus tard à toute une batterie de tests, en plus de l'autopsie, Jacques débrancha le faisceau de fils

auxquels se rattachaient les électrodes et autres capteurs et glissa soigneusement le tout dans un sac de plastique qu'il mit au congélateur, prenant soin que la natte n'exerce pas de tension sur les électrodes, comme pour éviter d'inutiles douleurs à son sujet.

Sachant que le labo était fermé pendant le quart de nuit, il rejoignit Iolanda, occupée à éveiller en douceur les autres souris pour s'assurer de leur état. À sa manière, elle les ranimait en soufflant gentiment sur leur museau, évitant ainsi de les blesser en les manipulant. Jacques prenait plaisir à la voir faire, l'imaginant en prêtresse vaudou éveillant la nature de son souffle magique.

Nullement impressionnées par le retentissement des alarmes, le fracas des béciers de chlorophylle ou l'agitation qui avait suivi, les pensionnaires s'éveillaient tranquillement les unes après les autres, s'étirant, redonnant une nouvelle impulsion aux écrans témoins qui relayaient, en couleurs, la vigueur de leurs signes vitaux. À l'éveil comme au sommeil, le cadran mesurant la constante Remshalk demeurait plutôt stable, même si la valeur variait d'un sujet à l'autre, entre 120 et 200 Rems, selon l'âge et la vitalité de l'animal.

Une fois rassurés que le mal ayant affecté Gorgonzola ne ferait pas contagion, Jacques et Iolanda réalisèrent qu'il était maintenant temps de suivre le manuel de procédures.

- J'appelle Réal, ou tu préfères le faire ? demanda Jacques.

- Si tu n'y vois pas d'inconvénients, je préfère que tu le fasses. Même au téléphone, j'ai l'impression qu'il me regarde les seins.

Jacques rougit, imaginant qu'elle s'était sans doute aperçue que son regard s'égarait aussi parfois. Certainement pas avec l'insistance, voire l'arrogance de Réal Dessurault, mais le malaise n'en dura pas moins un long moment.

* * *

Au début de sa carrière Réal Dessurault était un chercheur méthodique, méticuleux et médiocre. Puis il fit LA découverte. Les meilleurs postes dans son domaine étaient occupés par deux catégories de scientifiques. La première comptait les chercheurs brillants, en fin de carrière, dont l'autorité reposait sur la masse critique de leurs découvertes, communications, articles et présentations dans les congrès internationaux les plus prestigieux. Le volume des références recensées à leur nom et à leurs travaux par les outils de recherche scientifiques était ahurissant.

Même s'il connaissait les meilleurs trucs pour multiplier les références dans ces outils de recherche, Réal savait la partie loin d'être gagnée. Dans leur lutte sans merci pour la notoriété, d'autres candidats infiniment plus brillants utilisaient à leur profit les mêmes astuces, et d'autres encore auxquelles il n'avait pas pensé.

L'autre catégorie de dirigeants correspondait mieux à ses compétences. Il s'agissait des magouilleurs de haute voltige, n'hésitant jamais à s'approprier le crédit des chercheurs plus jeunes et inexpérimentés, sachant cultiver les contacts pour s'engager avec confiance dans la lutte pour le pouvoir. En véritable contorsionniste de la fibre morale, Réal avait rapidement accolé son nom à un portefeuille enviable de recherches brillantes. Il savait repérer les jeunes chercheurs les plus prometteurs, parmi lesquels Jacques St-Cyr figurait en excellente position.

Ce don, l'opportunisme poussé à ce degré en était un, l'avait encore mieux servi dans l'établissement de son réseau d'influence. Au lieu de dissiper son énergie dans l'entretien de dizaines de relations d'un poids politique médiocre, il avait réussi le grand coup : épouser la sœur de l'Honorable Padraig Dursey, Paddy sur les affiches électorales. Jeune candidat ministrable au moment du mariage de Réal avec sa sœur Maire, Paddy était désormais vice-premier ministre du gouvernement canadien, ministre de la Santé et responsable des Instituts de recherche en santé du Canada. Le gros lot.

Réal n'avait plus qu'à faire accepter les demandes de subventions et à participer aux sessions de photos pour la remise des chèques ou l'annonce des grandes découvertes dans lesquelles il jouait toujours un rôle central. Il se plaignait

évidemment de subir d'interminables déjeuners d'affaires et d'être toujours entre deux avions pour participer à de trop nombreux congrès et colloques dans les grandes capitales.

Il était justement à Helsinki, où son prochain voyage l'amènerait, trotinant aux côtés de son adjointe, Inge, dans les couloirs de l'université lorsque l'alerte incendie retentit. Un fondu enchaîné sur une chambre d'Outremont s'imposa progressivement à son esprit. Inge et l'Université d'Helsinki se dissolvaient dans la sixième sonnerie du téléphone et les ronflements métronomiques de Maire Dursey-Dessurault. La septième sonnerie tira l'humeur de Réal vers de nouveaux abysses. À la huitième, il rugissait :

- Y a-t-il un mort au moins ?

- Euh, oui, c'est justement pour ça que j'appelais, comment l'avez-vous deviné M. Dessurault ? demanda Jacques.

- C'est quoi cette niaiserie là ? Qui parle ?

- Bien, c'est moi, M. Dessurault, Jacques, Jacques St-Cyr...

- Sais-tu l'heure qu'il est Jacques ? hurla Dessurault, appuyant sans ménagement sur son accent beauceron, comme il le faisait souvent pour rappeler aux « bien-parlants » de la ville que c'était lui le patron.

- Je sais, il est un peu tard pour vous déranger...

- En effet, tu me déranges. D'autant plus que je n'étais pas seul là, comme tu peux l'imaginer. Après un premier assaut verbal, Dessurault aimait bien en ajouter un second à connotation sexuelle pour décontenancer son interlocuteur et affirmer, croyait-il, son statut de mâle alpha.

- Excusez-moi, mais Gorgonzola vient de mourir et, juste avant, nous avons enregistré une constante de 480 Rems, reprit Jacques, mal assuré.

- Es-tu saoul Jacques ? 480 Rems c'est impossible, l'équipement doit être défectueux.

- C'est aussi ce que je me disais, mais j'ai vérifié... renchérit Jacques, récupérant un peu sa contenance.

- Et la souris, elle est au congélateur j'espère. Les autres, comment vont-elles ? Tu sais que les animaux de labo ne sont pas gratuits Jacques, continua Dessurault, accusateur.

- Tout a l'air sous contrôle de ce côté-là. Iolanda les a toutes réveillées. Les constantes et les signes vitaux sont normaux, ajouta Jacques, heureux de pouvoir enfin fournir une réponse complète sur un ton presque normal. Gorgonzola est au congélateur. Tout semble être revenu à la normale.

- Bon, voilà ce que tu vas faire. C'est un peu désolant que tu n'y aies pas pensé toi-même. J'ai besoin de mon sommeil, tu sais, avec toutes mes responsabilités. Ne touche à rien, demande à Iolanda de finir le quart de travail et va te coucher, comme moi qui y retourne d'ailleurs. Demain, tu entreras à sept heures. Demande à un technicien de vérifier la stalle de Gorgonzola puis va voir Hong, au labo de bio, avec la souris. Tu ne sors pas de là tant qu'on ne saura pas ce qui s'est passé, poursuivit-il avant de glapir : - Et c'est mieux de ne pas être de votre faute, sinon ça va saigner ! suivi d'un clic sonore.

* * *

En moins d'une minute, Jacques venait de retrouver toutes les raisons pour lesquelles il haïssait Dessurault. Grossièreté, machisme, exercice abusif du pouvoir et, surtout, sa facilité déconcertante à rejeter toute responsabilité sur les autres. À cela s'ajoutaient les menaces physiques qu'il aurait été bien en mal de concrétiser. Jacques n'en aurait fait qu'une bouchée... s'il n'avait souffert de cette aversion envers la confrontation.

- Quelle ordure ! conclut-il à voix haute.

- Oui, je m'en veux un peu de t'avoir laissé le sale boulot, mais j'essaie de l'éviter le plus possible, enchaîna Iolanda. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

- Je te répète, en t'épargnant les crudités : nous ne touchons plus à rien, tu finis le quart de travail et moi je vais me coucher. Réal veut que je revienne à sept

heures, tu imagines, pour voir avec Hong ce qui a fait mourir Gorgonzola. Il faut aussi que je demande à un technicien de vérifier son enclos demain matin. Ça te va ?

- Oui, oui. Pas de problème. Tu fais mieux d'y aller tout de suite, si tu veux être un peu en forme demain. Il sera bientôt une heure du matin, ajouta-t-elle avec une tendresse maternelle. Déjà que tu dormais debout avant l'incident.

- Tu as sans doute raison, répondit-il machinalement, tentant de cacher le trouble que faisait naître la soudaine douceur d'Iolanda.

Repensant à la piscine et surtout au maillot de bain blanc, Jacques rosit un peu en se demandant s'il ne devait pas profiter de ce moment, un peu hors du temps, pour lui avouer ses sentiments. Les événements de la soirée créaient un état de surexcitation et de confusion qu'il pourrait invoquer si son initiative s'avérait déplacée.

- Iolanda...

- Oui, Jacques.

- Je voulais te dire..., hasarda Jacques, rougissant.

- Quoi ? Tu fais une drôle de tête. Qu'est-ce que tu as ? s'inquiéta Iolanda.

- Rien, rien, je voulais juste te rappeler de verrouiller le labo... C'était sorti tout seul, un réflexe idiot. Jacques prit une grande respiration avant d'enchaîner : - pour éviter qu'une intrusion ne vienne nuire à l'enquête, tu sais.

- C'est Réal qui t'a dit ça ? demande Iolanda, surprise de voir Jacques hésiter pour donner une consigne aussi banale.

- Non, euh... Oui, c'est ça, conclut-il, en se dirigeant vers son poste de travail pour y apporter un semblant d'ordre. Oh, Iolanda, tu peux aussi t'occuper de ramasser la chlorophylle s'il te plaît ? Comme tu disais, il me reste moins de cinq heures de sommeil. Je te revaudrai ça.

- Pas de problème. Bonne nuit, répondit-elle, à moitié rassurée par le retour de son collègue à ses comportements d'adolescent.

N-371

Montréal

Plus bourru et mal rasé qu'à l'habitude, Jacques se pointa dès 6 h 45 au bureau de Hong Nguyen, directrice du laboratoire de biologie animale. Réal n'avait pas appelé Hong pour s'assurer de sa présence, cette dernière étant la ponctualité même. En fait, Hong était déjà là depuis une bonne demi-heure lorsque Jacques frappa à sa porte.

- Bonjour Hong, j'ai un cadeau pour toi, dit Jacques, faussement jovial. La méticulosité de l'Asiatique le rendait mal à l'aise, lui qui était tellement plus... spontané.

- C'était hier mon anniversaire, répondit-elle, avec son demi-sourire impossible à décrypter. Boutade ou reproche ? Cela pouvait bien être vrai, Jacques n'en avait aucune idée. Pas plus que de tout autre anniversaire, exception faite du sien, et encore le plus souvent c'était sa mère qui le lui rappelait en téléphonant en fin de journée. La réserve de Hong le rendait encore plus mal à l'aise que les truculences de Réal. Jacques sourit pour toute réponse, puis coupa court aux civilités.

- J'étais de garde cette nuit, avec Iolanda. À ces mots, Hong reprit son demi-sourire. Jacques et Iolanda étaient les seuls à ne pas s'être aperçus de leur attirance réciproque.

- Et vers 1 h 30, l'alarme s'est mise à sonner dans l'enclos de Gorgonzola...

- Décidément, je ne me ferai jamais aux noms que vous avez donnés à ces pauvres bêtes, soupira Hong. Jacques poursuivit comme s'il n'avait rien entendu.

- Iolanda et moi, nous nous sommes précipités et nous avons remarqué que le lecteur de la constante indiquait 480, tu imagines ! Et juste après, Gorgon..., la souris – se reprit Jacques en voyant Hong hausser les sourcils – ne donnait plus signe de vie. Réal m'a demandé de venir te voir dès 7 h 00 et de rester avec toi jusqu'à ce que nous ayons – nouveau haussement de sourcils – pardon, jusqu'à ce que tu aies déterminé la cause du décès.

- Est-elle dégelée ? s'enquit Hong.

- Je ne crois pas, je l'ai mise au congélateur peut-être une quinzaine de minutes après notre découverte. Je n'ai pas enlevé les électrodes pour que tu puisses la voir exactement telle qu'elle était à son décès.

- Bonne idée, ponctua Hong d'un hochement de tête approbateur. As-tu les relevés biométriques ?

- Non, répondit Jacques avec un léger mouvement de recul, comme s'il venait d'être pris en faute. Mais ils sont sur l'Intranet.

- On peut toujours commencer avec ça pendant qu'elle dégèle. Pose-la sur la table d'observation, suggéra Hong réalisant que Jacques avait encore en main le sac de plastique. Approche un fauteuil, puisqu'il semble que nous serons siamois aujourd'hui.

Jacques allait dire que Tonkinois serait plus approprié mais, se méfiant de la susceptibilité de sa collègue, il préféra ne rien dire et déposer la souris sur la table d'acier inoxydable. Le fait que Hong ne prenne pas plus de précautions que cela, alors qu'un bloc d'observation aseptique avec ses impressionnants bras robotisés fermait le fond du bureau de sa baie vitrée, démontrait qu'elle pressentait déjà une cause naturelle et non contagieuse à la mort de Gorgonzola. D'autant plus que les autres souris se portaient à merveille. De toute façon, les souris avaient été mises en quarantaine pendant deux semaines avant le début des essais et maintenues dans des conditions aseptiques depuis.

Répondant à l'invitation, Jacques fit rouler un fauteuil jusque derrière le bureau, à distance respectueuse. Sur le plan hiérarchique, il ne savait pas s'il était l'égal, le subalterne ou encore le supérieur de Hong. Fallait-il qu'il se sente mal à l'aise auprès d'elle pour songer à de telles peccadilles.

- Approche un peu, pour mieux voir l'écran, l'invita Hong, forçant un peu la camaraderie, dépourvue de naturel, tentant d'effacer le malaise qu'elle avait senti s'instaurer dès sa première tentative ratée à l'humour.

- Regarde, poursuivit-elle, les données sur les signes vitaux étaient impeccables depuis le début et jusqu'à il y a trois semaines. Posant son index à deux millimètres de l'écran, pour ne pas y laisser d'empreinte digitale, elle pointa la ligne témoignant de l'activité cérébrale de Gorgonzola.

- Regarde ici, juste des ondes delta. Les autres signes indiquent qu'elle ne dort pas. C'est comme si elle était plutôt dans une sorte de coma... ou une profonde méditation, poursuivit Hong, comme pour elle-même. Tout de suite après, le cœur et les poumons diminuent leur activité et la constante monte à 220 Remshalks. Vous n'aviez pas remarqué cela en regardant les registres le lendemain ? Qu'est-ce que vous faites dans ce labo à la fin ?

- Tu sais, nous avons plusieurs sujets et nos recherches demandent souvent beaucoup de concentration, balbutia Jacques, rouge jusqu'à la pointe des oreilles. Il savait qu'il avait bien pu somnoler une fois ou deux et que, de toute façon, si les signes vitaux n'atteignaient pas des seuils limites, aucune alarme ne retentissait. Il n'en demeurait pas moins qu'ils auraient dû analyser les relevés avant aujourd'hui. D'ordinaire, Iolanda y voyait et ce n'était vraiment pas son genre de négliger une tâche de cette nature, et encore moins de laisser passer une telle variation.

- Regarde la date Hong, Iolanda venait de partir en vacances. J'étais seul et sans doute débordé. Voilà pourquoi je n'ai pas épluché les relevés. C'est pas la peine d'en parler à Réal, tu sais...

- Non, non, ne t'énerve pas. Je ne veux pas avoir ta peau, elle est vraiment trop grande, tenta de le rassurer Hong avec un humour qui, à nouveau, tombait à plat. Regarde plutôt, on retrouve la même configuration trois jours plus tard : les ondes delta, l'activité du cœur et des poumons qui ralentit, mais moins que la première fois. Après, tu vois ici, les ondes delta reviennent quelques fois à l'état d'éveil, mais les activités cardiaques et pulmonaires fléchissent à peine. Pointant la ligne jaune relayant les fluctuations de la constante, elle ajouta : - par contre, Jacques, regarde ici, la constante dépasse les 250 lors du dernier épisode d'ondes delta. Hong fit ensuite dérouler le tableau à l'écran pour arriver aux dernières vingt-quatre heures.

- Regarde, il y a un sursaut d'activité ici, vers vingt-trois heures hier soir. Qu'est-ce qui peut bien s'être produit à ce moment ?

- Depuis une semaine nous nourrissons certaines souris cinq fois par jour, pour étudier les effets de l'obésité. Gorgonzola est l'un des sujets choisis et elle a droit à une ration additionnelle de moulée vers 23 h 00, mais l'activité cérébrale et cardiaque est nettement exagérée. Après tout, c'était la même moulée que d'habitude.

- On dirait que la souris a ensuite quelques difficultés respiratoires, poursuit Hong, et ensuite la constante dépasse les 300, vers 23 h 30.

Soucieux de montrer qu'il savait lui aussi lire les relevés, Jacques enchaîna, en écrasant son index sur l'écran : - et ici, les troubles respiratoires semblent s'accroître, comme si elle avait de plus en plus de difficultés à respirer.

Hong regarda avec dégoût le gros index de son collègue. Il lui faudrait maintenant nettoyer l'écran après le départ de Jacques. Ce n'est qu'une fois ce sentiment désagréable passé qu'elle put à nouveau se concentrer sur ce qu'il disait.

- Il est environ 23 h 45 ici, et la respiration arrête, la constante monte en flèche... c'est incroyable, s'exclama Jacques, elle monte en relation inverse des battements du cœur. Plus ils sont éloignés, plus la constante monte. Elle atteint 450 à l'avant dernier battement, puis 480 au dernier et puis plus rien.

- Le calme plat, conclut Hong. Pensant au petit cadavre qui résultait de ces courbes hystériques, elle ajouta : - la souris doit être manipulable maintenant.

Avec minutie, Hong plaça sur la table les équipements dont elle aurait besoin pour faire prélèvements et tests. Après avoir vérifié si les électrodes hérissant le dos de Gorgonzola n'avaient causé ni inflammation, ni infection, elle préleva en quelques coups de bistouri d'une précision extrême de fines tranches de foie, des reins et des poumons qu'elle disposa sur les lamelles que ses techniciens étudieraient ensuite au microscope. Elle allait justement les appeler lorsqu'elle se ravisa.

- J'allais oublier les cellules épithéliales se dit-elle, plus à elle-même qu'à Jacques, ajoutant – dans la bouche – à l'intention de ce dernier, resté un peu en retrait tandis que Hong palpait, frottait et charcutait le petit animal.

- Et bien, je n'ai jamais vu ça ! laissa glisser Hong entre ses dents. Regarde, les fosses nasales sont obstruées de l'intérieur avec de la moulée, bon Dieu, une autre boulette de moulée bloque l'entrée de la gorge. C'est quoi ça Jacques, dit-elle, outrée, une mauvaise blague ? Tu t'amuses à faire mourir nos sujets ? poursuivit-elle, étranglée d'indignation. Là par exemple, ça ne marche plus. Tu peux te préparer à vider ton bureau, sadique !

- Ben voyons Hong, hésita Jacques, ne comprenant rien à ce qui se passait. Je suis aussi surpris que toi. Je te jure, j'aurais même jamais pu penser à faire ça, débita-t-il, incrédule, outré à son tour que Hong ait pu penser qu'il s'était acharné sur Gorgonzola.

- C'est vraiment pas des choses à faire ça, Jacques, poursuivit Hong, le ton accusateur ayant baissé d'un cran.

- Je te jure, même que je dormais quand ça c'est passé. C'est l'alarme qui m'a réveillé, tu peux le demander à Iolanda. Jacques se sentit soudainement idiot de chercher à couvrir une faute professionnelle par une autre... il s'empressa d'ajouter. Ça ne peut tout de même pas être elle qui a fait ça...

-Voyons, Jacques, ne fait pas l'idiot. Ça ne peut sûrement pas être Iolanda. Tu devrais tout de même lui demander de venir nous rejoindre immédiatement. Il y a peut-être d'autres événements que ton sommeil t'a empêché de voir. Je vais aussi faire analyser avec soin la boulette dans la gorge de la souris. On ne sait jamais.

Jacques marqua un moment d'hésitation. Il lui faudrait appeler Iolanda chez elle. L'urgence de la situation, et le fait qu'elle seule pouvait contribuer à sa défense, eurent raison de son hésitation. Ne connaissant pas son numéro personnel, il lui fallut d'abord se résoudre à affronter le cerbère des ressources humaines. Il passa un bon quart d'heure à cette tâche aussi délicate que frustrante. Maniant tantôt la douceur, tantôt ce qu'il croyait être de l'autorité, il finit par obtenir ce qu'il demandait.

- Quelle peste les Ressources humaines, dit-il pour masquer son embarras qui croissait au rythme où s'égrenaient sur le clavier les chiffres composant le numéro de téléphone d'Iolanda.

Elle répondit à la deuxième sonnerie, n'ayant pas encore réussi à s'endormir. Prétendant une urgence dont il ne pouvait parler au téléphone, il lui demanda de venir le rejoindre au bureau de Hong et de s'informer, en chemin, des résultats de l'inspection de l'enclos de Gorgonzola faite par le technicien.

Jacques et Hong ne savaient pas comment occuper ce temps mort, qui ne serait heureusement pas très long puisque Iolanda demeurait à une dizaine de minutes en voiture du centre de recherche.

L'une encore indignée, l'autre toujours gêné, Hong et Jacques se regardèrent un temps sans se voir, chacun perdu dans les conséquences de la découverte déconcertante qu'ils venaient de faire. Mettant fin à ce tête-à-tête inconfortable, Hong se mit à ramasser respectueusement les restes de la souris, à les placer proprement dans une succession d'enveloppes de plastique. Jacques, lui, fit défiler à l'écran les données du registre, se maudissant d'avoir négligé de les regarder attentivement. Absorbé qu'il était par ses recherches, il se demandait comment diable Iolanda réussissait, elle, à réaliser tout aussi bien ses recherches et à s'occuper de ces détails administratifs.

Hong achevait de désinfecter la table d'examen lorsqu'ils entendirent Iolanda frapper à la porte. Cherchant à dissiper la tension palpable dans le bureau, Jacques et Hong la saluèrent avec une remarquable synchronie qui les surprit tous. Jacques enchaîna en demandant à Iolanda si le technicien avait fini l'examen de l'enclos de Gorgonzola et si tout était correct.

- Oui, tout va bien sur le plan technique, même le cadran de la constante, souligna-t-elle. Il ne semble pas que ce soit une défaillance du système.

Impatiente, Hong tenta d'amener la conversation sur le sujet qui la préoccupait. Sur un ton involontairement tranchant, elle demanda : - Dis-moi, Iolanda, c'est toi ou Jacques qui a nourri les sujets en fin de soirée ?

- C'est moi qui l'ai fait hier soir, mais nous avons tendance à alterner. Ce qui ne change rien, puisqu'on leur donne la même moulée, dans les mêmes quantités. Tu

sais, chez nous c'est plutôt le degré zéro du guide Michelin, ajouta Iolanda, esquissant un sourire pour désamorcer la situation tendue qu'elle ne s'expliquait pas.

- Est-ce que vous mouillez la moulée, ou en faites-vous parfois des petites boulettes, justement, pour faire différent ? poursuivit Hong.

- C'est quoi ça comme question, Hong ? demanda Iolanda qui ne comprenait rien à ce qui se passait.

- Ne le prends pas mal, intervint Jacques. Ce qui est arrivé est tellement incroyable. En fait, c'est comme si Gorgonzola s'était accidentellement obturé les voies nasales et la gorge avec sa moulée...

- Accidentellement, voyons Jacques, sursauta Hong. Il faudrait qu'elle ait été plutôt maladroite !

- Vous n'allez tout de même pas me faire croire que Gorgonzola s'est suicidée ? éclata Iolanda en riant.

Le mot tétanisa Jacques et Hong. Ils n'avaient pas encore nommé l'acte, qui devenait maintenant une évidence pour tous.

- C'est absurde, fit Hong. Les animaux, si on fait exception de l'humain, ne se suicident pas, enfin, pas tant qu'ils sont en santé et capables de se reproduire. Et encore, s'ils peuvent parfois se laisser mourir, on n'a pas relevé de cas où ils se seraient volontairement et activement enlevé la vie. Continuant, surtout pour se convaincre elle-même de l'absurdité du phénomène : - On peut penser aux lemmings, qui semblent parfois se noyer volontairement lorsqu'il y a surpopulation. Mais ce n'est que par accident. Lorsqu'ils deviennent trop nombreux dans un endroit, ils ont l'habitude de franchir des cours d'eau pour trouver de nouveaux territoires, alors s'ils entreprennent de traverser un lac trop grand, ou la mer, alors ils se noient.

Hong marqua un temps d'arrêt, avant de poursuivre pour achever de se persuader que le suicide chez les animaux était tout à fait impossible : - même les baleines... C'est seulement lorsqu'elles suivent un meneur âgé et malade, qui peut bien vouloir s'échouer pour en finir, qu'elles s'échouent en groupe. Le chien qui se laisse

mourir de faim sur la tombe de son maître n'est qu'un mythe. Au contraire, on a déjà retrouvé de vieilles personnes à demi dévorées par leur toutou...

- Hong ! l'interrompt Iolanda, dégoûtée.

- Mille excuses, Iolanda, je m'étais égarée dans mes pensées...

- Mais comment expliquer les autres épisodes ? demanda Jacques.

- Quels autres épisodes ? s'inquiéta Iolanda. Avons-nous d'autres souris suicidaires ?

- Non, non, reprit Hong, en décrivant les courbes irrégulières qu'ils avaient observées.

- Pendant mon absence... réfléchit tout haut Iolanda. Est-ce que tu dormais comme hier ? demande Iolanda à Jacques, accusatrice.

- Non, je ne crois pas, fit-il penaud. De toute façon c'est du passé, enchaîna-t-il, et on aurait avantage à trouver une excuse plausible avant d'en parler à Réal si vous voulez continuer à avoir le plaisir de travailler avec moi, ajouta-t-il.

- T'en fais pas, répondirent-elles ensemble, on trouvera bien quelque chose.

- Mais, poursuivit Hong, il faudrait maintenant s'assurer que votre souris n'était pas malade. Je vais porter les spécimens aux techniciens et nous pourrons parler de tout ça pendant le déjeuner. Je vais leur demander de faire ces tests en priorité, dit-elle en saisissant toutes les boîtes, lamelles et sacs de plastique. Puisqu'elle avait les mains pleines, Jacques lui ouvrit la porte en ajoutant : - si on veut parler à notre aise, vaut mieux ne pas déjeuner à la cafétéria. Il y a un resto japonais avec des salons tatamis au coin de L'Acadie et Sauvé, on peut pratiquement s'y isoler. Je réserve et on se rencontre là à midi pile.

- Non, si on veut vraiment garder notre découverte secrète, on ne peut pas aller dans un endroit public. Il vaudrait mieux se rencontrer chez moi, j'habite tout près, on commandera de la pizza. Ce sera plus sûr comme ça, assura Iolanda.

- C'est une bonne idée, mais je ne voudrais surtout pas te déranger, insista Jacques, hésitant à l'idée de se retrouver dans l'intimité de son foyer.

- Non, non, ce n'est pas un problème, en autant que vous ne portiez pas attention au ménage. Je te laisse mon adresse sur le coin du bureau, Hong, disons vers midi et quart ?

- OK, répondit Hong, disparaissant aussitôt dans le couloir.

- Je n'en reviens tout simplement pas, souffla Iolanda, un suicide de souris...

- Le suicide, c'est un beau cas d'éthologie, enchaîna Jacques, ayant récupéré sa capacité de penser froidement. Tu m'excuseras pour la pauvre petite bestiole, Iolanda, mais la véritable question que cela soulève, c'est pourquoi la constante a-t-elle bondi à 480 Rems.

- C'est bien toi ça ! On vient peut-être de faire une percée dans le comportement animal, et tu ne penses qu'à tes cadrans, ta constante. Tu vas bientôt me ressasser tes histoires de mitochondries..., dit Iolanda en s'emportant un peu, ce qui n'était pas dans ses habitudes, la tension se maintenait à son insu.

- Calme-toi Iolanda, l'énergie cellulaire ne peut pas te laisser indifférente, c'est sur ça que portent aussi bien tes travaux que les miens. Allons plutôt manger, nous avons tous besoin d'une pause dans nos émotions, surtout que la journée est loin d'être finie.

- Bon, bon, tu viens dans ma voiture ?

- Euh, non, il faut d'abord que je passe à mon bureau, répondit Jacques, sentant les occasions de rapprochement se bousculer trop rapidement pour lui. Laisse-moi ton adresse, je vous rejoins tantôt.

- D'accord, à plus tard, conclut-elle en griffonnant une nouvelle fois son adresse. Descends le boulevard Gouin, Laverdure est un sens unique vers le sud. À tout de suite.

* * *

Arrivant devant son bureau, Jacques réalisa qu'il ne pourrait rien y faire de valable en seulement 15 minutes. Il décida plutôt d'aller acheter du vin. Chianti ou

Ripasso pour la pizza ? On verrait. En route, il se mit à penser à sa première rencontre avec Iolanda, à la maîtrise en biochimie à l'Université McGill. Elle lui était tout de suite apparue différente, étrangement attirante. Il avait multiplié les subterfuges pour scruter son visage, sa silhouette, manquant souvent de la plus élémentaire subtilité. Sa gêne remontait donc aux premiers moments.

Ils s'étaient ensuite retrouvés au doctorat, à l'Université Cornell, puis, comble des coïncidences, avaient été embauchés à une semaine d'intervalle dans la même équipe de recherche au Centre national de recherche en biologie moléculaire. Il en était né un faux sentiment de familiarité, ayant fait l'économie de l'intimité.

Comment y arriver maintenant ? Et Iolanda, comment le voyait-elle, déjà vieux dans ses vêtements informes, anonyme dans son uniforme de chandails en solde, de jeans et de mocassins ? Pas très sexy finalement...

Cherchant à semer cette image désagréable, il réalisa qu'il entrerait déjà dans le stationnement de la SAQ. Alors Chianti ou Ripasso ? Ripasso : - Ça fait plus recherché.

Tout cela avait pris moins de temps qu'anticipé. Jacques se retrouva devant la porte d'Iolanda tout juste après avoir entendu « le signal horaire de l'observatoire du Canada » indiquant midi pile. Quinze minutes d'avance. Faire un tour dans les rues avoisinantes ou appuyer sur la sonnette ? Aussi bien foncer.

- Tiens, Jacques, tu arrives tôt. Faut pas faire attention au ménage, s'excusa-t-elle, rougissante, en ouvrant la porte sur un appartement impeccable aux impressionnantes boiseries.

- Wow ! fit Jacques avec sa spontanéité retrouvée. Tout un appart. Et les couleurs... vraiment chouettes. Chez moi c'est tout blanc.

- Merci, je m'intéresse un peu à la déco. Tu sais, c'est important notre milieu de vie, surtout quand on passe autant d'heures dans un milieu aseptisé comme le labo.

- C'est vraiment, vraiment beau, ajouta Jacques, cherchant quelque chose à dire. Tiens, fit-il en fourrant maladroitement la bouteille de vin dans les mains d'Iolanda. J'ai pensé que ça irait bien avec la pizza.

- Un Ripasso, qu'est-ce qu'on fête ?

- Ben, rien

- Viens, reste pas dans la porte comme ça.

Sa gêne se communiquant, le silence s'alourdissait à chaque pas qu'il faisait dans l'appartement. Il aurait souhaité être ailleurs... ou mieux encore, être là, mais s'y sentir à l'aise.

- Je vais mettre un peu de musique. Du jazz ça va ?

- Oui, oui, tout à fait.

Le carillon annonça Hong, avec cinq minutes d'avance. Soulagement.

La récapitulation des événements de l'avant-midi occupa l'essentiel des conversations du dîner. Ils se mirent ensuite d'accord sur la marche à suivre avant de rencontrer Réal Dessurault en fin de journée. À la simple mention de son nom s'égreña un chapelet de remarques désobligeantes. Le mépris à son égard faisait unanimité. À la fin du repas, ils convinrent que Jacques poursuivrait les recherches sur la poussée de la constante de Gorgonzola, tandis qu'Iolanda et Hong analyseraient plus à fond la question du suicide de la souris, une première semblait-il.

Ils se laissèrent emplies de la bonne humeur d'une camaraderie nouvelle. Dans un univers où chacun s'absorbe dans ses projets, jaloux de ses découvertes et de ses prérogatives, ils savaient que cette belle solidarité durerait le temps de métaboliser l'alcool.

Comme s'y attendaient Hong et Iolanda, tous les résultats des tests de la souris se révélèrent parfaitement normaux, sauf pour le taux d'adrénaline. La souris était morte en parfaite santé. La thèse du suicide se confirmait donc, sans qu'Iolanda ou Hong ne puissent trouver autre chose que des généralités dans leurs recherches qui occupèrent la majeure partie de l'après-midi. Il ne restait plus qu'à aider Jacques à trouver un alibi pour excuser sa négligence à l'égard des registres des signes vitaux de la souris. On pourrait ensuite faire face à Réal.

Le rendez-vous avait été fixé à 16 h 30, pour ne pas lui laisser le temps de réagir. C'était bien connu, Dessurault quittait toujours le Centre à 17 heures, sinon avant, prétextant une rencontre au centre-ville.

* * *

En vain, Jacques cherchait à s'expliquer la soudaine poussée de la constante de Remshalk. Il était l'un des seuls scientifiques à utiliser ce concept né de l'intuition d'un neuropsychiatre de l'Université d'Heidelberg, Günther Remshalk. Malgré ses notions rudimentaires de la cellule animale, ce dernier avait eu dès les années 1960 l'intuition du rôle que devaient jouer des éléments alors inconnus – les nano ARN et l'enzyme sirtuine 1 que l'on découvrirait une décennie plus tard – sur la fabrication et l'activité des mitochondries, les centrales énergétiques de la cellule. Jacques avait raffiné son modèle et élaboré un protocole permettant de mesurer les relations complexes qui régissaient les enzymes et les protéines responsables de la genèse des mitochondries. Le secret de l'énergie cellulaire résidait en aval des mitochondries, dans les réactions qui généraient leur production et en assuraient la vitalité. Ce vivier, les expériences de Jacques le démontraient, demeurait relativement constant chez un spécimen, bien qu'il puisse varier d'un individu à l'autre. La vitalité, concept on ne peut plus empirique, et la longévité, une mesure à peine plus fiable, en étaient les symptômes les plus évidents.

Jacques avait établi que les constantes des souris variaient entre 120 et 200 degrés Remshalk, ou Rems pour faire plus court. Le plus intéressant demeurait la relation directe entre la constante et l'espérance de vie du sujet. Avec une constante de 180 Rems, Gorgonzola était l'un des sujets les plus sains. Les poussées à 250 Rems s'expliquaient difficilement et encore moins le crescendo final avoisinant les 500 Rems.

Cette poussée, aussi inexplicable que spectaculaire au moment où elle s'était « suicidée », ouvrait la porte à de nouvelles hypothèses qui, à force de se bousculer,

engourdisaient le cerveau de Jacques. Et si la mort était l'ultime façon de moduler la constante ? D'autres souris étaient mortes auparavant, enregistrant un déclin graduel de la constante jusqu'à 75-80 Rems, puis plus rien. Alors, peut-être que le suicide...

Tout cela, se dit-il, ne servait à rien s'il ne réussissait à capter d'une manière ou d'une autre cette constante. Capturer la constante. L'idée ne lui était jamais venue auparavant. Et la capter pour faire quoi avec ? Il en était là dans ses pensées lorsqu'Iolanda et Hong s'encadrèrent dans sa porte.

- On y va ?

* * *

- Alors ? fit Réal pour toute entrée en matière. J'ai eu le rapport du technicien, rien, les rapports du labo, toujours rien, j'espère que vous ne me direz pas aussi qu'il ne s'est rien passé ! fit-il, oscillant entre la plaisanterie et la menace.

- Non, non, commença Hong, il s'est effectivement passé quelque chose, puisque la souris est morte. Il semblerait, pour improbable et incroyable que cela puisse paraître, qu'elle se soit suicidée, soumit-elle, d'un ton neutre.

- Suicidée ! Avec quoi, un fusil, un katana ? Non, laissez-moi deviner, des pilules ? Est-ce que j'ai l'air d'un imbécile ? hurla Réal.

- Elle se serait suicidée avec sa moulée, hasarda Jacques. Elle l'a mâchée et régurgitée pour s'en tapisser les fosses nasales avant de s'étouffer en avalant un autre morceau plus gros qui lui a bloqué la trachée.

- En fait, l'analyse de la boule de moulée qui a obstrué sa trachée révèle des strates, comme si l'animal avait composé une boule par couches successives jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus sortir, une fois avalée, renchérit Hong.

- Ce qui explique les autres poussées de la constante, souffla Jacques.

- Suicide, boule de moulée, poussées de la constante. Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer ? dit le plus calmement possible Dessurault que cette histoire

commençait à échauffer. Et d'abord cette affaire de suicide ça ne tient pas. Elle n'aurait pas eu de l'aide extérieure ?

Jacques ne put s'empêcher de rougir. Pour éviter que tout ne dérape, Iolanda entra dans la mêlée.

- Non, c'est impossible, affirma-t-elle. Gorgonzola a reçu exactement la même moulée, dans les mêmes quantités et de la même manière que les autres souris, poursuivit-elle, sentant le regard de Réal glisser perceptiblement de ses yeux à sa poitrine. La manœuvre de diversion avait fonctionné à merveille, ce qui n'empêchait pas Iolanda de rougir de colère. Elle enchaîna, avec l'emportement que faisait naître Dessurault chez elle : - Quant à nous accuser d'avoir tué un de nos sujets, aussi bien nous mettre à la porte tout de suite. Nous n'endurerons pas ces sous-entendus, conclut-elle sèchement, avec l'autorité que lui conféraient ses deux collègues qu'elle venait de décider de représenter.

- Tout doux, tout doux, Iolanda, dit Réal. Je ne vous accusais pas, c'était seulement une hypothèse. Se ressaisissant il enchaîna : - Boule de moulée, suicide, disons... pour l'instant. Mais Jacques, tu parlais d'autres poussées ?

- Nous n'avions pas alors d'indications suffisantes pour vous déranger avec cela, reprit Hong, voyant Jacques embarrassé. C'est arrivé pendant les vacances d'Iolanda et je me souviens que Jacques m'avait posé quelques questions à ce sujet à la café. Je ne savais pas trop comment interpréter ces lectures moi non plus. Je sais que Jacques suivait cette question de près, ajouta-t-elle, sentant qu'elle commençait peut-être à en mettre un peu trop.

- Oui, oui, enchaîna Jacques, trop heureux de cette bouée de sauvetage et, pour tout dire, étonné de cette soudaine solidarité. À en juger par le regard interrogateur qu'il venait de lancer à Hong, Réal trouvait lui aussi la situation louche. - Je m'intéressais surtout à la relation entre les épisodes et la constante, qui donne des résultats incroyables. Si nous pouvions seulement la capter juste avant le décès, quant elle est à son maximum et la transférer... ajouta-t-il un peu songeur, réalisant soudain ce qu'il pourrait faire de la capture de la constante.

- Qu'est-ce que tu dis là, transférer la constante ? sursauta Réal. Mais c'est la voie vers l'immortalité ça Jacques ! s'écria Dessurault, secouant ses bajoues dans une excitation soudaine. Réal avait un sens redoutable de l'opportunité. En une fraction de seconde, il avait saisi tout le potentiel de ce que Jacques, bien malgré lui, venait de laisser sortir. - C'est bien ce que tu veux dire, mon Jacques ? insista-t-il, donnant lui-même dans la camaraderie exagérée.

Jacques, commençant à réaliser l'ampleur de sa découverte, se lança dans une explication technique pour se donner le temps de réfléchir : - Bien tu sais, vous savez, rectifia-t-il, les mitochondries transforment l'adénosine diphosphate en triphosphate pour que la cellule soutire l'énergie qu'elle dégradera ensuite en diphosphate et ainsi de suite. C'est l'enzyme sirtuine 1 qui stimule l'activateur de la mitochondrie, le pparggc...

- Le quoi ?

- Pparggc, l'acronyme du peroxisome proliferator-activated receptor gamma coactivator 1 alpha – je ne connais le nom qu'en anglais, désolé – qui active la production et le fonctionnement des mitochondries, les centrales énergétiques des cellules qui...

- Stop. Tu me feras un rapport écrit plus tard sur toute cette mécanique, mais là, je veux seulement savoir si ce que tu as dit – avant de tenter de noyer le poisson dans les formules – si c'était bien qu'on pouvait capter la constante et la transférer... pour l'instant à une autre souris évidemment.

- En théorie oui, c'est ce que je pense avoir voulu dire, mais il faudrait commencer par la capter et là, je ne sais vraiment pas comment. On pourrait peut-être...

- Chut ! Le moins on en dit, le mieux c'est. Justement, tu ne parles de ça à personne d'autre qu'à moi, compris ?

- Si vous insistez...

- J'insiste. Vous aussi mesdames, ajouta Dessurault en fixant alternativement Hong et Iolanda, vertes de rage en voyant à nouveau Jacques attirer toute l'attention.

- OK, voilà ce qu'on va faire, enchaîna Réal, rassuré de voir se dissiper la connivence qu'il avait cru sentir plus tôt entre ses subalternes. Tu te concentres là-dessus, Jacques, tu laisses tout le reste, et vous autres, mesdames, vous regardez un peu la question des suicides en labo. Vous me trouvez deux ou trois comparables, vous faites un beau rapport et puis on oublie ça.

- Toi, Jacques, poursuivit-il, le dardant d'un regard devenu vif, tu me demandes ce que tu veux. Des souris il y en a plein et nous avons le budget nécessaire. Si tu veux que je leur bouche le nez pendant que tu les étouffes, tu me le demandes. Les souris je m'en fous. C'est clair ? Mais dès que tu arrives à augmenter, capter ou transférer la constante, tu me le dis. Finies les cachettes Jacques. Nous sommes une équipe, une famille! insista-t-il, faisant du regard un nouveau tour d'horizon pour inclure Hong et Iolanda. Tout changement devient de la plus haute importance, insista-t-il, levant le doigt sentencieusement. Il y a longtemps que Dessurault n'avait pas été aussi excité, les bajoues tressaillantes.

Il s'enfonça dans son fauteuil, marquant une pause pour se calmer un peu. Le pouce perdu dans une bajoue, il faisait rouler les replis de l'autre entre son index et son majeur, comme s'il s'agissait d'une longue barbe. Puis il poursuivit, pour lui-même : - Dès qu'on a quelque chose de solide, j'en parle à Paddy. J'ai l'impression qu'on va déménager à Ottawa bientôt les amis.

Respectueuse de la hiérarchie, Hong avait horreur d'entendre parler du puissant ministre Patrick Dursey avec autant de familiarité. Devant une telle preuve que le mérite avait bien moins à faire dans l'avancement que les liens familiaux et le copinage, elle se sentait profondément vexée. Pas pour le principe, mais parce qu'elle ne pouvait compter pareil avantage.

Iolanda, pendant ce temps, bouillait de voir son collègue brouillon, dont Hong venait tout juste de sauver la peau, s'en tirer avec tous les honneurs. Elle et Hong étaient à nouveau reléguées à des fonctions d'intendance. Devant tant d'injustice, et sous le regard chafouin que Réal plongeait à nouveau dans son corsage, elle se jura qu'elle aurait sa vengeance. Même s'il fallait pour cela passer sur le corps de cet

exécrable Dessurault. Non. Surtout si elle pouvait lui passer sur le corps. Elle laissa tomber, de glace : - Bon, c'est tout, ou est-ce qu'il faut te faire un café en plus, Réal ?

- Un peu de déférence, mademoiselle Michèle. Comptez-vous chanceuse que je sois de bonne humeur aujourd'hui. D'excellente humeur en fait ! Nous sommes mercredi, je veux avoir votre rapport sur la suicidée vendredi. Toi Jacques, je te donne jusqu'à lundi pour me présenter ton nouveau plan de recherche. Comme ça tu auras le week-end pour y travailler.

Se levant, il ajouta : - Bon, maintenant il faut que j'y aille, j'ai rendez-vous au centre-ville. Voyant que les trois allaient sortir, il répéta : - Oh ! J'insiste, pas un mot là-dessus, hein ? C'est un secret d'État ! Je ne sais pas le temps qu'il fait aujourd'hui à Puvugnituk, mais les recherches en Antarctique sont pas mal moins agréables qu'à Montréal... ou à Ottawa.

- Povungnituk, Réal, ça se dit Povungnituk, glissa Iolanda en sortant.

N+8512

Corpus Christi

La journée avait été radieuse, les derniers nuages s'étaient dispersés peu après que Pierre et Lisbeth eurent quitté l'hôtel. Visite des galeries d'art, de l'aquarium, arrêts obligés dans quelques boutiques bon chic bon genre, on aurait dit l'après-midi de jeunes mariés, noyés dans la pensée l'un de l'autre, imperméables à la vacuité de leur bonheur facile.

Lisbeth et Pierre terminaient leur café à la terrasse du bistro *French Connexion*, dont le plancher de verre surplombait les Neo-Palisades. Pierre aurait volontiers mangé à l'intérieur, réplique de la Brasserie Lipp de Saint-Germain-des-Prés à la fêlure de miroir près. Lisbeth préférait l'impression d'être suspendue en vol plané au-dessus des flots sur lesquels donnait la terrasse. Vendrait serait plus juste, car la carte était deux fois plus chère sur la terrasse en surplomb qu'en salle, comme dans les vrais bistrotis parisiens. Depuis le début du repas, elle chantonnait *Fly like an Eagle* du Steve Miller Band, allant jusqu'à étirer les bras pour mimer le rapace fondant sur sa proie. Pierre trouvait cela charmant... mais jusqu'à un certain point.

Il avait décliné l'invitation à se rendre près du garde-corps pour contempler la vue plongeante. Il se savait affligé d'un attrait troublant pour le vide. Enfant, il s'était presque jeté du haut des chutes du Niagara. L'eau verte et profonde s'y pliait à angle droit, légèrement émoussé, juste avant de plonger dans la cataracte. Pierre se souvenait avoir fixé longuement cette eau émeraude, cristalline, semblant être toujours la même, dans un éternel sur-place, plus près de la gélatine que de l'eau. Il sentait qu'avec un peu d'adresse on pouvait marcher sur sa surface spongieuse. Le risque de se blesser lui semblait nul, l'eau amortirait sa chute.

Le voyant grimper la barrière qui le séparait d'une mort certaine, sa mère lui mit doucement la main sur le cou, lui disant : – Descend mon chéri, c'est dangereux. Levant les yeux, il avait vu le sourire de sa mère et, plus haut, le regard furieux et

paniqué de son père qui s'apprêtait à intervenir lui aussi, mais en plus viril. Pierre s'était demandé de quel côté de la barrière se trouvait la pire des menaces.

- Regarde, en voilà un vrai ! s'écria Lisbeth, enjouée, pointant un oiseau à l'envergure impressionnante qui planait au dessus des flots, à mi-hauteur des Neo-Palisades. Sorti de sa rêverie, Pierre la rejoint avec réticence près du garde-corps. Bien qu'il ait reconnu un albatros, il ne la dédit pas pour laisser son plaisir entier, alors qu'elle entonnait avec un regain de ferveur la chanson qui commençait à l'agacer sérieusement.

- J'ai vu qu'on annonçait un spectacle rock en ville, allons- y, suggéra Lisbeth en prenant la main de Pierre dans les deux siennes.

- C'est plus près du Karaoké que du spectacle rock, ce qu'ils font. Tu sais c'est sans doute un groupe de has-been qui joue les grands succès qu'ils n'ont jamais eu le génie de composer...

- Toujours en train de critiquer, Darling, si c'est rock et si c'est fort, on s'en fout !

- Pas trop fort, quand même, mes acouphènes...

- Chère vieille chose, répondit Lisbeth en riant. Ma mère m'avait bien averti de ne pas tomber amoureuse d'un vieux...

- Let's go, Darling, lui répond-t-il, piqué au vif.

Malgré ses années de manipulation de l'opinion publique, il ne rivaliserait jamais avec le pouvoir de conviction de Lisbeth, là, en ce moment précis, le soleil couchant dans ses yeux verts, des mèches enflammées volant autour de son visage radieux. Qu'elle était belle ! Presque autant que Patricia. Peut-être que celle-là il ne devrait pas la laisser aller. Jamais. Quitte à partager son secret. – Ne nous emballons pas, se dit-il intérieurement, se forçant à quitter les yeux de Lisbeth pour se replacer à distance salulaire de ses émotions.

* * *

Le Woodstock by the Beach était tout à fait comme il l'avait imaginé, en pire. Bean bags, vieux sofas, tables basses dépareillées, serveurs travestis en *Flower People*, tentures indiennes voilant le plafond entre les rails d'éclairage, « machines à fumée » et effets d'huiles colorées entre feuilles d'acétate pour fond de scène, rappelant les spectacles d'Iron Butterfly ou de Pink Floyd. Ce qui le troublait le plus, c'était d'avoir vraiment assisté à ces spectacles, enfin presque, tandis que Lisbeth, née bien après cette époque, se sentait transportée dans un temps mythique.

L'orchestre jouait de tout : Beatles, Led Zeppelin, The Doors, The Who, Rolling Stones, Fleetwood Mac... ou plutôt de rien, la musique était enregistrée. Pourtant, on aurait juré que le groupe jouait, tandis que le chanteur utilisait avec un art consommé le modulateur numérique qui conférait à sa voix des inflexions d'une justesse étonnante.

Après quelques consommations aux noms inspirés de l'herbe du temps – Tequila Acapulco Gold, Curaçao Kentucky Blue – Pierre était tout à fait dans l'ambiance lui aussi. Il regardait tour à tour les musiciens, appréciait la justesse de leur jeu, jusqu'au batteur pour lequel la simulation était particulièrement difficile. Croisant un instant son regard, Pierre sentit son sang se glacer. Ce regard si noir, si dur, était impossible à oublier, même si on ne l'avait qu'entraperçu. C'était celui d'un tueur maniaque, la folie en moins. Un assassin sans passion, un professionnel, rigoureusement insensible à la douleur, autant la sienne que celle des autres. Où l'avait-il vu ? Ce ne pouvait être que dans un autre agenda.

L'enchaînement si rapproché d'événements lui rappelant différents passés – Patricia, le Niagara, les années 1970 et maintenant ce batteur – le troublait profondément. Il se tourna vers Lisbeth, envoûtée par le spectacle, pour puiser un peu de sa candeur, de son insouciance, retrouver son calme, redevenir un peu *cool*. La musique s'arrêta, le ramenant instantanément au péril de l'instant présent.

- Allons-voir les musiciens, leur première partie est terminée ! cria Lisbeth, oubliant d'ajuster sa voix au silence relatif qui venait de se créer.

- Je ne suis pas très groupie, tu sais...

- Viens, faisons comme si, ce sera tellement amusant.

- Non, pas vraiment, insista-t-il, regardant, inquiet, vers la scène. Merde ! Le batteur et le chanteur s'avançaient vers leur table, attirés par la crinière blonde et le corps sinueux de Lisbeth qui s'était levée pour danser.

- Vous aimez la musique à ce qu'on peut voir, dit le chanteur à Lisbeth en évitant soigneusement de regarder Pierre, comme s'il n'existait pas. Moi c'est Dave.

- Enchanté, Dave. Vous chantez vraiment très bien, surtout les Doors, on jurerait que Jim Morrison est revenu sur scène.

- Même si j'ai les cheveux blonds ? fit-il, en replaçant ses cheveux pour dégager ses épaules.

Une perruque se dit Pierre, qui trouvait au surplus que le chanteur était bien trop trapu pour faire penser à Jim Morrison. On aurait plutôt dit un viking. Non, ce n'était pas possible. Merde !

- Moi, c'est Laszlo, l'historien, dit le batteur dans un anglais approximatif, soucieux de ne pas rester dans l'ombre de Dave devant une si jolie fille. Il avait lui aussi évité de regarder Pierre...

- Non, Laszlo, pas l'historien, l'Historique, précisa Dave en fixant maintenant Pierre sans équivoque.

Pierre s'en trouva sonné. Brad ! Brad et Laszlo. Mais que faisaient-ils ensemble ? Et que faisaient-ils ici ? Se trouvaient-ils sur sa piste ou était-ce l'effet du hasard ? Pas un seul fil blanc dans la chevelure jais de Laszlo, comme s'il ne s'était écoulé qu'une semaine depuis leur dernière et brève rencontre. Mais Brad, sous sa perruque, avait salement vieilli. Comme il devait lui en vouloir.

- Votre visage me dit quelque chose, enchaîna Dave, faisant peser sur Pierre l'étonnante lourdeur de son regard bleu, presque blanc. Bleu iceberg, bleu avalanche, bleu mort douloureuse, lente et certaine. – Vous êtes musicien aussi ?

- Non. En fait, pas vraiment. Je joue un peu de basse, mais juste pour m'amuser...

- Tu joues de la basse, Pierre ? lui demanda Lisbeth, incrédule. – Décidément, J'ai encore beaucoup de choses à apprendre sur toi !

- On a chacun son petit jardin secret...

- C'est souvent mieux qu'il le demeure, ajouta Dave, compréhensif. Si vous êtes en ville pour quelques jours, on pourrait peut-être faire un jam ? Vous savez, avec l'électronique aujourd'hui, pas besoin d'être un as pour faire de l'effet, avoua-t-il, candidement.

- Oui, nous sommes ici encore pour une semaine avant de retourner à Denver. Oh Pierre, ce serait si amusant.

- Denver, répéta Laszlo comme pour graver cette information dans sa mémoire.

- Oui, Laszlo, c'est au Colorado, ajouta Dave, cherchant à dissiper le malaise qu'il avait senti chez Pierre. - Ce serait très amusant. Puis, se tournant vers Lisbeth : - Vous êtes descendus à quel hôtel ?

- Je ne me souviens pas vraiment du nom, commença Pierre.

- Mais voyons, Pierre, c'est au Marriott Neo-Palisades.

- Tiens, nous pourrions aller vous y rejoindre après le spectacle, fumer un joint sur les dunes, ajouta Dave avec un clin d'œil à Pierre, jouant à plein son rôle de Rock star hippie.

- Wow, ce serait fantastique. Qu'est-ce que tu en dis, Pierre.

- Pas ce soir, j'ai un mal de tête, répond-t-il avec un large sourire.

- Excusez-moi, je ne voulais pas m'imposer, ajouta Dave. - Les partouzes ne sont plus aussi à la mode que dans mes jeunes années, fit-il, lançant tout de même un regard invitant à Lisbeth.

- Non, en effet, je suis un peu vieux jeu de ce côté-là, ajouta Pierre.

Dave, qui sentait la conversation déraiper, décida de conclure rapidement en tendant sa carte à Pierre : - Voici la carte de mon groupe, vous y trouverez nos coordonnées ici et celles sur Internet, si vous voulez suivre notre carrière, fit-il à la blague. – Vous avez aussi une carte Pierre ?

- Qui vous a dit mon nom ?

- Votre femme vient de le dire à l'instant, le rassura Dave. Et je jure que ce n'était pas sous la torture.

- Désolé, je n'en garde pas sur moi lorsque je suis en vacances.

- Moi j'en ai toujours une, annonça Lisbeth, la tendant à Dave.

- Merci, Darling, ce n'était pas nécessaire, ne put s'empêcher de soupirer Pierre.

- Merci bien. Je vous lance un coup de fil si nous passons par Denver. J'espère que vous viendrez nous voir au moins une autre fois cette semaine. Viens Laszlo, on recommence dans quinze minutes.

- On s'en va ? dit Laszlo étonné.

- Oui, l'Historique, on s'en va. On reverra monsieur – jetant un coup d'œil sur la carte – D'Iberville une autre fois... en tout cas je l'espère.

- Oh oui, ce serait tellement, comment disait-on dans le temps ? Trippant, c'est bien ça Pierre ?

-Oui, oui, nous reviendrons cette semaine, promis.

Pierre se sentit soulagé de voir les musiciens retourner à leur loge. Puisqu'ils tenaient à leur couverture, ils seraient retenus une bonne partie de la soirée au Woodstock by the Beach. Il invita Lisbeth à quitter pour profiter d'une ballade romantique du haut des palissades avant de gagner leur chambre. Elle sourit d'un air entendu.

La promenade fut brève, ponctuée de tendres aveux, de promesses, de baisers passionnés. Ils coururent les derniers 200 mètres. Pierre arracha plus qu'il ne défit les vêtements de Lisbeth. Ils firent l'amour avec une intensité qu'elle ne lui connaissait pas. Lisbeth mit cela sur le compte des échanges à cœur ouvert qu'ils venaient d'avoir au clair de lune.

- Je vais aller chercher du champagne.

- Fais-le plutôt monter à la chambre.

- Non, j'ai trop soif, trop hâte de finir de m'enivrer avec toi. Attends-moi, je reviens tout de suite.

- D'accord, mais ne sois pas trop long, tu pourrais me trouver endormie...

- Je te réveillerai comme Blanche Neige, Darling.

Fermant la porte derrière lui, Pierre constata qu'il n'en pouvait plus de jouer le Roméo d'opérette. Cette fin abrupte n'était pas si terrible après tout. À faire encore une fois rimer amour avec toujours, juste là sur la crête des palissades, il avait eu une overdose de sucré, de lilas, de rêve américain circonscrit à l'étroit horizon du « bungalow » de banlieue. Plus tôt, l'incursion dans le monde des années 1970 lui avait redonné une incontrôlable envie de liberté, du moins de l'idée qu'il s'en faisait. *Take a walk on the Wild Side*, mon Pierre, *and the colored girls go doo, doo doo, tout doux, tout doux, tout doux, tout...*

* * *

- Pourquoi on lui a pas fait la peau ?

- Au risque de me répéter, Laszlo, tuer c'est la partie facile. S'assurer de pouvoir continuer à le faire exige un peu plus de précautions. Pour l'instant, avec le carnage que tu as fait la dernière fois, nous avons tout intérêt à garder notre couverture. Alors on y va mollo. Pour ce qui est de Pierre, souviens-toi que tu dois d'abord le faire parler. Mort il ne nous sert strictement à rien. Après qu'il aura parlé, alors là je verrai si je te le laisse. Tu sais, nous avons longtemps été de bons amis.

- Brad la belle sentimentale..., fit Laszlo avec dégoût. Il n'entendait rien aux finasseries de Brad, sur quelque chose d'aussi banal que de tuer. Les précautions, la morale et toutes ces foutaises... Brad était un fonctionnaire et s'il avait tué, c'était sous la contrainte. Alors que lui, Laszlo l'Historique, il aimait ça. Plus encore qu'à l'amour, il pouvait y consacrer toute la nuit. Tuer en série, en quantité, en exterminant rapidement, en changeant un peu le rythme pour ne pas s'ennuyer. Quelques sévices ici, pour s'amuser, sexuels c'était encore mieux. Ou encore, tuer lentement, la même

personne, se surprit-il à penser comme à une évidence. Terroriser, faire croire qu'il y aurait une chance de s'en sortir si... Humilier. L'humiliation, c'était bon ça aussi. Mais Brad! Pan, pan t'es mort! Aucun raffinement, aucun plaisir... suivre les consignes même là où elles sont parfaitement inutiles, risibles.

- Alors, on ajoute Denver à la tournée, dit-il, comme si c'était entendu.

- Inutile, Pierre n'y retournera jamais. J'ai déjà fait ajouter son nom à la filière 317, les ennemis de la patrie, alors tu peux être sûr que Pierre D'Iberville ne peut plus rien faire en territoire nord-américain sans se retrouver avec une meute d'agents sur le dos. Il le sait déjà et je ne serais pas étonné qu'il réussisse tout de même à passer entre les mailles du filet.

- On le laisse aller ?

- Pas du tout. Règle numéro 1, ne jamais toucher au boulot que d'autres peuvent faire à notre place. C'est Pierre qui me l'a appris. Alors on laisse tranquillement les services fédéraux passer au peigne fin tout ce qui touche sa dernière identité. Les gars du revenu sont particulièrement efficaces et pleins de ressources. De le savoir vivant, et plutôt bien vivant même, la fripouille, cela me suffit pour l'instant. Je sais qu'on le retrouvera et tu pourras alors exprimer tes talents d'intervieweur.

- J'y compte bien.

- Allez, un petit bourbon avant de remonter sur scène ?

- J'y compte bien, répéta Laszlo, dont le vocabulaire demeurait étonnamment limité pour une personne vivant aux États-Unis depuis des années.

N-180

Montréal

Il s'était écoulé plus de six mois depuis la mort de Gorgonzola. L'incinérateur recueillait régulièrement les congénères de la souris suicidée et les travaux de Jacques avançaient. Suivant son intuition sur la façon de capter l'« énergie » associée à la constante, Jacques avait réussi à transcrire en mode binaire les misérables 15 Rems essorés de Münster au moment de sa mort naturelle. C'était bien, mais c'était peu. D'autant que cette avancée s'ouvrait sur plus de questions que de réponses.

Sans connaître la finalité de leurs travaux, une équipe de trois doctorants – un informaticien et deux mathématiciens – avaient élaboré quelques algorithmes pour faciliter la transcription informatique des Rems. Leurs services avaient été prêtés par un contact de Réal Dessurault à l'Université de Montréal qui, comme bien d'autres, lui étaient redevables de l'une des faveurs que le ministre Dursey accordait de guerre lasse à son insistant beau-frère. Jacques possédait suffisamment de connaissances en informatique et en mathématiques pour se réserver le peaufinage des algorithmes afin de mieux préserver la confidentialité de ses travaux.

Les problèmes jalonnant la route étaient nombreux, l'espace mémoire gigantesque nécessaire pour stocker même les quantités insignifiantes d'énergie qu'il avait finalement réussi à capter n'étant pas le moindre. D'ordinaire précis au point d'impatienter, Jacques s'était résolu à utiliser le terme énergie même s'il le savait impropre, sinon carrément faux en l'occurrence. Ce raccourci lui avait d'abord été douloureux, puis, réalisant qu'il contribuait à garder un voile sur ses recherches, il finit même par trouver cela astucieux.

Après plusieurs essais de transcription toujours mieux réussis, Jacques avait décidé qu'il était temps d'inverser l'équation, de transférer le peu d'énergie qu'il avait réussi à transcrire.

Nouvelle hécatombe chez les rongeurs. Ils expiraient vidés de leur énergie ou surexcités jusqu'à l'éclatement de plusieurs organes. Une nouvelle intuition, survenue

lors d'une méditation vouée à le sortir d'un état particulièrement dépressif, poussa Jacques à utiliser comme site de réception les points qu'il pourrait associer aux chakras chez les souris. Cela permit d'économiser bon nombre de spécimens et, à l'expérience, les transferts effectués au plexus solaire se révélèrent particulièrement efficaces.

C'est ainsi que le sujet 124 fut le premier à survivre durablement à un transfert d'énergie. Doté au départ d'une constante peu élevée de 140 Rems, celle-ci était montée à 160 grâce au legs du sujet 117.

Jacques s'interrogeait sur le fait que les 34 Rems prélevés sur ce dernier sujet auraient dû porter la constante du sujet 124 à 174 Rems, et non à seulement 160 Rems. Il y avait des pertes dans le système qu'il faudrait régler lorsqu'il fonctionnerait à plus grande échelle. Il s'aperçut quelques jours plus tard que 124 faisait preuve d'une étonnante vitalité, nettement supérieure à celle qu'il avait manifestée depuis son arrivée au centre. Comme si le sujet avait rajeuni.

Jacques en conclut que le transfert de la constante, avant de s'ajouter, régénérât d'abord l'organisme. Il décida de ne pas en parler à Dessurault avant de l'avoir confirmé. Les expériences suivantes validèrent son hypothèse, mais Dessurault n'en sut rien.

Même si ce dernier venait « faire son tour », comme il le disait, au moins une fois par semaine, alors qu'il ne mettait jamais les pieds dans le laboratoire de Jacques auparavant, ce dernier avait résolu de maintenir une distance salutaire avec Réal Dessurault. Tâche ardue, car le directeur du centre se voulait plus familier que jamais avec son chercheur étoile. Il l'avait souvent invité à souper, même à la maison, gage d'une ouverture exceptionnelle face à son subalterne. Jacques avait chaque fois refusé, se disant absorbé par ses travaux, argument devant lequel Dessurault ne pouvait qu'abdiquer.

La vie sociale n'avait jamais été une priorité pour Jacques, ce qui ne l'empêchait pas de souffrir du fait qu'Iolanda et Hong semblaient l'avoir mis sous observation, sinon en quarantaine. Bien sûr, elles lui avaient pardonné son effarante

candeur face à Dessurault après le suicide de Gorgonzola, mais Jacques n'en était pas moins demeuré suspect à leurs yeux. La moindre ouverture qu'il manifestait envers Réal se traduisait par une fermeture totale de la part de ses collègues. Si les humeurs de Hong lui étaient égales, celles d'Iolanda lui importaient beaucoup plus, et pas seulement parce que les froids épisodiques rendaient inconfortable la proximité de leurs laboratoires.

La grande quantité de sujets nécessaires fit réaliser une autre découverte importante à Jacques. Alors qu'il n'avait eu recours qu'à des sujets sains et génétiquement impeccables au départ, le fort roulement l'obligea à être moins difficile. D'autant plus qu'il devait faire varier les sources d'approvisionnement afin de ne pas éveiller les soupçons. Jacques constata que la valeur des constantes des nouveaux sujets fluctuait beaucoup. Selon leur état de santé et leur patrimoine génétique, certains des nouveaux sujets se traînaient, littéralement, avec une constante de 25, alors que d'autres, fruits de croisements plus vigoureux, bénéficiaient de constantes supérieures à 250 Rems.

* * *

La réussite des opérations de captation et de transfert avait fini par les rendre routinières. Seul le raffinement de leurs techniques et des algorithmes représentait encore un défi pour Jacques. Mais il sentait que l'essentiel lui échappait. Tant qu'il ne trouverait pas le moyen de reproduire la poussée fulgurante de la constante observée lors du suicide de Gorgonzola, les travaux de captation et de transfert demeuraient cosmétiques. On prend un peu de constante ici, on la place là pour obtenir une bien plus belle souris, en meilleure forme, mais dont l'espérance de vie ne se trouve pas radicalement modifiée.

Jacques se trouvait devant un mur. Par souci d'une expérimentation scientifique méthodique, il avait donné à ses sujets toutes les morts possibles, de la

plus douce à la plus radicale. Aucun sujet n'avait connu un soubresaut de constante en passant de vie à trépas.

Les recherches de Hong et Iolanda sur la mort volontaire chez les animaux s'étaient soldées par un insuccès. Que ce soit en laboratoire ou dans la nature, aucun cas n'avait été observé. Gorgonzola demeurait unique et, puisqu'il était hors de question de publiciser son cas pour éviter de dévoiler les recherches sur la constante, la question était close.

Après plus de six mois d'expérimentations réussies chez les souris, il avait bien fallu mettre Dessurault au courant des améliorations quantitatives, encourageantes certes, mais qui laissaient à désirer sur le plan qualitatif. Réal avait alors décidé de fournir à Jacques deux bonobos, acquis à grands frais, pour tenter l'expérience sur des primates. La constante s'était avérée plus élevée, de près de 1500 Rems à l'état naturel, et le transfert avait bien réussi, portant celle du bonobo récepteur aux environs de 2 000 Rems, assortie d'une surexcitation inquiétante et d'un tonus spectaculaire qui avait nécessité le renforcement des barreaux de sa cage. Il devait malheureusement expirer peu après en raison d'un état d'excitation permanent, qui l'avait privé de sommeil, et d'importantes nécroses à plusieurs organes.

Refaire la danse macabre avec ces animaux était exclu, uniquement pour les coûts en ce qui concernait Réal, mais ni Jacques, ni surtout Iolanda, n'auraient été capables de sacrifier des primates dans le regard desquels ils se reconnaissaient. Tous deux savaient que cela aurait été en pure perte. La mort, qu'elle soit naturelle ou accidentelle, tant qu'elle demeurait involontaire, ne faisait pas monter la constante du donneur d'un iota. Du reste, la captation de la constante beaucoup plus élevée des bonobos avait révélé ses limites. En raison de l'insuffisance de mémoire vive, une bonne partie de la constante s'était dissipée en pure perte.

Jacques venait d'atteindre un point limite. Pour faire avancer ses recherches, il en était aujourd'hui au point où se retrouvait, quelques siècles auparavant, le Dr Frankenstein. Il lui fallait dépasser les contraintes technologiques et, surtout,

passer à l'expérimentation sur des sujets humains. Pour explorer la voie du suicide, il avait aussi besoin de sujets « raisonnables ».

Il savait qu'Iolanda ne le suivrait jamais sur cette voie. À l'instar d'un autre célèbre docteur, Faust cette fois-ci, Jacques réalisait que pour progresser dans ses recherches il lui faudrait vendre son âme au diable, ou plutôt à Réal, ce pâle succédané de Méphistophélès. Après un long débat intérieur, il conclut que la découverte qu'il était sur le point de faire était si importante pour l'humanité qu'elle devait être tentée. Réal avait parlé d'une promotion à Ottawa, ce déplacement lui permettrait à la fois de consommer la séparation avec Iolanda et de se consacrer exclusivement à ses recherches.

Même Réal eut un mouvement de recul devant les implications de ce que Jacques était venu lui proposer. Il devrait ouvrir son jeu et risquer le tout pour le tout avec son beau-frère ministre. Devenir un héros national, non, le bienfaiteur de l'humanité, si les travaux de Jacques connaissaient la conclusion espérée. Ou finir ses jours à étudier les propriétés antigél du sang des pingouins de la Terre d'Adélie. À l'ordinaire tout d'un bloc, Réal hésitait, les bajoues gonflées par son souffle arrêté, le regard vague.

- Reviens me voir demain, Jacques, il faut que j'y pense, avait-il fini par répondre, d'une voix mal assurée. Mais tu dois comprendre une chose, Jacques, enchaîna-t-il. Nous sommes à un moment avant/après ici. Rien ne peut être pareil maintenant que tu m'en as parlé. Que tu le veuilles ou non, nous sommes liés par cette aventure. Toi et moi. Plus question d'en parler à Hong ou à Iolanda. Si nous partons, nous partons ensemble, seulement nous deux, pour Ottawa ou pour l'Antarctique.

Jacques en était tout à fait conscient. Son seul regret, c'était qu'il devrait vivre cet « après » avec Réal plutôt qu'Iolanda. Mais qui sait, plus tard, lorsque les recherches auraient porté fruit et que le chemin pour y arriver serait oublié, peut-être qu'il pourrait revoir Iolanda et, alors, lui ouvrir son cœur.

- OK boss, on s'en reparle demain, finit par dire Jacques, avant de se lever pour quitter le bureau de Réal sans le regarder, ce dont ce dernier, immergé dans ses pensées, ne songea pas à s'offusquer. Par cette réponse, d'une banalité sans nom, Jacques venait de vendre son âme.

N-87

Ottawa

Ministre de Santé Canada et d'Industrie Canada, duquel relevait le Conseil national de recherches du Canada, vice-premier ministre depuis le dernier remaniement ministériel, Patrick Dursey était un poids lourd. Physiquement, il en imposait avec son 1,93 m et ses quelque 110 kilos, dans lesquels ne comptait que pour très peu son petit ventre de whiskey et de bière. Avec sa crinière paprika et sel, une voix de baryton, il ne passait pas inaperçu. D'ailleurs pourquoi l'aurait-il fait ? À l'aube de ses cinquante ans, il avait tout pour lui : pouvoir, prestige, argent, deux grands enfants déjà bien rangés et une charmante épouse attentive à ses côtés, à tout le moins pendant les occasions officielles.

Important actionnaire de la distillerie familiale, la plus grande au pays, il trouvait là une raison additionnelle de donner l'image de l'éternel bon vivant. Doublé d'un instinct politique hérité de l'autre branche de la famille Dursey, celle qui faisait partie du gouvernement irlandais depuis Charles Stewart Parnell, Paddy était l'homme des majorités électorales écrasantes, celui auquel on n'hésitait pas à confier les dossiers les plus litigieux, comme la Santé, sachant qu'il saurait toujours conserver la faveur populaire, quoi qu'il ait à annoncer. Au cabinet, son ascendant naturel portait même un peu ombrage au premier ministre, Justin Jones.

Réal Dessurault avait jugé préférable de présenter en personne son projet, pour en préserver la confidentialité mais aussi pour pouvoir juger, au langage non verbal de Paddy, jusqu'où ne pas aller trop loin. Si tout allait aussi bien qu'il l'espérait, il pourrait récolter en direct les marques d'estime que ne manqueraient pas de lui prodiguer le ministre. Jacques l'accompagnait à Ottawa car, depuis l'avant-veille, alors qu'il lui avait confié la prochaine étape inévitable de ses travaux, Réal jugeait plus sûr de le garder à l'œil. Après tout, son avenir en dépendait désormais.

Bien que réticent au départ, le ministre s'était laissé convaincre d'accorder audience dans les meilleurs délais à son beau-frère. Il lui avait donné rendez-vous à

son bureau de la Chambre des Communes plutôt qu'à celui du ministère. Ce dernier, plus moderne, ne conférait pas la dignité quasi-royale des vieilles pierres et des boiseries délirantes du Parlement.

Réal arborait son air à la fois aimable et grandiloquent, qu'un œil non averti aurait associé à celui d'un imbécile pompeux. Il avait déjà prévu traiter avec une hauteur magnanime le cerbère au faciès de porridge qu'il ne manquerait pas de rencontrer dans l'antichambre du pouvoir. En lieu et place de l'habituel molosse engoncé de tweed qu'il s'attendait à trouver là, il découvrit en poussant la lourde porte une saisissante jeune femme rousse, dont le port altier de princesse celtique était accentué par un tailleur vert de Prusse d'une coupe irréprochable. Manquant s'étouffer en avalant sa surprise, Réal tenta d'accrocher un sourire séducteur au visage déjà fort chargé qu'il s'était composé. L'effet était tellement surréaliste, vu le matériau d'origine si peu commun du visage de Réal, que Gwen, la nouvelle assistante du ministre Dursey, dut se composer un masque de glace pour éviter d'être emportée par un éclat de rire titanesque.

- Hum, se gourma Réal, devant ce manque de réaction à son charme, M. Dessurault pour voir M. Dursey, bredouilla-t-il. J'ai rendez-vous et c'est très important, lança-t-il avec un brin d'arrogance, tentant d'impressionner l'assistante par l'importance manifeste de sa personne. À son grand étonnement, elle demeurait impassible.

- *Mr. Dissourou to see you, Sir*, annonça-t-elle à l'intercom. Réal put entendre à travers la porte la voix ronflante de Paddy répondre : - *Let him in*. Pendant tout ce temps, Jacques faisait tapisserie, près de la porte. Réal l'invita à prendre un siège dans l'antichambre pendant son entretien. Il attendit ensuite que Gwen ouvre la porte du bureau et, cérémonieusement, lui remit son chapeau. Surprise, elle le prit sans même songer à répliquer. Sitôt la porte fermée, elle le jeta avec dégoût sur la chaise à côté de Jacques, lui adressant une mimique ne laissant aucun doute sur le fait qu'elle le classait dans la catégorie des cons. Par un sourire entendu, Jacques confirma qu'il s'agissait d'une grande pointure.

- Bonjour Paddy, s'empressa de lancer trop amicalement Réal, en entrant dans le bureau richement lambrissé.

- Bonjour Réal, comment allez-vous, répondit le ministre avec le mélange de jovialité et de réserve qui convenait à la situation, mettant l'accent sur le vous pour que son interlocuteur sente bien qu'il ne serait pas de mise de le tutoyer.

- Nous allons bien, je veux dire, je vais bien, s'embrouilla Réal rétrécissant de cinq centimètres. Maintenant qu'il se trouvait devant Pdraig Dursey, dont chacun des gestes traduisait plus de confiance et de puissance que n'en contenait son chétif organisme, il réalisait qu'être l'époux de sa sœur ne suffirait pas à garantir l'issue de la rencontre. Se levant pour lui serrer la main, le ministre acheva de replacer magistralement les choses, dominant son interlocuteur d'une bonne tête et de très bonnes épaules aussi.

Le malaise ne dura qu'un temps. Voyant qu'il en avait peut-être mis un peu trop, Paddy se fit plus cordial et Réal retrouva son bagout naturel, sans oser pour autant tutoyer son illustre beau-frère. Il lui raconta tout, enfin tout ce qu'il avait lui-même compris, et c'était bien suffisant pour attiser l'intérêt du ministre. Réal se félicitait d'avoir choisi de le rencontrer en personne, se rassurant déjà des résultats de sa démarche. Paddy vanta sa sagacité de ne pas avoir traité d'un sujet aussi délicat au téléphone.

En une quinzaine de minutes Réal avait brossé avec un luxe de superlatifs tous les bienfaits pour l'humanité que cette découverte allait apporter et le rôle illustre que la postérité ne manquerait pas d'accorder au ministre pour sa clairvoyance et son appui. Réal s'était cru bref, mais un quart d'heure était en fait très long pour un entretien avec le ministre Dursey, l'encombrement de l'antichambre en témoignait déjà. Paddy commença à se lever pour indiquer à Réal que la rencontre était terminée.

- Je vous serais reconnaissant, à vous et à votre chercheur, de bien vouloir demeurer à Ottawa jusqu'en fin de journée, lui dit-il avec un large sourire. Il me faut penser un peu à la suite des événements et j'aurai sans doute à vous parler ou à vous rencontrer tous les deux ce soir, ou demain. En indiquant la porte à Réal d'un geste

large, il conclut en lui demandant de laisser à Gwen un numéro de téléphone auquel on pourrait le rejoindre.

- À plus tard, Paddy, insista Réal en ouvrant la porte pour quitter le bureau, veillant à ce que cette familiarité n'échappe pas à l'assistante du ministre. Il lui donna son numéro de téléphone, soulignant que Paddy lui avait demandé de le lui laisser, puis l'invita à s'en servir personnellement, en tout temps, Montréal n'était pas si loin après tout. Jacques était déjà sur lui, avec son chapeau, avant qu'il n'ait le temps d'inviter formellement Gwen à souper. Si Réal était inoculé contre le ridicule, Jacques en souffrait cruellement lui.

* * *

Bien qu'il exerçait le pouvoir avec une rare maestria, le ministre Dursey n'en avait pas moins recours à son éminence grise, Pierre Beloeil, dès qu'une décision délicate s'annonçait. Quarantaine alerte, vêtu en bohème chic et hors de prix, Beloeil était un ancien journaliste télé fort respecté, voire craint, qui avait décidé de monnayer son influence en devenant vice-président de WPR-Québec, filiale de World Public Relations, la plus grande société américaine, donc mondiale, de relations publiques.

Dans ce milieu, où chaque boîte de relations publiques de cinq employés compte au moins quatre vice-présidents, Beloeil était rapidement devenu le premier d'entre les pairs et, en moins d'un mois, il faisait ajouter « exécutif » à son titre sur ses nouvelles cartes d'affaires. Plus conscient des sensibilités du public québécois que l'« exécutif » précédant, un Ontarien rappelé au bureau de Des Moines, en Iowa, Beloeil avait fait changer la raison sociale de la filiale québécoise pour RPM – Relations publiques mondiales. Cette nouvelle dénomination faisait l'unanimité tant chez les francophones que chez les anglophones, chacun y trouvant son compte, en plus du dynamisme associé aux RPM des sports motorisés.

Il ne mit pas grand temps à se servir de cette nouvelle appellation pour intéresser le gouvernement du Québec à ses services, les ministres et autres bonzes politiques étant trop heureux d'avoir maintenant à leur service le journaliste devant lequel ils avaient tous, un peu ou beaucoup, tremblé.

Le chiffre d'affaires de RPM ayant quintuplé en moins de deux ans, le siège social de WPR avait invité Beloeil à faire le même miracle avec la maison-mère canadienne, établie à Ottawa, qui chapeautait les filiales de Halifax, Montréal, Toronto, Winnipeg, Calgary et Vancouver. Deux nouvelles années suffirent à Pierre Beloeil pour refaire l'image et donner une nouvelle équipe de direction aux activités de WPR-Canada.

La société était désormais l'alliée incontournable des grandes entreprises et des législatures provinciales, sans compter le gouvernement fédéral où le nom de Beloeil était devenu un véritable passe-partout. Il n'avait même plus besoin de prendre rendez-vous pour rencontrer le PM ou ses ministres influents.

Les dirigeants de WPR, à New-York, avaient bien tenté d'intéresser Beloeil à venir s'établir plus au sud, mais ce dernier préférait leur rendre des services ad hoc, contre de juteuses gratifications, tout en demeurant le très gros poisson qu'il était devenu dans le petit aquarium au nord du 45^e parallèle.

Le ministre Dursey était l'un des rares à connaître le numéro de téléphone personnel de Beloeil, auquel ce dernier répondait toujours. Si le sujet n'était pas d'assez grande importance, Pierre Beloeil laissait glisser ces quatre mots sur un ton neutre ; « Rappelle-moi au bureau » et il raccrochait. Sans mouvement d'âme, cela voulait simplement dire, « Fais la queue », et, sous-entendu, « pauvre con ». Personne ne l'avait jamais rappelé une seconde fois sur son numéro personnel pour le même sujet, pas même le PM.

Ce matin-là, Beloeil sentit au ton de la voix de Paddy que l'appel était éminemment recevable. Il fut aussi exceptionnellement bref : – Pierre, j'ai un cas de classe 2, peut-être 1, je t'attends.

La classe 2 identifiait un enjeu d'intérêt national, la classe 1 une urgence nationale. Dans sa sagesse, Pierre Beloeil avait prévu six autres classes, allant de B à triple B et de A à triple A, pour parer toute éventualité.

* * *

- Bonjour Gwen, fit Beloeil avec un sourire d'une sincérité désarmante, et très travaillée, en entrant dans l'antichambre du bureau du ministre Dursey. Paddy est là ?

- Oui, répondit-elle avec un large sourire qui illumina son regard, comme par contagion. Il t'attend, ajouta-t-elle en rosissant, encore incertaine de pouvoir le tutoyer même s'il l'avait souvent invitée à le faire.

- Merci Gwen, tu es particulièrement en beauté aujourd'hui, ajouta-t-il avec cette fois un sourire d'une candeur toute professionnelle qu'il avait pratiqué pendant des heures devant la caméra. Ton tailleur te va à ravir ajouta-t-il, la main sur la poignée de la porte du bureau de Paddy qu'il allait ouvrir. Il s'appliquait toujours à faire ses compliments avec sincérité et sans allusion déplacée, comme s'il s'était adressé à sa sœur.

- Ah, bonjour Pierre, lui dit Paddy en le voyant entrer. Assieds-toi.

Bien que d'ascendance irlandaise, la façon dont il roulait ses « r » ne laissait planer aucun doute là-dessus, Paddy parlait un français irréprochable et sans accent, appris de sa mère et des écoles privées qu'il avait fréquentées. Ce symbole d'appartenance aux deux principales cultures du pays avait joué un rôle essentiel dans sa carrière politique. Il en faisait même un candidat potentiel au poste de premier ministre. Beloeil n'en cultivait une amitié que plus sincère avec Paddy et son entourage immédiat.

- J'ai quelque chose d'assez étrange sur lequel j'aimerais avoir tes conseils. Je t'épargne les détails. On a découvert au Centre national de recherches en biologie moléculaire de Montréal une façon de capter et de transférer l'énergie moléculaire sous-jacente, qu'ils appellent la constante et qui, pour l'essentiel, représente une sorte

d'horloge interne de nos cellules... énonça Paddy avec un manque d'assurance trahissant sa compréhension approximative.

- N'est-ce pas de ce centre que ton « beau-frère » est directeur, hasarda Beloeil pour prouver à Paddy qu'il portait non seulement un intérêt particulier à sa famille, mais aussi, à l'instar d'un parrain mafieux, qu'il connaissait tous les noms, toutes les adresses et tous les petits secrets honteux qui lui permettraient de frapper là où ça ferait vraiment mal, le cas échéant.

- Malheureusement oui, ça ne facilite pas les affaires, mais au moins cela m'assure de son silence. Il sait qu'il a tout à perdre s'il me mécontente, enchaîna Paddy, soucieux de ne pas donner trop d'importance à cet avorton. Chaque fois qu'il pensait à Dessurault, il aurait souhaité être fils unique. - Là n'est pas la question, reprit-il. Se fiant à sa mémoire assez phénoménale, Paddy entreprit de résumer la situation : - Il y a environ six mois, une de leur souris de labo se serait suicidée, un cas unique dans les annales semblerait-il, je n'en sais rien et, franchement, je m'en fous pas mal. Mais, en se suicidant, le petit rongeur a plus que triplé sa « constante », juste avant de mourir. Ne t'inquiètes pas, j'en arrive au cœur de l'affaire. Le chercheur responsable du programme, un certain St-Cyr, a réussi à capter et à transférer la constante chez des primates, des bonobos importés frauduleusement.

Paddy marqua un temps d'arrêt réalisant qu'il venait de fournir sans le vouloir une nouvelle munition à Pierre Beloeil. Ce dernier ne broncha pas, demeurant souriant et intéressé, comme s'il ne faisait qu'attendre la suite.

- Toujours est-il, qu'ils ont réussi à capter et à transférer la constante, donc à augmenter l'espérance de vie des primates, en fait d'un seul des deux évidemment, mais de façon minime puisqu'une certaine perte serait associée au transfert. Ils croient que c'est la volonté de mourir qui a fait disjoncter la constante et ils veulent faire des essais sur des sujets prêts à se suicider pour en arriver à doubler, voire tripler l'espérance de vie d'autres sujets auxquels ils transféreraient cette constante.

- On parle d'animaux ou d'humains ici, Paddy ? Demanda Beloeil, connaissant parfaitement la réponse. Il voulait bien ferrer le ministre pour qu'il n'y ait ni malentendu, ni possibilité de retrait.

- Comme je te le disais au début, il semblerait que les animaux ne mettent pas volontairement fin à leurs jours, mis à part le cas exceptionnel qui s'est produit au Centre. Du reste, sauf pour les taureaux reproducteur et autres géniteurs animaux de grande valeur, tripler l'espérance de vie d'un poulet ne représente pas un très grand intérêt... ajouta Paddy, qui, visiblement, ne voulait pas entrer dans le jeu de Beloeil.

- Donc, on parle d'expériences sur des êtres humains à partir de maintenant. C'est bien de cela dont il est question, n'est-ce pas Paddy ? renchérit Pierre Beloeil.

- Oui, oui, bon Dieu, pourquoi faut-il toujours mettre les points sur les i et les barres sur les t avec toi Pierre ? ajouta Paddy avec emportement.

- Excuse-moi, Paddy, je ne voulais pas t'irriter, mais tu sais que j'ai horreur des malentendus. Pour que la décision soit la bonne, il faut que les données soient claires et nettes. J'ai toujours fonctionné comme cela et tu n'as pas eu à t'en plaindre jusqu'à maintenant, poursuivit-il avec un grand sourire conciliateur, les bras tout grand ouverts. Beloeil avait étudié en profondeur la portée de chaque geste, de chaque inflexion de voix. Ainsi, même si son message n'était pas particulièrement rassurant, le ton de la voix et la gestuelle avaient parfaitement rasséréiné Paddy, qui se relaxa dans son fauteuil en s'adossant plus profondément.

- Bon, c'est en effet la situation. Réal me demande de venir s'installer ici, à Ottawa, avec son chercheur afin de limiter les témoins gênants et leur donner plus de latitude.

- Quel con ! s'exclama Beloeil. Pourquoi ne pas faire une conférence de presse un coup parti ! Si la situation n'est plus sécuritaire dans un centre relativement obscur situé dans l'arrondissement de Ville Saint-Laurent, dit-il en appuyant un tiers de seconde sur le fait qu'il savait avec encore plus de précision que le ministre où se trouvait le Centre, comment pourrait-elle être moins délicate en plein cœur de la capitale ?

- C'est aussi ce que je me disais, renchérit Paddy, qui ne s'était pas posé la question.

- Non, à mon avis, tu laisses mijoter Réal là où il est, tu envoies St-Cyr, avec tout l'équipement nécessaire, au labo haute sécurité de la GRC à Swan Hills et tu lui fournis, en catimini, quelques psychiatrisés qui ne demandent pas mieux que de mettre fin à leurs jours pour l'avancement de la science.

Beloil savait qu'il pouvait parler en toute confiance dans le bureau de Paddy, puisqu'il voyait lui-même à ce que ce dernier ne contienne pas de micro, à la seule exception de celui qu'il avait lui-même fait placer dans la base du téléphone. En appuyant sur son stylo, qu'il avait toujours l'habitude de tripoter lorsqu'il réfléchissait, il venait de le désactiver tout juste avant de faire ouvertement sa recommandation.

Beloil connaissait bien des gens aux services de renseignement, et bien des choses sur ces gens, ce qui l'assurait d'une collaboration hors pair, à l'insu des membres du cabinet, même les plus influents. Si les élus passaient, les hauts fonctionnaires avaient bien l'intention de rester.

Rassuré du fait que Beloil venait de se compromettre au moins autant que lui, Paddy souffla d'aise et, opinant du bonnet, il indiqua que cela tombait sous le sens.

- Je me disais aussi que Swan Hills était bien plus approprié pour ce genre de recherche, avec les facilités de grade 4 et tous les mécanismes qui entourent les labos. D'autant plus que ce n'est pas exactement facile d'accès et qu'on peut mieux contrôler les gens qui y font des recherches délicates, confirma Paddy. Si Réal fait des siennes, je l'envoie rejoindre St-Cyr.

- Bonne idée, ajouta Beloil, pour donner à Paddy l'impression qu'il avait trouvé la solution par lui-même. Il ne te reste qu'à faire prendre les arrangements nécessaires par nos amis des services de renseignement pour que cela ne s'ébruite pas trop. Tu peux laisser Réal et St-Cyr retourner tranquillement à Montréal. On leur demande de revenir lundi prochain à Ottawa, tout en expliquant à Réal, et à lui seul, que la destination finale de St-Cyr sera Swan Hills. Il sera trop content de ne pas faire

partie du voyage. Tu fais ensuite venir régulièrement Réal ici, pour des réunions et des mandats bidons dont la capitale ne manque pas, et tu lui assignes un ange-gardien. À la première indiscretion : un aller-simple vers Swan Hills. Pour la suite, tu me tiens au courant, fit Beloeil, remettant avec précaution son stylo dans sa poche avant de se lever pour quitter.

- Comme toujours, tu as été de bon conseil mon Pierre, dit Paddy en se levant pour lui ouvrir la porte. Cela vaut bien une bonne journée de dix heures, non ? ajouta-t-il, cherchant manifestement à s'attacher son dangereux ami.

- Je n'en demandais pas tant, sourit Beloeil, comprenant à demi-mot qu'il tirerait quelques milliers de dollars d'honoraires de cette rencontre qui avait duré moins de vingt minutes.

Paddy estimait pour sa part qu'en traitant un sujet d'une si grande importance pour cette somme, les contribuables canadiens en avaient largement pour leur argent. Il chargea ensuite Gwen de transmettre le message à Réal Dessurault. Elle ne put réprimer une grimace à l'idée qu'elle devrait affronter, même par téléphone, ce dégoûtant personnage une nouvelle fois. Elle prit une grande inspiration puis composa le numéro en martelant chacun des chiffres sur le clavier de l'appareil.

N-46

Mississauga

La clairière, en haut à gauche, gagnait chaque jour un peu de terrain. Au centre, une croissance clairsemée cachait mal le large sentier qui opérait la jonction avec une seconde éclaircie, plus à droite et aussi grande que la première. Elle devenait sans cesse plus envahissante. La coupe à blanc menaçait. Son cœur manqua un battement. Il détourna le regard de cette désolation.

Cherchant à se ressaisir il tomba sur son nez, trop long, avant d'arrimer son regard à celui du miroir. En serré de pattes d'oie bien grasses, ses yeux injectés reposaient sur des hamacs de peau molle et plissée. Il avait encore travaillé passé minuit, se relevant ensuite à 5h30, pour tenter de rendre opérante une sous-fonction particulièrement rétive. Peine perdue.

Mal assuré, Douglas Spencer Davis II hasarda un sourire. Celui que lui rendit le miroir, avec un étrange décalage, n'avait rien de sympathique. Il vit même le sourire narquois de la surface réfléchissante se moquer de lui. Pour effacer la grimace offensante, Douglas ouvrit la porte miroitée d'un geste sec et la referma si violemment que le verre brisa. Plus surpris que soulagé, il retrouva son visage en éclats au fond de l'évier. Sept ans de malheur ! - Pas grave, ronchonna-t-il, c'est payé d'avance.

Il en était réduit à utiliser le miroir fixé au fond de l'étui du rasoir électrique, incrusté de petits poils châtain et blancs, lorsqu'Evelyn fit son entrée dans la salle de bain. Elle constata les dégâts sans dire un mot, impassible. Son regard bleu clair, froid comme l'azote liquide, se fixa avec une précision militaire sur celui de Doug, gravant au plus profond de son être la marque indélébile de l'insignifiance. Elle couvrit sa prunelle assassine d'une paupière hautaine et pivota avec lenteur, dans un flottement incroyablement subtil et harmonieux de seins et de fesses.

Même s'il le fit intérieurement, Doug râla si fort qu'Evelyn l'entendit. Elle put mesurer l'intensité du pincement qu'elle venait d'infliger à son cœur. Bien des lunes

passeraient avant qu'il ne dépose la main, les lèvres ou même le regard sur ce corps fraîchement quadragénaire.

* * *

Les longues absences de Doug et les heures interminables passées à la maison, enfermé dans son bureau, avaient eu raison de l'intimité riante de leurs premières années de vie commune. Maladroitement, il tentait de faire rejaillir l'étincelle en multipliant les approches sexuelles. Son ratio approche/copulation était si fabuleusement mauvais qu'il vivait une perpétuelle frustration. Auto-infligée de surcroît. Car ce qui lui manquait vraiment, cruellement, c'était l'harmonie, pas l'orgasme. L'harmonie que le sexe venait autrefois célébrer. Sans cette obsession éjaculatoire, navrant raccourci vers l'intimité sexuelle, ses chances auraient été bien meilleures de faire renaître la complicité. Puis le désir. Mais Doug n'avait plus que ce cercle vicieux à caresser.

La scène du miroir, c'est ainsi qu'il l'appellerait désormais, venait confirmer son échec lamentable en tant qu'amant.

Sa faillite en tant qu'époux était encore plus patente. Hors de portée la subtile connivence qui unit parfois les couples avec la sédimentation des souvenirs heureux. Les frasques de leur fils, Chris, l'avaient torpillée. Pas tant les frasques, en fait, que leur attitude diamétralement opposée face à ces dernières. Doug avait tenté d'instaurer une discipline martiale, avec d'autant plus d'entêtement qu'il n'obtenait aucun résultat. Evelyn, elle, compensait en surprotégeant son petit amour, lui pardonnant d'autant plus facilement que cela rendait Doug complètement fou.

Attisant la dynamique autodestructrice de ses géniteurs, Chris s'en donnait à cœur joie. Il ne faisait que ce qui lui plaisait, dans les détails les plus sordides. Avant-hier, il avait pris en grippe Ms. Juniper Clarke, son professeur de biologie. Opérant avec ses copains une razzia au laboratoire de biologie, ils confectionnèrent un collier où les têtes de rats, grossièrement décapitées, alternaient avec les yeux de vache d'un

noir profond. Chris avait assorti le collier de boucles d'oreilles, un peu volumineuses, où des segments embrochés de queues de rats représentaient les idéogrammes chinois « putain » et « merde ». La direction n'ayant pas prisé ce raffinement, Chris avait été expulsé de la vénérable institution qui coûtait la peau des fesses à son paternel.

Doug n'avait pas encore eu l'occasion de sévir. Son fils n'ayant pas daigné se présenter au domicile familial depuis le coup de fil du directeur annonçant la décision du conseil de l'établissement prise « à regret mais avec la dernière des rigueurs ». De toute façon, cela n'aurait rien changé. Colères, promesses, menaces, punitions, rien n'y faisait. Couper son allocation n'aurait pas plus d'effet. Chris n'avait que 15 ans, mais lui et ses amis menaient un train de vie plus élevé que celui de Doug et se déplaçaient en BMW ou mieux encore.

Regardant les vêtements de fiston qui traînaient dans la salle de bain, négligemment déposés juste à côté du panier à linge, Doug, désabusé, réalisait combien son échec en tant que père était cuisant.

Étonnamment, les choses n'allaient pas mieux au bureau. Sans jamais obtenir la reconnaissance à laquelle il s'attendait, Doug avait toujours accepté la somme de travail démesurée qu'on exigeait de lui. Alors que tant d'autres – et il pouvait les nommer – ne foutaient rien du tout. La dernière application informatique développée pour le service de la paie de la Great Canadian Life, son employeur, aurait dû lui valoir le poste de directeur des technologies de l'information. Il n'éprouvait cependant aucune certitude à cet égard, même s'il occupait le poste de façon intérimaire depuis six mois déjà, avec l'incidence prévisible sur son humeur, ses temps libres et le peu de relations qu'il restait avec Evelyn et Chris.

Il avait réussi tous les examens, passé avec succès toutes les entrevues. Le choix du candidat devait justement être annoncé aujourd'hui. Une journée qu'il avait souhaitée mémorable... et qu'il ramassait déjà à la miette dans l'évier.

* * *

En arrivant au bureau, Doug avait fait montre de sa plus belle assurance. Distribué en quelques minutes plus de sourires qu'au cours de la dernière année. Mais qui n'avait senti la façade de papier mâché ? L'odeur âcre de la bête traquée ? Sa grande intensité au travail n'avait rien fait pour son entregent. Avec une belle unanimité, tous les employés du service espéraient qu'il n'obtiendrait pas le poste. Les six derniers mois avaient été invivables.

Croyant que son adjointe avait informé les candidats non retenus, Chad Ewing, vice-président des ressources humaines, ajouta inconsciemment l'insulte à l'outrage en venant présenter, tout sourire, son nouveau patron à Doug. Bon soldat, celui-ci ne fit mine de rien. Il présenta même les membres de l'équipe au nouveau directeur, à l'invitation du vice-président qui jugeait lui faire ainsi un honneur, le positionnant comme l'éternel numéro deux du service.

Chacun affichait un sourire trop large et trop sincère pour que Doug ne réalise pas, avec la subtilité d'une masse frappant l'enclume, à quel point ses collègues ne pouvaient le supporter.

- Pourquoi ? hurla-t-il en lui-même. Pourquoi tout le monde se réjouit-il de ma défaite professionnelle ? Pourquoi Evelyn me repousse-t-elle ? Pourquoi Chris m'ignore-t-il et me méprise-t-il ? Pourquoi n'ais-je pas un seul ami ?

Trouvant qu'il exagérait, Doug commença à recenser mentalement les amis sur lesquels il pouvait compter. Pris de panique, il réalisa que les vagues connaissances abondaient tout autant que les véritables amis manquaient à l'appel. Validant les précédentes, cette constatation acheva de dissoudre le plancher sous lui.

Au prix d'un effort extrême, il réussit à se rendre à son bureau. Il s'y enferma, prétextant un travail à finir, non sans remarquer les sourires en coin qui accueillirent son explication. La tête entre les mains, au bord des larmes, il ne comprenait plus rien. Il avait tout donné. Son amour, son cœur et son corps à son épouse qui n'en avait rien à foutre. Ses espoirs, ses conseils, son sens de la morale à son fils qui s'en moquait. Ses connaissances, sa probité, son temps et son ardeur à un employeur qui

ne manifestait aucune gratitude. Mais que voulaient-ils de plus ? Il ne lui restait plus rien, il était vidé, crevé.

- Je vais appeler Evelyn, se dit-il tout haut, espérant que le moment d'adversité qu'il vivait ranimerait un peu la flamme, ne serait-ce que par compassion. Peu importe le motif, pourvu qu'il puisse s'abandonner entre ses bras et ses cuisses, râlant comme l'animal aux abois qu'il était. Après quatre sonneries, le répondeur lui renvoya sa propre voix. Il suffoqua. Rien ni personne n'allait rompre sa solitude. Pour se rassurer, il parla, comme si de rien n'était.

- Bonjour chérie, s'entendit-il dire beaucoup trop joyeusement. Je t'appelais pour te dire que je n'ai pas eu le poste, finalement. Je sais, tu dois être déçue... Moi aussi je le suis, mais cela m'amène à voir les choses différemment. J'ai peut-être mis mes priorités au mauvais endroit.

Après un long silence qu'il savait devoir briser lui-même, il ajouta :

- j'ai sûrement été maladroit avec toi. C'est dommage que tu ne sois pas là, je crois que j'en aurais plus à te dire maintenant qu'au cours des dix dernières années...

Nouveau silence, qui fit monter d'un cran l'intensité des aveux.

- Je me suis trompé. Je me suis horriblement trompé, gloussa-t-il, ravalant un sanglot. Mais je t'aime. Mal, je le sais, mais vraiment beaucoup. Et Chris aussi... Peut-être que tu as raison. Peut-être que je devrais m'y prendre autrement avec lui. Mais j'ai besoin de toi pour me le montrer... J'ai tellement besoin de toi. Maintenant. Ici ! glapit-il, haussant involontairement le ton. Puis, se ravisant, il s'effondra. La bouche trop pleine de salive et de pleurs, il gargouilla : - j'avais tellement besoin de toi. Dommage que tu n'y sois pas... À plus tard, hasarda-t-il, sur un ton enjoué qu'un sanglot incontrôlable vint immédiatement démentir.

Evelyn y était. Pleurant elle aussi, en silence, le combiné du téléphone du salon à moins d'un centimètre de la main, arrêtée dans son élan dès qu'elle avait reconnu la voix de Doug. Evelyn avait écouté le répondeur transmettre la voix de son mari qui se déchirait. Ce n'était pas l'émotion suscitée par les aveux de Doug qui lui

tirait des larmes. Elle pleurait parce que ses aveux ne lui faisaient rien. Rien du tout. Et ça, ça lui broyait le cœur.

* * *

Il était midi moins cinq, les employés confirmaient leurs plans pour le dîner lorsque Doug sortit de son bureau d'un pas décidé pour aller au quinzième étage, celui de l'aile exécutive où s'alignaient les bureaux du président et des vice-présidents.

Chemin faisant, Doug se demandait quelle grande tragédie les gens trouveraient pour expliquer, après coup, le geste d'éclat qu'il s'apprêtait à commettre. Il n'en trouva aucune. Il ressentit plutôt, avec une rare acuité, que les plus grands désespoirs n'étaient souvent composés que de petits échecs, dont les effets se renforcent mutuellement. Pas de coup mortel. Rien que des petites blessures débilantes qui, à l'usure, venaient à bout du plus fort. La partie était perdue, vouée à l'abandon, lorsqu'on ne voyait plus que douleur, honte et déchéance. Aucune zone secrète de joie salvatrice. Aucune issue.

Prétextant venir à la demande de M. Ewing, Doug franchit sur le coup de midi le portique clinquant de l'aile exécutive, farouchement gardé par l'austère réceptionniste. Le corridor ouvrait sur des espaces feutrés, où prévalait un mauvais goût uniforme. Le visiteur mal assuré osait à peine effleurer l'épais tapis de l'allée, craignant comme la peste d'attirer le regard courroucé de l'un des bonzes. Doug constata avec satisfaction que les secrétaires de la haute direction, dont les bureaux étaient réunis en carrefour giratoire au centre de l'aile, avaient déjà déserté leur poste. La voie était libre.

Arrivé devant la porte du président, qu'il entendait parler au téléphone, Doug sortit de sa poche droite le coupe-papier à l'effigie de la société qu'il avait reçu pour son dixième anniversaire de service. Du pouce, il en éprouva à nouveau le tranchant et sentit avec satisfaction qu'il était étonnamment affûté pour un objet usuel. Il tourna

la lame vers le bas, crispant sa main sur le manche, comme s'il se pratiquait à enfoncer la lame jusqu'à la garde.

D'un coup sec, il sectionna les veines de son poignet gauche, sans faire le moindre son. Pissant le sang, il prit ensuite le coupe-papier de la main gauche, qu'il sentait déjà engourdie, et s'ouvrit le poignet droit : - Moins bien réussi, se dit-il, grimaçant à la vue du travail mal fait.

Il laissa choir le coupe-papier sur l'épais tapis vert émeraude, déjà rendu brun autour de lui par le sang qu'il versait pour la haute direction. Il tendit les bras, cherchant à faire gicler l'hémoglobine sur la porte du président. Le dos tourné, ce dernier poursuivait sa conversation téléphonique en regardant par la fenêtre. Doug n'osa pas le déranger.

Titubant, il passa au bureau suivant où Roger Knoles, vice-président, Affaires légales, se précipita vers lui en l'apercevant, hurlant qu'on appelle du secours. Arrivé devant Doug, maintenant à genoux, Roger Knoles enleva son veston, en déchira les manches pour bander les poignets de l'employé dont il reconnaissait vaguement le visage.

La pression fit instantanément ressentir la douleur à Doug. Elle restait là, s'accumulant maintenant que le sang ne parvenait plus à s'écouler. Comme dans un mauvais rêve, il reconnut Roger Knoles. Celui qui, sans le lui demander, venait de lui rendre la vie. Cette chienne de vie dont personne, à commencer par lui, ne savait que faire.

* * *

- Il est hors de danger, maintenant qu'on lui a infusé trois unités, mais il est encore sous sédation assez lourde, dit l'interne à Evelyn venue voir son mari. Plutôt que de l'avoir rapprochée de Doug, cette ultime lâcheté, commise sur un coup de tête et sans égard pour leur fils ou elle-même, l'avait résolue à divorcer. Au point où Doug en était, cela ne lui ferait pas un pli de toute façon, pensait-elle. Ce geste avait

marqué le point de non-retour. Si Doug voulait se créer une nouvelle vie, grand bien lui fasse, mais pas avec elle. Elle avait déjà donné.

Chris était parti depuis quelques jours, maintenant qu'il n'avait plus à faire semblant d'aller à l'école. Evelyn était sans nouvelles de lui et Chris ne savait rien de ce qui était arrivé à son père.

La mère de Doug, rentière de Kelowna, en Colombie-Britannique, et sa sœur Marge, éleveuse de brebis sur l'Île du Prince-Édouard, n'avaient pu – ou voulu – se déplacer. Elles avaient toutes deux envoyé des fleurs avec des messages touchants, visiblement inspirés de cartes de souhaits.

Compte tenu des circonstances, la Great Canadian Life s'était montrée très généreuse, tant pour les frais d'hospitalisation que pour les soins psychiatriques qu'elle avait pris à sa charge. C'était un peu dans son intérêt, car elle comptait sur les évaluations psychiatriques pour offrir une prime de séparation correcte, voire généreuse, à cet élément devenu indésirable.

Les mailles du filet se dénouaient une à une sous Doug. Devant son total désarroi, les psychiatres ne tardèrent pas à rendre le verdict qu'attendait la Great Canadian Life. Incapable. Evelyn régla avec la société la prime de départ, obligeant cette dernière à se départir de plusieurs dizaines de milliers de dollars de plus qu'elle n'avait prévu, les conseils d'une bonne avocate valent parfois leur pesant d'or.

La même avocate permit à Evelyn de mettre efficacement terme au mariage qui l'avait uni à Doug, mais pas avant d'avoir réglé la question du versement en sa faveur de la confortable assurance invalidité à laquelle Doug avait souscrit. Sur une si bonne lancée, Evelyn avait même pensé demander la répudiation de son fils pour faire table rase et repartir à zéro. Son amour maternel l'avait emporté, Chris pourrait peut-être se racheter, à terme. Dans l'intervalle, il ne venait pratiquement plus à la maison de toute façon.

Une fois ces arrangements pris, le suicide avorté avait presque été aussi payant que s'il avait réussi. Malgré ce raisonnement plutôt cynique, Evelyn n'en voulait pas à Doug. Il laissait son épouse indemne de toute récrimination, sachant qu'il ne

pourrait compter sur elle pour jouer les Florence Nightingale. Leur mariage, dégonflé, gisait sur le plancher du salon parmi les photos réduites en confettis, n'attendant plus que l'aspirateur pour aller rejoindre la poussière de la semaine. C'est avec la nausée d'une vie qu'il ne voulait plus garder en lui que Doug signa tout ce qu'Evelyn avait demandé, étonné de l'importance qu'on accordait encore aux mouvements que son poignet endolori exécutait pour tracer un nom d'une insignifiance consommée.

* * *

Doug se trouvait à l'aile psychiatrique du Centennial Memorial Hospital de Mississauga depuis environ un mois. Il progressait lentement vers un certain rétablissement jusqu'à ce qu'il fasse subitement une rechute en dressant le bilan de tout ce qu'il avait perdu. S'emparant d'un couteau à steak négligemment laissé sur le plateau d'aliments de son voisin de chambrée, il se fit de nouvelles et profondes lacérations aux poignets. Il ne put retenir un cri de douleur et de rage devant la difficulté d'en finir, faisant arriver en trombe le préposé qui commençait à ramasser les plateaux. Pour une seconde fois, on lui sauvait désagréablement la vie.

Soulignant qu'il faudrait trouver un endroit spécialisé pour soigner M. Davis II, le rapport de l'incident croisa sur le bureau du directeur du département de psychiatrie un rappel de l'hôpital, invitant à identifier les patients dont la pathologie et les conditions familiales répondaient aux critères établis par une équipe spéciale de Santé Canada pour bénéficier d'un nouveau traitement. Intrigué par cette coïncidence, le chef des services psychiatriques se mit à lire ces critères : la trentaine, idéalement, ou la quarantaine, bénéficier d'une bonne condition physique, n'avoir aucune maladie dégénérative, aucune responsabilité familiale et peu ou pas de parents. Le signalement exact de Doug Spencer Davis II.

Une semaine plus tard, les autorisations de la mère et de la sœur de Doug obtenues, en plus de son propre assentiment, le dossier médical indiquait que, sitôt les points de suture retirés, M. Davis II aurait droit à un voyage vers Ottawa. Rien

n'indiquait que le périple avait pour destination finale une obscure ville du nord de l'Alberta.

N+8600

Venise

Pierre avait synchronisé le transpondeur avec son téléphone satellitaire pour mesurer plus commodément son niveau d'énergie. Quatre mille deux cent vingt sept Rems. Ce n'était pas si mal, après ce qu'il venait de passer, mais il préférait se maintenir au-dessus de 5 000, niveau auquel il rayonnait, littéralement.

Le vaporetto approchait de la Giudecca. Les yeux de Pierre restaient accrochés au petit bout du Palais des Doges qu'il voyait toujours, avec une, non deux des coupes de la basilique Saint-Marc. Cette vue, à quelques détails près la même qu'avait Casanova en son temps, le rassurait, lui confirmait sa parcelle d'éternité. La dernière fois qu'il avait posé le regard sur cette merveille, c'était dans les bras de Patricia, ignorant qu'il n'en était qu'au premier de ses agendas.

Le quatrième commençait maintenant, pas encore très bien organisé d'ailleurs, mais Pierre voulait d'abord se recharger. La triangulation était devenue bien plus complexe maintenant qu'un seul satellite de recharge subsistait, dont bien peu connaissaient l'existence, parmi la nuée des engins de transmission orbitale. Toujours avoir son propre matériel sous la main, même lorsque cela nécessite du cargo excédentaire à bord d'une navette spatiale. Les contacts de Brad avaient aidé.

Pauvre Brad, se dit Pierre. Chanteur hip-nostalgique au Texas. Le voir ainsi lui avait donné tout un choc, sans parler de la frousse. Non, la terreur. Avec Laszlo à ses côtés, Brad était pour lui une menace mortelle. Pas vague du tout, imminente. Mais en le revoyant, et en mesurant combien il avait vieilli, Pierre n'arrivait plus à croire qu'ils avaient tous deux le même âge biologique. Il aurait bien ramené le compteur de Brad à 5 000, en gage de leur vieille amitié, mais cela ne pouvait se faire n'importe quand, n'importe où. D'ailleurs il ne gardait pas toujours avec lui son module de contrôle – de la grosseur d'un ordinateur portable depuis que les nanotubes de carbone avaient relégué le silicium à la préhistoire technologique.

Même rechargé, Brad n'en aurait pas été moins vieux. Bien sûr, il aurait retrouvé une forme impeccable et la chirurgie accomplirait ses miracles habituels, mais la fontaine de Jouvence restait à inventer. Pourtant Saint-Cyr s'en était approché, avant de disparaître Dieu sait où.

Le paysage sur lequel glissait ces pensées n'en demeurait pas moins saisissant, le soleil couchant transformant les eaux de la lagune en écailles vieil or, rouge sang et améthyste.

La portée du satellite était bien assez grande pour qu'il puisse recharger ses énergies depuis le petit balcon de sa suite au Danieli, d'ailleurs superbement restauré depuis que le deuxième système de digues, encore plus au sud de lagune, avait permis de reconstruire l'essentiel de Venise. Une partie du Cannareggio demeurait enlisée, mais puisque c'était surtout les Vénitiens qui habitaient là, cela ne nuisait que très peu au tourisme constatait-il.

Pierre venait de croiser la plage du Lido et, se tournant vers le fond de la lagune, il vit les dernières lueurs du jour illuminer le campanile de Santa Maria Assunta, sur l'île de Torcello, dont une bonne partie avait été transformée en marais salants avec la montée des eaux. Savoir que le trône d'Attila le Hun était là, tout près, conférait une aura de puissance, brute, à l'îlot pratiquement oublié. Du haut du campanile il serait à portée du satellite, demain à 16 h 17 précises, en toute tranquillité. Le soleil serait immanquablement au rendez-vous et la température, même en novembre, tout à fait potable.

Patricia. La savoir un peu flétrie le rendait nostalgique du temps où il s'était trouvé ici-même, avec elle, découvrant les petites îles entourant Venise. Bien sûr Venise, et chacune de ses six paroisses, lui étaient déjà familières, mais il n'avait jamais poussé l'aventure jusqu'aux petites îles de la lagune, sauf Murano se souvint-il. Arpenter ce bazar du verre soufflé pouvait difficilement être qualifié d'aventure...

Patricia. Aucune femme avant elle, et même après, n'avait incarné à tel point l'idéal de la féminité pour lui. Un corps de divinité grecque, ou romaine, non, plutôt hindoue, pour sa poitrine ronde... non, grecque, finalement, pour l'harmonie de ses

proportions. En mieux tonifié évidemment. Ses lèvres charnues, mais pas trop, ses cheveux châtain où se mêlaient des mèches blondes en été, de vraies, ses yeux pers. Son regard, surtout. Intense, sans l'ombre d'un compromis. Lorsque ce regard lui souriait, il était le maître du monde. Mais quand s'éteignait toute leur amie, il en perdait ses moyens. Pas extérieurement évidemment, Beloeil maîtrisait trop bien le langage corporel pour le laisser paraître. Mais en dedans, il devenait ce gamin de six ans que sa mère n'aimait plus, abandonnait, pire, ignorait.

Patricia. Sa volupté indescriptible. Être aimé d'elle, avec la vigueur bestiale de son corps athlétique, hissait au rang de demi-dieu. Aucun mortel ne pouvait connaître cela... en tout cas, même plusieurs « vies » plus tard il s'en souvenait toujours. Après tant d'années il savait que son enfer, à lui, serait d'avoir connu en Patricia un paradis dont il était condamné à demeurer éternellement mélancolique.

- Bon, les tours de bateau te rendent nostalgique mon Pierre, se reprocha-t-il, secouant rapidement la tête, comme un chien qui s'ébroue en faisant claquer les oreilles. Il s'était toujours demandé comment un chien pouvait ressentir un plaisir si manifeste d'un geste qui ne réussissait qu'à lui donner mal à la tête.

La brise marine apporta une odeur de merde. Un bateau avait dû larguer le contenu de ses latrines à proximité. Cette émanation le saisit, le jeta dans un passé malheureusement encore proche, alors qu'il rampait dans un cloaque de gadoue nauséabonde pour quitter, par ses égouts, la grande Amérique. Quelles teignes ce Brad et ce Laszlo, les deux seules personnes qu'il savait maintenant devoir éviter à tout prix. Ou jusqu'à ce qu'un compromis soit négocié... mais allez donc négocier avec le boucher des Carpates.

Patricia.

- Pierre, Pierre Beloeil ?

Surtout ne pas se retourner brusquement, puis le faire tranquillement avec le regard amusé de celui que l'on prend pour son oncle... Il avait souvent eu l'occasion de pratiquer la manœuvre, de moins en moins ces dernières années car les personnes l'ayant connu étaient aujourd'hui plus sédentaires.

Il eut à mobiliser toutes ses ressources pour feindre l'indifférence amusée. Elle avait toujours cette grâce, ce port altier. Elle avait étonnamment peu changé, en comparaison de Brad tout du moins. Pierre se souvint qu'elle était tout de même plus jeune que lui.

- Êtes-vous bien Pierre Beloeil ? lui demanda-t-elle en s'approchant.

- On me le demande souvent. Non, c'est mon oncle. Il devait connaître beaucoup de gens...

- Imbécile ! Ton père était fils unique ! rit-elle en hochant la tête.

- Merde, je t'avais tout raconté ? répondit-il, feignant la candeur dès qu'il réalisa qu'il ne pouvait pas jouer ce jeu avec elle. Il se souvenait avoir été ouvert, mais au point de tout lui dire, ou presque ?

Elle n'en croyait pas ses yeux, il était exactement comme elle l'avait connu, il y a plus de 20 ans, et il avait même l'air en meilleure forme, le teint un peu moins hâlé cependant, ce qui était alors sa marque de commerce.

- J'ai toujours soupçonné que tu te rechargeais, mais encore maintenant ? Ce n'est pas illégal ça ?

Un frisson descendit le long de sa colonne, à peine atténué par le sourire toujours complice de celle qui venait de le dénoncer...

- Ouf, quelle surprise ! enchaîna Pierre, sachant que la meilleure façon de se défaire d'une question embarrassante consistait à l'ignorer. Tu as si peu changé toi-même Patricia... même dans mes rêves.

- Tu rêves encore à moi, ta petite vieille... Toujours aussi menteur Pierre, et pas plus subtil qu'avant.

- Touché !

- Que fais-tu à Venise ? se demandèrent-ils simultanément.

- Toi d'abord.

- Non, toi avant. Les femmes et les enfants...

- ... en premier. C'est étonnant que tu utilises encore les mêmes formules.

- C'est génétique.

- Si tu veux... Je suis avec Patrice, il est là-bas derrière, tu ne l'as pas remarqué, ce n'est pas si grand que ça un vaporetto...

- Si je ne t'avais pas reconnue, imagine Patrice, tout de même...

- C'est vrai. Et bien, nous arrivons de Montréal, par Milan. Nous avons décidé de venir célébrer notre anniversaire dans le palace que l'on vient de reconstruire au Lido. C'est nettement au-dessus de nos moyens, mais il faut bien vivre dangereusement non ? Et toi, tu retournes à Torcello méditer sur la petitesse du trône d'Attila ?

- Je t'avais vraiment tout raconté.

- À une maîtresse ou deux près, je crois bien que oui, sourit-elle, une vague tristesse voilant son regard. La colère s'était évanouie, mais pas depuis très longtemps, à ce qu'il pouvait en juger.

- C'est renversant comme tu n'as pas changée, en quoi, quinze ans ? reprit-il, faisant à nouveau l'ellipse de la dernière phrase de Philippa.

- Toujours aussi flatteur, c'est génétique ça aussi chez toi Pierre. Non 22 ans, c'est un peu ça aussi qu'on fête.

- Quoi, Patrice et toi fêtez notre rupture ?

- Non, non, le monde ne tourne pas autour de toi, glissa-t-elle, assassine. Non, c'est notre prime copulation, comme dit Patrice, mais il a raison de célébrer cela, je m'en souviens encore comme si c'était hier... en fait deux ados plus tard.

Un rapide calcul mental lui confirma qu'il avait été cocufié. Il s'en trouva un instant vexé, mais se souvenant combien leur relation avait été tumultueuse, comment en vouloir à Patricia ? Au moment où il allait révéler le fruit de son calcul mental, il se souvint, de justesse, que la meilleure manière de ne pas s'enfermer dans une discussion que l'on ne voulait pas avoir, c'était de ne pas la commencer.

Son silence creusa un vide embarrassant. Ils avaient été si marquants, l'un pour l'autre, ce fut si intense, et si peu amical finalement. Deux carnassiers. Pas la matière dont on fabrique les noces d'argent...

La surprise avait été trop brutale, ni l'un ni l'autre n'aurait pu faire semblant de ne pas se reconnaître, mais la soudaineté de cette réapparition les privait de leurs moyens, confinant aux inévitables banalités.

Elle avait sans doute subi quelques retouches, au bistouri comme au laser, de légers tissus cicatriciels nuisaient à la fluidité de ses expressions, mais il fallait l'avoir connue plus jeune – et très intimement – pour s'en apercevoir.

- Tu veux voir Patrice ?

- Si tu insistes, mais je n'y tiens pas. Tu sais comment ça s'est terminé...

- Tu as raison, d'autant plus qu'il s'est mis à la musculation ! La quarantaine, ça marque les gars tu sais, ils épaississent où ils se mettent au sport... lorsqu'ils n'ont pas les moyens de se recharger, évidemment. Elle lui décocha un regard amusé, avançant la main pour lui tâter le biceps. Oh ! fit-elle, légèrement étonnée, on s'entraîne aussi à ce que je vois.

- J'ai un peu d'aide, comme tu le sais, mais je me tiens en forme aussi. À la façon dont elle le regardait, il sentit que ce n'était pas fini. En tout cas ce ne l'était certainement pas pour lui. Et puis rendre la politesse cocufiante à Patrice ne lui aurait pas déplu...

- Bon avant de dire des conneries et d'échanger nos cartes d'affaires, il vaut mieux que j'aille rejoindre Patrice. J'imagine que tu n'as pas d'adresse, toi, ou alors plusieurs. Si tu veux que nous fassions des retrouvailles un peu mieux organisées, je suis toujours à Montréal. Avec un nom comme le mien, ce n'est pas difficile à trouver.

Mais c'était quoi, cette invitation qu'elle venait de lui lancer ? se demanda Patricia, la première étonnée. Le revoir, c'était vraiment la dernière chose dont elle devrait avoir envie.

- En effet, mes coordonnées sont un peu en l'air présentement, répondit Pierre, gêné par l'ouverture de Patricia. – Je comptais passer un moment ici, dans les environs. Je ne crois pas retourner en Amérique avant un certain temps... quoique ce serait peut-être un peu plus facile au Canada, se surprit-il à penser à voix haute.

- Rien ne presse, peut être dans une autre vingtaine d'années tu sais, je ne crois pas que cela fasse une grande différence pour toi...

- Je pourrais partager, tu sais...

- Non, c'est toujours contre mes principes, « vivez peu, vivez mieux », tu sais. Même si j'avoue que cela devient de plus en plus tentant avec chaque année qui passe... avec chaque mois en fait !

Ne sachant plus comment conclure, elle se tourna pour regagner l'arrière du navire. Il ne put s'empêcher de lui saisir l'épaule. Elle lui fit à nouveau face, il lui mit les mains sur les hanches et se pencha pour lui faire la bise, sagement. Le regard qu'ils échangèrent n'avait rien de sage, de définitif, ou même de rassurant. Les mains de Pierre demeurant collées à elle, Patricia fit un brusque mouvement du bassin pour qu'il comprenne. Il leva les bras, comme s'il venait de se brûler, s'excusant. C'est à nouveau par un geste malhabile que leur histoire risquait de se terminer.

Pierre la regarda s'éloigner. Il était sonné. Toutes ces années, il s'était cru un être libre, sans attaches ni liens auxquels il n'avait consenti de plein gré, toujours provisoirement. Brad, Laszlo, la sortie clandestine du pays lui avaient rappelé qu'il n'était qu'un fugitif. Et Patricia, maintenant, qu'il n'était qu'une âme errant dans ses limbes.

Demain, 16 h 17, Torcello. Pierre savait que ses pensées noires s'évanouiraient instantanément. L'attente lui semblerait une éternité. Après avoir de nouveau frôlé le paradis des mains, l'enfer n'en devenait que plus désespérant.

N-12***Swan Hills***

Jacques poursuivait depuis un mois ses recherches à Swan Hills, dans des installations prêtées par la Gendarmerie royale du Canada et situées en retrait du Centre de traitement des déchets dangereux. Tous deux se situaient à bonne distance de la petite municipalité albertaine de moins de 2 000 habitants. Jacques y vivait à la fois le plus beau moment de sa vie, sur le plan professionnel, et son pire cauchemar. Il disposait de tous les moyens dont il avait rêvé, et même d'un prototype d'ordinateur quantique répliqueur. Ses recherches le passionnaient et progressaient aussi rapidement que le permettait l'approvisionnement en sujets, un processus forcément laborieux.

La marche avait été plus haute qu'il ne l'avait imaginée entre les primates et les humains, les échecs lui pesaient lourdement sur la conscience. Depuis la première expérience, il ne parlait plus aux sujets, ne s'y référait que par les numéros qu'il leur assignait. En leur présence, Jacques portait toujours des verres fumés miroir, sa cagoule de bourreau.

Les sujets arrivaient toujours par paire, le soir, conduits par le chauffeur attitré des installations de la GRC qui en avait vu bien d'autres. Il avait déjà fait le voyage de retour à trois reprises vers Edmonton, à plus de 250 km de là, accompagné de mannequins sur la banquette arrière pour leurrer l'improbable observateur.

Une fois l'expérience terminée, les dépouilles étaient confiées à son adjoint, Laszlo, pour une première transformation. Elles disparaissaient ensuite dans les incinérateurs du centre de traitement des déchets toxiques et finissaient en adjuvant bétonnier. Les expériences sur les animaux avaient révélé que les organes devenaient impropres à toute transplantation une fois l'énergie libérée de l'organisme, aussi avait-on abandonné toute perspective de marché secondaire pour les restes des sujets humains.

Jacques s'imaginait bien que l'assistant qu'on lui avait choisi pour s'acquitter de telles tâches aurait nécessairement un profil particulier. Mais il n'avait jamais pensé qu'on pouvait éprouver un tel malaise à côtoyer quelqu'un. Physiquement, Laszlo n'était pas vraiment impressionnant, mais Jacques le savait étonnamment fort pour sa petite stature. Le visage de Laszlo était inquiétant, même lorsqu'il souriait. Surtout lorsqu'il souriait. Son regard noir, dépourvu de toute émotion, souligné de sourcils si drus qu'on aurait cru qu'il n'y en avait qu'un seul, prenait une expression satanique lorsque ses lèvres découvraient des dents fines, impeccablement blanches. Même rasé de près, sa barbe noire et dense lui dessinait un masque bleuâtre, rendant son visage encore plus étroit, plus sinistre. Bestial.

On ne connaissait Laszlo que par son prénom au laboratoire, son patronyme ayant été jugé trop compromettant, même à des milliers de kilomètres des théâtres d'opération où ses qualités si particulières lui avaient permis de se distinguer. Malgré des études au Lycée français de Bucarest, il utilisait d'une manière tout à fait approximative les deux langues officielles du Canada. Même le roumain avait dans sa bouche quelque chose de peu orthodoxe, prononcé avec un accent à la fois marqué et indéfinissable.

Un soir où il se sentait porté sur les confidences, Laszlo avait laissé savoir à Jacques que ses talents de « confesseur » n'étaient plus aussi appréciés qu'auparavant, d'où il venait. Il jugeait qu'il était utilisé bien en-deçà de ses capacités à Swan Hills. Mais Jacques, dont Laszlo était le tout premier employé, avait renoncé à savoir comment il aurait pu enrichir sa tâche.

Puisque Jacques voulait le moins de contact possible avec les sujets, et que Laszlo voyait plutôt à leur sortie, c'est une troisième personne, la psychiatre Meredith Leeds, qui assurait l'accueil et la préparation des sujets. Elle était prêtée par la Défense nationale, cette dernière ayant eu à intervenir auprès du Pentagone pour obtenir la licence d'utilisation de l'ordinateur qu'utilisait Jacques. La hiérarchie militaire tenait à être au courant des recherches menées à Swan Hills, qui sait si l'on ne pouvait y trouver une application intéressante ?

Lorsque la D^{re} Leeds souriait, ce qui était la norme avec les sujets, son visage était avenant. Elle dégageait une grande empathie. Jacques, s'étonnait de voir ces mêmes traits devenir de glace sitôt le sourire disparu. Le regard transperçant de Meredith le sidérait. Presque autant que celui de Laszlo. C'est pourquoi il portait pratiquement en permanence ses verres fumés. Ce qui ne facilitait pas les relations dans la petite équipe. Chacun se cantonnait dans son travail, échangeant le moins possible avec les deux autres membres. Quant au personnel de la GRC affecté aux autres fonctions accomplies dans d'autres secteurs des installations, ils avaient pour consigne d'ignorer l'équipe de Jacques, ce qu'ils faisaient avec méthode.

Très efficace, la D^{re} Leeds savait mettre en confiance les sujets, leur expliquait qu'ils pourraient mettre ici un terme à leur vie en toute quiétude, puisque tel était leur désir. De plus, ils pourraient le faire sans éprouver la moindre douleur ni la moindre culpabilité car, en fait, le don de leur vie contribuerait à l'avancement de la science et à l'allègement des souffrances sur terre. Mis sous cette lumière, ce que les sujets avaient parfois considéré comme de la lâcheté devenait un acte de bravoure. Tout sourire, l'ange exterminateur n'avait jamais eu plus joli visage.

* * *

Ce n'était pas un hasard si Jacques était entouré de personnes pour lesquelles tuer était un mode de vie tout à fait acceptable, pour peu que la cause le justifie. Il est vrai que pour Laszlo, la cause importait peu, l'effet suffisait. Sans leur présence et l'efficacité routinière avec laquelle ils s'acquittaient de leurs tâches, Jacques aurait abandonné après le premier essai infructueux. Pierre Beloeil, qui avait pu juger de la nature de Jacques en ne discutant que quelques minutes avec lui avant son départ pour Swan Hills, avait suggéré les services de Laszlo et approuvé ceux de Meredith Leeds. Paddy n'avait été que trop heureux de voir quelqu'un d'autre s'occuper de détails potentiellement gênants, et surtout réussir à tenir son embarrassant beau-frère à l'écart. Réal Dessureault s'était rallié sans faire de difficultés à l'avis de Beloeil :

tant que l'issue ne serait pas certaine, il valait mieux qu'un minimum de personnes ne soient exposées au risque de voir leur réputation entachée par une expérience qui demeurerait discutable, pour l'instant.

En la présence de Laszlo et de la D^{re} Leeds, Jacques en était venu à se demander s'il ne faisait pas preuve de sensiblerie. Après tout, ses travaux visaient à accorder la pérennité à de grands génies, des artistes de talent et tant d'autres bienfaiteurs de l'humanité. Des gens qui feraient de la planète un monde meilleur. Bien qu'honorables, ses états d'âmes n'étaient-ils pas déplacés à l'égard de ces quelques éclopés, déjà plus morts que vifs ? Par ses recherches, ne joueraient-ils pas enfin autre chose qu'un rôle de figuration dans le grand plan des choses ?

* * *

Jacques avait d'abord découvert que la constante se situait à un niveau passablement plus élevée chez l'humain, ce qui n'était pas vraiment étonnant en raison de son espérance de vie et de son métabolisme supérieurs. Elle atteignait fréquemment les 3 500 Rems, bien qu'elle fluctue de façon importante d'un sujet à l'autre, selon l'état de santé.

Jacques tentait toujours de capter l'énergie du sujet juste au moment où il consentait à s'en libérer, ce qui assurait une captation optimale. Les essais chez les primates lui avaient enseigné que, pour transcrire l'énergie reçue, l'ordinateur devait disposer d'une mémoire instantanée phénoménale, d'où la technologie quantique qui possédait cette propriété, malheureusement assortie d'une grande instabilité. La capacité de stocker l'information dans des mémoires gigantesques, comme pouvaient le faire en quelques heures les systèmes informatiques conventionnels les plus performants, ne devenait utile qu'à posteriori, une fois la captation faite.

Obtenir l'ordinateur n'avait pas été chose facile. Le ministre de la Défense, Jeff Armstrong, avait été le premier informé de l'existence de la technologie par son homologue des États-Unis. L'armée américaine se livrait à des essais, peu concluants

pour l'instant. La technologie avait à nouveau précédé les besoins, mais l'armée n'en était pas moins convaincue d'en arriver à créer une *Killer application* qui vaudrait les sommes pharamineuses investies, et celles encore nécessaires, pour réduire l'instabilité de ces nouveaux ordinateurs. C'est pourquoi le secrétaire à la Défense des États-Unis avait invité son homologue canadien, et tous ceux de l'OTAN, à utiliser sous licence du Pentagone le nouveau joujou et à participer à son perfectionnement. Le ministre Armstrong, qui avait déjà pris une sérieuse option sur l'utilisation du premier ordinateur, fut sidéré lorsque le chef de cabinet du premier ministre lui annonça non seulement qu'il était au courant de l'existence de cet ordinateur, mais encore qu'on l'installerait à Swan Hills, à la demande de Paddy Dursey. Armstrong ne faisait pas le poids contre Dursey, et c'est ainsi que Jacques put avancer d'un pas de géant dans la captation de l'énergie.

Sur le plan du transfert, les choses étaient moins reluisantes. Dans un soubresaut d'empathie, Jacques avait considéré qu'ajouter à l'espérance de vie d'un suicidaire n'était pas un service à lui rendre. Les premiers transferts confirmèrent qu'il valait mieux que le récipiendaire ne tienne pas trop à la vie.

Malgré les mesures d'optimisation adoptées à la suite des transferts chez les primates, le tout premier récepteur avait souffert d'importantes nécroses à l'emplacement de chacun de ses chakras. Il avait fallu recourir à une injection létale pour abréger ses souffrances. Jacques, n'était pas porté sur le mysticisme, mais puisque cette approche avait connu un certain succès avec les souris et les primates, pourquoi ne pas persister ? Les découvertes scientifiques n'étaient-elles pas tributaires de tels hasards ?

Le deuxième transfert fut si efficace que le cœur du récepteur flancha immédiatement. Cela porta Jacques à réduire le flux de transfert. Si la captation devait se faire au plus grand débit possible, le transfert, lui, pouvait être modulé sans gaspiller l'énergie qui demeurait stockée.

Ainsi, le troisième transfert avait beaucoup mieux réussi et le sujet avait maintenu une forme resplendissante, bien que le pouls, le niveau de tension nerveuse

et le rythme respiratoire fussent nettement trop élevés. Une fois les effets du transfert stabilisés, ce qui avait pris un peu moins de trois jours, le sujet 6 n'avait toujours aucun signe de nécrose et Jacques avait enregistré une constante de près de 4 000 Rems, ce qui devait lui garantir une espérance de vie de plus de 120 ans. L'immortalité était à portée de la main. Même Meredith avait souri au souper ce soir-là.

Ils décidèrent d'attendre un peu avant de célébrer la victoire, puisque les signes vitaux du sujet étaient encore beaucoup trop élevés. Toujours euphorique et surexcité, le sujet n'avait pas fermé l'œil après six jours et six nuits. Cela devenait préoccupant et Meredith lui avait donné, à contrecœur, une légère sédation, le protocole d'expérimentation exigeant le minimum d'interventions médicales.

Au milieu de la septième nuit, Jacques et Meredith furent tirés de leur sommeil, tandis que Laszlo, pourtant de garde, se réveilla en sursaut au son des alarmes. Les indicateurs clignotaient et les sonneries tintaient de toute part. Le pouls du sujet dépassait les 200 battements à la minute, ses poumons étaient en hémorragie. Il mourut quelques secondes plus tard, sans que personne n'ait le temps de tenter quoi que ce soit. Le trop plein d'énergie avait eu raison du sujet 6.

Il fallait encore un peu plus de retenue dans le transfert. Peut-être valait-il mieux voir, pour l'instant, cette intervention comme un puissant tonique, que l'on s'administrerait une ou deux fois l'an, plutôt que de tenter d'emmagasiner dans l'individu même une réserve d'énergie excessive, que le corps humain ne parvenait pas à assimiler ?

* * *

La licence d'utilisation de l'ordinateur s'assortissant de frais importants, et le ministre de la défense ayant accentué son lobby auprès du chef de cabinet du premier ministre, Paddy informa Réal Dessurault que son poulain ne disposait plus que de deux semaines, trois au maximum, pour en arriver à une conclusion qui justifierait la

poursuite de l'utilisation de cet équipement coûteux. Sinon, il pourrait sans doute procéder à des travaux théoriques pendant un certain temps avant d'avoir accès à une deuxième tranche de temps d'utilisation.

Jacques fut catastrophé par cette nouvelle. Il se sentait si près du but et, franchement, il avait hâte d'en finir, tout en refusant que l'expérience se termine sur un échec. Il n'avait pas l'habitude de se soucier des questions d'intendances, mais l'ordinateur était décidément un élément crucial de l'équation, si l'on ne voulait pas gaspiller l'énergie vitale des sujets. C'est dans cet état morose qu'il reçut Laszlo, venu lui annoncer l'arrivée d'un nouveau sujet.

- Comment-ça, un, s'était-il entendu crier, surpris par la force de sa réaction.

- C'est comme ça, répondit Laszlo nullement impressionné. Mais c'est très beau cas, on m'a dit, ajouta-t-il avec son sourire qui, malgré les meilleures intentions, demeurait pervers.

- C'est bien beau, mais que veux-tu que je fasse sans récepteur ? demanda Jacques.

- Je, répondit Laszlo avec empressement.

- Quoi, je ?

- Je reçois ce soir, poursuivit Laszlo les yeux brillants. C'était la première fois que Jacques voyait une lueur dans ce regard qu'il avait jusqu'alors associé à un puits sans fond.

- Il n'en est pas question, répondit Jacques, sur un ton se voulant sans réplique. Je ne veux pas avoir ta mort sur la conscience.

- Une mort, c'est rien ! Des centaines j'ai moi, des dizaines de centaines, siffla avec dédain Laszlo, comme si Jacques était la pire mauviette. Sentant qu'il ne ferait pas changer Jacques d'idée avec une telle provocation, Laszlo décida plutôt de jouer sur sa fibre morale, un point faible qu'il n'arrivait pas à comprendre : - Si je meurs, c'est justice, ajouta-t-il avec un air très grave. Si ça marche, je historique !

La sonnerie du téléphone retentit. « Sauvé par la cloche » pensa Jacques. Il se rendit compte que ce n'était nullement le cas en entendant la voix de Réal au bout du fil.

- Bonjour, ou bonsoir, Jacques, au fait quelle heure est-il chez vous ?

- 20 heures, Réal, seulement deux heures de moins qu'à Montréal, répondit Jacques qui apportait cette précision pour la centième fois.

- Ah bon, c'est pas si différent... Comment ça avance vos expériences ? Tu ne m'as rien dit depuis le décès de ton troisième transfert, lança Réal comme s'il s'était agi de souris.

- J'ai refait les calculs, et je pense qu'en ne transférant qu'une partie de la l'énergie captée on devrait y être. C'est pas trop tôt, souligna Jacques avec humeur. Tu sais, Réal, on parle plus de souris là !

- Ben oui, ben oui je le sais. Mais tu travailles pour l'avancement de l'humanité, ne perds pas le grand portrait des yeux Jacques. D'ailleurs, en parlant de grand portrait, il faut aussi tenir compte que le ministre Dursey s'impatiente un peu. Je pense Jacques qu'il est temps de mettre les bouchées doubles. Si mes calculs sont bons, notre temps d'utilisation de l'ordinateur est pratiquement terminé.

- Écoute Réal, je n'ai pas besoin que tu me le rappelles pour savoir que je n'ai pas l'éternité devant moi ! s'excita Jacques, enhardi par la distance. Il n'aurait jamais parlé ainsi à Réal en face-à-face. Auparavant. Jacques réalisa à son ton combien il avait changé au cours des dernières semaines. – Parlons-en des bouchées doubles, ajouta-t-il avec humeur. Comment voulez-vous que l'on mette les bouchées doubles en m'envoyant une demi-livraison. Je n'ai même pas de récepteur, au point que Laszlo vient de se porter volontaire...

- C'est peut-être pas une si mauvaise idée que ça, hasarda Réal, d'une voix conciliante, ce qui n'était vraiment pas son habitude, la pression qu'exerçait sur lui son beau-frère faisait en sorte qu'il ne pouvait pas se permettre que Jacques lui claque entre les mains. – C'est rendu moins dangereux, poursuivit-il. Tiens, si c'était pas si loin, je me porterais volontaire moi aussi, assura Réal qui n'en pensait pas un mot. En

tout cas, si tu ne veux que Swan Hills soit le chant du cygne de ta carrière, tu as intérêt à conclure. D'autant plus que je dois entretenir la flamme de Paddy. Il commence à tiédir. Ce serait dommage de voir le projet s'arrêter, non ?

Regardant Laszlo, qui l'implorait encore de son étrange regard, et sentant de toute part une pression qui ne pourrait que s'intensifier, Jacques s'entendit dire au téléphone : – Ah et puis merde ! Laszlo n'est pas un saint après tout.

- Bien dit, Jacques, tu as raison, acquiesça Réal. Tiens-moi au courant.

- Alea jacta est, conclut Jacques, je t'appelle demain soir Réal. Si ça marche on ouvre le champagne, si ça flanche j'aurai besoin de longues vacances de toute façon. On pourra bien arrêter le projet pendant un certain temps.

- Ne soit pas défaitiste, mon homme, j'appelle Paddy pour le mettre au courant et demain soir on boira tous du champagne en appel conférence. Bon courage, et à demain !

N

Swan Hills

Meredith expliqua à Doug Spencer Davis II que, pour des raisons de confidentialité, on ne l'appellerait désormais que par le chiffre sept.

- *Lucky Seven* ? hasarda Doug avec le peu d'humour qui lui restait, ponctué d'un petit sourire douloureux.

- *That's the spirit !* répondit Meredith avec le plus beau des sourires. Elle était heureuse de parler en anglais avec Doug puisque Laszlo ne faisait que le bredouiller. Celui de Jacques était si laborieux qu'elle préférait encore parler français avec lui, enfin, les rares fois qu'ils échangeaient quelques mots. Elle fit à Doug, qu'elle trouvait malheureusement très attachant, le laïus d'usage sur sa future contribution à l'humanité et sur l'absence de douleur.

- Si je comprends bien, mon énergie vitale sera récupérée et redonnée à quelqu'un d'autre pour lui permettre de vivre plus longtemps, résuma-t-il

- *That's it*, répondit Meredith.

- Alors, est-ce que je peux en faire cadeau à ma femme Evelyn et à mon fils Chris ? S'il continue sa vie comme il l'a démarrée, il risque d'en avoir grand besoin, laissa tomber Doug faiblement, son échec comme père ouvrant une plaie béante.

Meredith ne put s'empêcher de sentir un pincement au cœur. C'était la première fois qu'un sujet lui faisait une telle demande. Elle lui sourit à nouveau, mais ses lèvres tremblèrent un instant avant qu'elle ne trouve le courage de lui répondre que, malheureusement, la technologie n'en était pas rendue là. On en prenait bonne note et, si possible, on leur donnerait un petit regain d'énergie. Meredith, si peu encline à l'émotion, résolut de tenir la promesse qu'elle venait de faire à cet homme si vulnérable. Pour la première fois, elle était tentée de dire à son sujet de partir en courant, sans regarder derrière lui, comme si sa vie en dépendait. En fait, elle en dépendait. Mais Doug avait dépassé le stade de s'en faire pour pareil détail. Il vivait

un douloureux sursis, après être déjà mort deux fois. Il n'attendait plus que la troisième et dernière fois, le terminus d'un triste périple qui n'avait que trop duré.

* * *

Chaque fois que c'était techniquement possible, le protocole prévoyait que la captation et le transfert devaient se réaliser dans les six heures suivant l'arrivée des sujets, le temps de vérifier à l'aide d'une batterie de tests qu'ils soient toujours sains.

C'était le cas de Doug et, comme on était un peu pressés, il n'eut droit qu'à un seul repas, composé pour l'essentiel de protéines liquides et de fluides électrolytiques afin de stimuler l'activité chimique des cellules, sans alourdir les fonctions vitales par une digestion trop complexe.

Tout était prêt. Les électrodes avaient été posées avec minutie sur Doug et Laszlo. Jacques souhaitant disposer d'un maximum de temps d'utilisation de l'ordinateur pour ajuster le dosage final du transfert avait décidé de procéder en simultané, comme il le faisait au début. Une dérivation lui permettrait de n'orienter qu'une partie de l'énergie vers Laszlo alors que le reste irait en stockage.

Meredith avait expliqué à Doug qu'il devrait appuyer volontairement sur le bouton incrusté dans le bras droit de son confortable fauteuil pour « lâcher prise », définitivement. Elle lui rappela qu'il était essentiel qu'il le fasse dans la bonne humeur, enfin la meilleure possible, et dans le plus grand abandon pour que son énergie soit de la meilleure qualité.

Jacques avait mesuré la constante de Laszlo à un peu plus de 2 500 Rems, ce qui n'aurait pas été fameux chez la plupart des gens, mais le métabolisme de Laszlo semblait particulier. Il avait décidé de fixer la dérivation à 30 %, estimant que le sujet 7 devrait se délester d'environ 3 000 Rems. La constante de Laszlo passerait donc à environ 3 300 Rems, ce qui lui semblait optimal.

Laszlo affichait un air digne et déterminé. Jacques le regardait, un peu perplexe. Il savait que Laszlo aurait eu cette même attitude s'il s'était retrouvé dans le

fauteuil du donneur. Doug par contre semblait bien moins à la hauteur de la situation. Rompant à nouveau avec le protocole, la D^{re} Leeds alla le trouver pour lui tenir la main.

- Oh et puis *What the hell !* Je vais vous donner un *going-away kiss* Doug, pour vous donner un peu de courage. Allez, préparez-vous à appuyer sur le bouton. Puis elle l'embrassa, tandis que Doug surpris et heureux appuya comme par réflexe sur le bouton. Meredith sentit sa détente instantanée dans la mollesse de ses lèvres. Réalisant qu'elle embrassait un cadavre elle eut un mouvement de recul ponctué d'une moue dégoûtée. Le cadran marquait toujours les 3 865 Rems captés. Un record.

L'exultation de Jacques fut de courte durée. Au même moment, Laszlo était saisi de spasmes affreux. Jacques ne comprenait pas. Il refit mentalement le calcul, puis regarda le contrôle de la dérivation. Merde ! Il avait inversé la dérivation.

Laszlo se débattait avec plus de 6 000 Rems. Meredith s'était déplacée aux côtés du petit homme aux yeux révulsés, ne sachant que faire. Jacques ôta ses lunettes, il avait besoin de tous ses sens. – Merde, merde, merde, ne cessait-il de répéter. Son expérience, ses recherches, sa vie venaient de recevoir un coup fatal. Il devrait abandonner l'ordinateur. Il sentait déjà le goût de poursuivre le quitter. Quel con il avait été d'avoir voulu jouer les dieux. Et maintenant il avait sept, bientôt huit morts humaines sur la conscience.

Une mousse blanche s'écoulait aux commissures des lèvres de Laszlo qui perdit connaissance dans une dernière convulsion. C'était fini.

UNIVERSITE DU QUEBEC A MONTREAL

« VIVEZ PEU. VIVEZ MIEUX. » : ENGAGER UNE RÉFLEXION SUR LA
BIOÉTHIQUE, LA MONÉTISATION DE L'EXISTENCE ET
L'ACCUMULATION COMME FINALITÉ DANS UN
ROMAN POPULAIRE DE FICTION POLITIQUE

TEXTE D'ACCOMPAGNEMENT
DU MEMOIRE DE CREATION
PRESENTE DANS LE CADRE DE LA
MAITRISE EN ETUDES LITTERAIRES

INTRODUCTION AU TEXTE D'ACCOMPAGNEMENT

La compagnie propose une solution biologique aux problèmes sociaux posés par le grand âge et s'inscrit ainsi dans une logique de capitalisation de la santé où les individus sont appelés à investir financièrement afin de prolonger leur vie¹.

Idéalement, le suicide ne devra jamais être proposé par la société à ses membres pour des raisons utilitaires, c'est-à-dire pour se libérer des sujets indésirables, car la vie de chaque membre de la cité est important².

De l'essai réflexif au texte d'accompagnement

Si nous devons nous en tenir au volet II b) de la Formule PM 2000 datée du 5 mars 2005, vous amorceriez ici la lecture d'une cinquantaine de pages, lourdes de références, portant sur les thèmes suivants :

En plus de travailler sur les ressorts de l'efficacité narrative et sur l'élaboration d'une structure qui soit adaptée tant au genre littéraire choisi qu'aux contraintes propres à un récit complexe - tenu à la vraisemblance sur les plans technique, politique et économique et doté d'un volume certain - la réalisation du mémoire sera alimentée par une réflexion sur la relation littérature/politique/éthique. Cette relation sera considérée sous trois aspects principaux : la posture de l'écrivain, la dynamique texte/hors texte et l'éthique, tant scientifique que politique.

Suivait la description détaillée de ces trois aspects, chaque ligne ajoutant envergure et profondeur à l'analyse proposée, nous confinant progressivement à la rédaction d'un mémoire de recherche sur chacun d'eux.

¹ Céline Lafontaine, *La société post-mortelle*, Paris, Éditions du Seuil, 2008. p. 149. L'auteur fait référence à la société Geron (<http://www.geron.com>)

² Éric Volant, *Culture et mort volontaire – Le suicide à travers les pays et les âges*, Montréal, Liber, 2006. p. 123.

Ce grand projet est ensuite passé à l'arrière-plan, enfoui sous les sédiments des autres cours et travaux de la maîtrise, puis de la rédaction du mémoire. Celle-ci s'achevant, les voiles euphorisants de la création se dissipèrent, de relectures en réécritures, pour laisser apparaître l'énormité de l'entreprise réflexive. Saisissement.

Peut-être inspiré par les 85 pages du mémoire, notre directeur nous suggéra plutôt de produire un texte d'accompagnement d'une trentaine de pages, serrant le projet d'écriture de plus près. Soulagement.

Cela s'imposait. D'autant plus qu'avec un décalage de quatre années et une réflexion plus poussée sur l'écriture et sur notre projet, les aspects identifiés comme *principaux* nous semblent aujourd'hui ne plus être exactement cela, sauf l'éthique, que nous traiterons plus loin d'une façon bien différente de celle initialement prévue.

Puisque les dynamiques économiques et politiques ne sont qu'esquissées dans la première partie du projet de roman – qui constitue le mémoire – nous débuterons ce texte d'accompagnement par un synopsis du projet entier. La pertinence des thèmes abordés ensuite n'en sera que plus évidente.

CHAPITRE I

SYNOPSIS

1.1 La découverte

S'il est inutile de résumer le texte déjà lu, il convient cependant de souligner l'existence des deux strates narratives qu'on y retrouve. Bien qu'elle ouvre le roman, la strate narrative se situant à Corpus Christi, puis à Venise, est en fait postérieure à la quatrième et dernière partie du roman.

La narration principale, qui va du suicide de la souris au transfert contrôlé de l'énergie chez les humains, installe l'élément d'anticipation central au roman : la découverte d'une façon de prélever/stocker/redistribuer l'énergie cellulaire. Pour être optimal le dessaisissement de cette énergie doit être volontaire.

Dans l'édifice du roman, la narration principale de la première partie confère une histoire à la technologie qui se situe au cœur de l'anticipation, une *réalité* établie par le temps et par une progression technique conforme à ce que pourrait anticiper le lecteur. L'espace narratif accordé à cette évolution technologique donne aussi le temps d'installer un mode plausible de gestion d'une telle découverte par les décideurs politiques. En définitive, la narration principale de la première partie vise à asseoir l'élément d'anticipation dans la vraisemblance.

Pour sa part, la narration décalée qui ouvre le roman ajoute une complexité nécessaire au maintien de l'intérêt du lecteur. En y suggérant que Pierre Belœil aurait pu, ou dû,

être tué, il devient clair que les enjeux soulevés dans la narration sont assez importants pour qu'un meurtre soit tout naturellement considéré.

La présentation des personnages dans la narration décalée précède leur apparition dans la narration principale, ce qui, à nouveau, leur donnera une *réalité* préétablie, du fait que le lecteur les aura reconnus.

1.2 Le secret

Tant qu'elle était virtuelle, la technologie soutenant l'anticipation pouvait n'être connue que de quelques conspirateurs. Devenue fait avéré, son développement et sa mise au point demandent d'autres mesures, des niveaux d'approbation plus élevés, des sources d'approvisionnement plus grandes et plus stables de candidats au suicide. À cette étape, où les impératifs économiques et politiques commencent à se mettre en place, les questions d'éthique peuvent encore prétendre à une certaine prééminence. Jusqu'à imposer un arrêt subit, décrété par le premier ministre.

Une fuite verra la flamme se raviver du côté du secteur privé. Le risque de voir cette technologie tomber en de mauvaises mains, et de voir s'enfuir une importante source de revenus, imposera son ressaisissement par le gouvernement.

À l'évidence, le secret ne pourra être maintenu et le gouvernement devra s'empressement de créer un cadre fonctionnel et légal pour réglementer la nouvelle pratique. L'avenue du partenariat public-privé sera retenue, notamment pour compenser les intérêts privés que l'on vient de dessaisir.

Ainsi naîtra Sublimation Canada. Même l'euphémique *don de soi* n'étant pas très vendeur, on lui préférera la *sublimation* puisque la technologie sert en effet à

transformer une vie à valeur dépréciée, négative, en vie de qualité auprès d'un utilisateur qui saura en faire bon usage.

Bien avant cela, un centre parallèle de prélèvement et de transfert entièrement privé aura été créé par deux des principaux protagonistes. L'équivalent d'une planche à imprimer les billets car, n'étant disponible que pour quelques initiés, la valeur de l'énergie atteint au départ des sommets vertigineux.

1.3 La campagne

La troisième partie s'ouvre sur le lancement de la campagne de relations publiques et de publicité qui servira à tester l'acceptabilité de l'entreprise dans un marché témoin, le Québec, dont la nature francophone permet de garder à l'écart pendant quelques jours, ou quelques semaines, les médias anglophones du Canada, des États-Unis et donc du monde.

L'élaboration du mode de rabattage des candidats, les échanges entre les responsables du prélèvement, les tractations diverses pour s'assurer de la nouvelle valeur d'échange – et ne trouver rien d'autre à en faire que de la dissiper et/ou l'accumuler – constituent ce qu'on appelle en géométrie une preuve par l'absurde de la futilité et de la dangerosité de notre système socio-économique, tel qu'il est le plus souvent compris et appliqué.

Une telle ressource ne peut évidemment être restreinte à un seul pays. C'est avec réticence que la technologie est d'abord partagée avec les États-Unis, puis avec les autres pays de l'OTAN et finalement, au cas par cas, avec des nations fiables, triées sur le volet.

La valeur commerciale de l'énergie atteint un plateau au début de la troisième partie, pour commencer à décroître légèrement au rythme où de plus en plus de gens se constituent un capital.

1.4 La dépréciation

Laissé pour compte dans un centre de recherche éloigné, frustré, l'inventeur de la technologie décide de la partager sur Internet. Cette *démocratisation* permet à une meute d'extracteurs peu scrupuleux de se lancer à la recherche de grands déprimés qui ne suffisent bientôt plus à la demande. On se replie vers les contrées où les autorités sont moins présentes ou chatouilleuses pour trouver des candidats qu'un degré de persuasion idoine rendra suicidaires.

L'augmentation de l'offre fait chuter radicalement le cours de l'énergie. Avant qu'elle ne devienne à la portée du petit épargnant, une réunion extraordinaire du G45 contraint ses pays membres à légiférer contre l'extraction autonome et à resserrer le contrôle sur les installations étatiques de prélèvement.

Une réaction rapide et énergique était dans l'ordre des choses, sous l'instigation des possesseurs des plus grands capitaux-vie. Du reste, la rue exige elle aussi la mise au rancart de la technologie, par le biais d'énormes manifestations qu'organise le Mouvement pour la vie intègre, *Vivez peu. Vivez mieux.*

Par le jeu de la narration décalée, nous pourrions sauter des bonnes intentions mises de l'avant pour corriger la situation et constater, crûment, ce qu'il en est réellement advenu une vingtaine d'années plus tard.

1.5 Un roman moraliste ?

Ce résumé fait l'économie des personnages et de leurs interactions. La lecture du mémoire aura donné une idée de la chair que nous entendons déposer sur le squelette. Une version préliminaire des parties deux et trois est déjà rédigée, la quatrième pourrait changer passablement au fil de son écriture.

La réussite du projet repose sur un double pari. D'une part, qu'il saura maintenir l'intérêt du lecteur, par l'utilisation des ressorts de la fiction politique associés à une narration à la fois simple et efficace, s'appuyant sur les structures du roman réaliste et psychologique.

D'autre part, qu'il suscitera une réflexion intellectuelle, critique et éthique sur les travers d'une organisation sociale ayant l'accumulation pour principal paradigme. En ce sens, le projet entend mettre à l'épreuve le pouvoir de mobilisation de la littérature, tout comme ses potentialités cognitives, dans un roman qui ne revendique pas une grande complexité formelle.

CHAPITRE II

CHOIX RELATIFS A L'ECRITURE

2.1 Retour sur le projet de mémoire

Puisqu'ils donnent corps au mémoire et, plus largement, au projet de roman³, les choix relatifs à l'écriture que nous décrivions dans notre Projet de Mémoire-crédation déposé en mars 2005 ont joué un rôle déterminant. Le lecteur nous pardonnera de lui présenter un dernier extrait de ce document, que nous jugeons utile pour la synthèse qu'il offrait déjà de notre réflexion sur ce sujet :

L'objectif premier est de produire un roman populaire, avec tous les risques inhérents au genre. Ce projet interroge au premier chef les choix qui s'imposent pour mettre la qualité, les connaissances et la subjectivité de l'écriture au service de l'efficacité de la lecture, sans que cette dynamique ne se traduise par une simplification outrancière des enjeux (psychologiques, éthiques, épistémologiques) que le roman voudrait mettre en scène. La langue et le style à privilégier devront tendre vers la simplicité, sans devenir pour autant d'indifférents supports à l'action. Je chercherai également à briser la linéarité temporelle du récit sans compromettre sa lisibilité. L'identification par la forme et par le fond à un genre littéraire – la fiction politique – est un autre élément d'ancrage du projet à la réalité de la littérature populaire.

Sur ces choix relatifs à l'écriture, nous aborderons ici trois éléments : la langue, le genre littéraire et la vraisemblance. Rappelons que nous ne proposons ni d'analyser en détail chacun de ces points, ni de broser un état des lieux théorique, mais bien de traiter des choix et des processus qui ont porté le roman à son degré d'avancement.

³ Le mémoire étant en fait la première partie de notre projet de roman, nous utiliserons à partir d'ici le terme roman pour décrire à la fois le mémoire et les autres parties du roman, rédigées ou en voie de l'être.

2.2 La langue

Par notre roman, nous souhaitons avoir une petite influence sur un grand nombre de personnes plutôt qu'une influence *peut-être* plus marquée sur un petit nombre de convertis à la littérature ou à l'action sociale. L'insertion du projet de roman dans l'univers de la littérature populaire s'imposait donc. Ce choix a pour corollaire de travailler à la clarté, au naturel de la langue, en vue de la rendre fluide, transparente, pour le lecteur moyen.

Dans *Le roman de la démocratie*, Nelly Wolf⁴ note que la forme romanesque a rapidement été investie d'une mission de reflet et d'enrichissement de la langue commune, élaborée dans le cadre de la scolarisation massive et démocratique observée aux XIX^e et XX^e siècles. À l'image de l'éducation de masse, le roman a lui aussi évolué d'un niveau élémentaire vers des niveaux plus élevés, au point qu'il existe aujourd'hui des romans savants. Là ne se situe pas notre propos cependant.

2.2.1 Écrire simplement

Déjà au début des années 1970, les « c'est trippant, mais qu'est-ce que tu veux dire ? » d'amis médusés devant les textes poético-déconstructifs que nous commettions pour le DEC en lettres nous avaient fait mesurer la distance, parfois infranchissable, qui peut s'instaurer entre l'intention de l'auteur et la compréhension du lecteur.

À l'évidence, il existe un lectorat pour les textes complexes, et même pour ceux qui se confinent au compliqué. Cependant, notre roman cherchant à poursuivre ses

⁴ Nelly Wolf, *Le roman de la démocratie*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, 2003, p. 69. Elle souligne notamment « La langue romanesque a passé un pacte avec la langue de communication générale comme langue démocratique. La langue romanesque moderne est une reprise littéraire de la langue commune idéale, dont l'efficacité communicationnelle est préservée dans la reprise. L'infinité des styles romanesques depuis deux siècles correspond à l'infinité des interprétations de cette formule. »

lecteurs éventuels jusque chez Costco, nous nous sommes appliqué à utiliser une langue simple, engageant à la lecture fluide, voire rapide, qu'exige le roman populaire et particulièrement le genre de la fiction politique, qui emprunte au thriller la nécessité de maintenir une certaine tension.

Ainsi, tant le lectorat visé que notre formation en communication et notre carrière en relations publiques nous destinent à l'usage de la langue de communication générale, voire démocratique, pour citer Nelly Wolf. Cela n'exclut ni l'invention ni le plaisir de la langue, à l'écrire comme à la lire, mais il s'agit ici d'aller à l'essentiel du propos. Cette discipline s'exerce sans austérité, car tout est permis au premier jet. La réécriture permet d'éliminer le superflu.

Les termes scientifiques – les nano ARN, enzyme sirtuine 1, mitochondries, adénosine triphosphate et autres ppargc – jouent dans certaine parties du roman un rôle de jargon. Le lecteur ne sachant les décoder pourra associer ces termes à l'idée qu'il se fait de la science, d'où validation par la vraisemblance du propos. Le lecteur familier de ces éléments pourra apprécier l'échafaudage fictionnel, entrant plus avant dans le jeu de la narration du fait qu'il y a aura retrouvé ses références.

2.2.2 Changer les mots pour changer la lecture

Afin d'imposer un changement de rythme, de type de lecture, nous avons choisi de débiter certains chapitres par une écriture plus stylisée, plus métaphorique. C'est notamment le cas du chapitre *N-46 Mississauga*, commençant à la page 58 du mémoire, qui introduit Douglas Spencer Davis II, candidat au suicide puis à la sublimation. En apparence décrochés de la narration principale, ces paragraphes font saillie, *dos d'âne*, pour ralentir la lecture, la rendre plus attentive à ces moments où sont exposées des conditions de vie pouvant pousser au suicide.

Comme pour la conduite automobile, l'action répétée de ces *dos d'ânes* cherche à modifier le comportement du lecteur, au point qu'il en vienne à se situer momentanément en porte-à-faux de la narration. À s'interroger sur elle. Ce décalage, cette distanciation, peuvent pousser le lecteur à intérioriser ce qui se déroule dans la narration, à questionner son rapport à sa propre *énergie vitale*, à ce qu'il fait de et dans sa vie. Le retour à la langue de communication générale, et au fil de la narration, fera raccrocher le lecteur.

2.3 Le genre littéraire

La notion vague et fourre-tout de thriller qualifiait au début notre projet d'écriture et les premières descriptions que nous en faisons étaient forcément un peu vagues. La lecture de Siegfried Kracauer⁵ nous a permis de comprendre que si la notion générique de thriller est généralement associée au genre policier, elle pouvait aussi s'envisager dans une autre perspective, plus proche de notre projet.

Avec *An Aesthetics of Junk Fiction* de Thomas J. Roberts⁶, nous avons commencé à réaliser que le genre littéraire ne représentait pas seulement un raccourci utile pour décrire le projet de roman. Nous avons soudainement réalisé qu'il existait non seulement des *lecteurs de genre* – une lapalissade qui nous avait curieusement échappée – mais que ces derniers étaient sans doute le plus grand nombre.

Le genre devient pour ces lecteurs une référence, à laquelle ils peuvent se fier, y associant parfois d'autres titres à succès, parfois même un auteur, dont le nom deviendra synonyme du genre. Nous reproduisons à la page suivante un tableau⁷ qui nous a semblé particulièrement éclairant :

⁵ Siegfried Kracauer, *Le roman policier*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1925.

⁶ Thomas J. Roberts, *Aesthetics of Junk Fiction*, Athens (Geo), The University of Georgia Press, 1990, 250 p.

⁷ Thomas J. Roberts. *op. cit.* p. 34.

	Serious Reader	Plain Reader	Paperback Reader
Orientation	Reads by author	Reads by book	Reads by genre
Paradigmatic work	<i>Ulysses</i>	<i>The Godfather</i>	<i>I, the Jury</i>
Favored form	Experimental novel	Social melodrama	Thriller
Admired author	Italo Calvino	Sidney Sheldon	John D. Macdonald
Socializing	Writes about books	Chats about books	Reads alone
Expectations	Originality	Information	Gratification
Stimulus to read	A good review	Book club	Titles, covers
Writers' rewards	Fame	Money	Love

À la lumière de ce tableau, nous avons d'abord situé notre projet de roman à la jonction du lecteur ordinaire (*Plain Reader*) et du lecteur de livre broché (*Paperback Reader*). Il ne saurait être question dans notre roman d'imiter platement un genre, mais plutôt de *phagocyter* suffisamment de ses éléments constitutifs pour offrir au lecteur le confort de ses habitudes, tout en le déstabilisant par la thématique, mais en deçà de son point d'abandon.

Notons que notre inclination naturelle en matière d'écriture nous placerait plutôt à l'autre jonction, celle du lecteur sérieux (*Serious Reader*) et du lecteur ordinaire. D'où l'importance, dans le cadre de ce projet de roman, de travailler à la simplicité de la langue afin de maintenir sa valeur de communication générale. Écrire autrement nous semblerait contre-productif, car si la langue de l'écriture plaçait aussi le lecteur en porte-à-faux de la narration, en plus des dos d'ânes, le décrochage serait imminent.

2.3.1 Fiction, mais encore...

Une fois identifié l'impératif – pour rejoindre un large lectorat – d'emprunter une langue qui ne s'écarte pas trop de celle de la communication générale et de fournir les

repères généraux d'un genre littéraire, il fallait encore définir lequel. À l'évidence, notre projet se situait à distance du thriller policier. Et, bien que l'anticipation soit la bougie d'allumage de notre roman, il ne pouvait pas se réclamer tout simplement de la fiction, catégorie encore plus vaste que le thriller.

Avec toutes les précautions et la modestie qui s'imposent, nous avons identifié certaines œuvres apparentées qui nous semblent appartenir à la fiction politique, notamment le film *Brazil*, et les romans *Fahrenheit 451*, *Le meilleur des mondes*, *Nous autres*, 1984, ou encore, plus récemment, *Le parfum d'Adam*⁸. Nous avons donc décidé de nous rendre coupable par association en optant pour le genre de la fiction politique.

Convenons que notre parentèle n'habite pas le parc de roulottes où l'on pourrait croiser les romans purement *de genre*. Mais, puisque notre propos consiste à phagocytter certains éléments des romans de genre, et non à en écrire un, il aurait été vain d'avoir pour référence leurs plus fidèles représentants.

2.4 La vraisemblance

La vraisemblance nous semble un élément non négociable de la fiction politique. Surtout lorsque le lecteur doit consentir à respecter la logique d'une narration qui ne correspond pas à ce qu'il perçoit dans la réalité, sur le plan des avancées technologiques comme sur celui de l'élasticité morale nécessaire au traitement de la captation et du stockage de la vie d'autrui comme allant de soi. L'injonction de la vraisemblance nous sert de garde-fou afin de ne pas dépasser le seuil d'abandon de l'esprit critique auquel le lecteur est prêt à consentir⁹.

⁸ Les références sont données dans la bibliographie, sous la rubrique *Corpus des apparentés*.

⁹ Christine Montalbetti, *La fiction*, Paris, Flammarion, 2001. P. 24. L'auteure cite le poète anglais Coleridge pour établir la première distance qui rend la fiction possible : la suspension volontaire de l'incrédulité.

Le spectre de la vraisemblance est large, allant de la réalité documentaire au simple fil narratif, parfois ténu, chargé de maintenir la cohérence interne dans un texte qui ne cherche pas à communiquer un message précis. Dans le répertoire de la réalité documentaire, le traitement de notre sujet pourrait donc aussi bien mener à un essai politique, factuel et critique, qu'à un guide de croissance personnelle. Nous ne nous situons pas là.

À l'autre extrémité du spectre, celui du mince fil conducteur, le thème de notre fiction politique, si tant est qu'il réussirait à être traduit, risquerait fort de ne passer que pour une idée *chill*, toute relative parmi une infinité d'autres. Nous ne nous situons pas là non plus.

Nous visons plutôt le droit milieu du spectre de la vraisemblance avec notre *réalité décalée*, située dans un avenir imminent, où les protagonistes composent à leur façon habituelle avec les éléments d'anticipation de la narration, comme s'ils étaient avérés. Dans notre approche de la vraisemblance, nous nous rallions à l'avis d'Aristote qui écrivait dans sa *Poétique* : « Il faut préférer ce qui est impossible mais vraisemblable à ce qui est possible mais non persuasif.¹⁰ »

¹⁰ Christine Montalbetti, *op.cit.* p. 92.

CHAPITRE III

ENGAGEMENT

3.1 Engagement et littérature

À notre avis, les termes d'engagement politique et de littérature, sans s'exclure mutuellement, ne peuvent qu'avoir une relation équivoque, étriquée. Qu'est-ce qui fait d'un texte littéraire qu'il est engagé ? La volonté de l'auteur ? La posture de l'écrivain ? Ni l'une ni l'autre ne peut tenir le lecteur par la main et l'en convaincre.

Et si la conviction devait s'obtenir à ce prix, ne serait-ce pas là une carence du texte ? À l'évidence, la relation entre l'engagement et la littérature n'est pas simple. Dans son essai sur la littérature de contestation, George Goodin¹¹ souligne ce que nous traduisons ici : « l'intention et l'action mettent en lumière certaines des difficultés de composition que pose la résistance de la littérature aux fins extralittéraires.¹¹ » Citant Maurice Blanchot, Philippe Mesnard¹² va plus loin :

Il semble résulter [...] une irréductible différence, et même une discordance, entre la responsabilité politique qui est une responsabilité à la fois globale et concrète, acceptant le marxisme comme nature et la dialectique comme méthode de vérité – et la responsabilité littéraire, responsabilité qui est réponse à une exigence qui ne peut prendre forme que dans et par la littérature. Cette discordance n'a pas à être réduite dès l'abord. C'est une donnée ; elle existe comme problème [...], problème

¹¹ George Goodin, *The Poetics of Protest – Literary Form and Political Implication in the Victim-of-Society Novel*, Carbondale and Edwardsville (Ill.), Southern Illinois University Press, 1985. Il écrit « They (purpose and action) bring into focus some of the compositional problems caused by the resistance which literature offers to extraliterary purposes. » P. 4.

¹² Philippe Mesnard, *Maurice Blanchot Le sujet de l'engagement*, Paris, L'Harmattan, 1999. P. 284.

d'autant plus difficile que chacun des termes discordants nous engage absolument et que leur discordance, en un sens, nous engage aussi.

Jean-Paul Sartre poursuivra dans *La responsabilité de l'écrivain*, en allant jusqu'à nier la possibilité d'être engagé et de demeurer écrivain : « Il [l'écrivain] ne peut s'adresser à ceux dont il souhaite la libération à moins qu'il n'entre dans un parti en devenant propagandiste, en acceptant que son art devienne de la propagande ; donc, en réclamant la mort de la littérature et en cessant d'être écrivain.¹³ ».

Bien qu'il ait suscité de nombreux débats et alimenté d'interminables discussions sur des micro-points de doctrine – et peut-être justement à cause de cela – l'engagement sartrien, qui tend à séparer de façon manichéenne les écrivains engagés de ceux qui ne le sont pas, nous apparaît superficiel. D'autant plus que le résultat littéraire de la mise en application de thèses béton sur le plan de l'engagement est souvent désolant¹⁴.

C'est notamment ce qu'évoquait Carlos Fuentes, dans son introduction à la *Géographie du roman*, en parlant des trois dichotomies érigées en dogmes qui rendaient pratiquement impossible l'écriture du roman dans les années 1950 au Mexique : « 1. Réalisme contre fantaisie, voire contre l'imaginaire. 2. Nationalisme contre cosmopolitisme. 3. Engagement contre formalisme, contre l'art pour l'art et autres formes d'irresponsabilité littéraire.¹⁵ » Fuentes ajoute, pour souligner l'échec garanti et l'absurdité de l'entreprise : « Il suffisait d'un roman dénonçant l'oppression du mineur bolivien pour que ce dernier se trouve ipso facto libéré, ainsi que tous les

¹³ Jean-Paul Sartre, *La responsabilité de l'écrivain*, Paris, Éditions Verdier, 1998. P. 44.

¹⁴ Pierre Mertens, *À propos de l'engagement littéraire*, coll. «Lettres libres», Montréal, Lux Éditeur, 2002. « aujourd'hui, déjà, plus personne ne lit, si ce n'est lorsqu'on en impose la lecture dans les programmes des lycées, ces décourageants *Chemins de la liberté*, sans doute plus progressistes [que *L'Éducation sentimentale*] au plan du message, mais que le corset dogmatique qui comprime leur structure et le prosaïsme de l'écriture rendent désormais illisibles. » P. 36.

¹⁵ Carlos Fuentes, *Géographie du roman*, Paris: Gallimard, 1993. P.15.

mineurs du continent. Ces livres, hélas, ne sauvèrent ni le mineur, [...] ni la littérature.¹⁶ »

Poursuivant sa réflexion, Carlos Fuentes formule ce que nous serions tenté de qualifier d'*impératif catégorique*¹⁷ de l'engagement en littérature, auquel nous adhérons : « Pour autant qu'un romancier [...] soit engagé dans un combat politique majeur, son engagement reste secondaire sur le plan littéraire s'il n'arrive pas accompagné d'imagination et de langage.¹⁸ »

Il nous semble, par exemple, qu'à défaut de s'engager explicitement, un roman comme *L'attentat*¹⁹ de Jasmina Qadra donne plus à sentir et à penser l'Intifada, ses limites et ses lâchetés aussi, qu'un texte bien serré et bien pensant sur le *no future* palestinien qui pousse à l'abandon volontaire – et motivé – de la vie.

Face à un texte qui aura débordé, par le biais de l'imaginaire, la réalité sociohistorique et aura imposé une lecture ambivalente, le lecteur ne pourra s'en juger quitte par la seule lecture, qui le laisse incomplet. Il devra pousser sa propre réflexion sur le sujet évoqué afin de retrouver sa complétude. L'hyper-réalisme documentaire, même le mieux intentionné, ne réussit pas aussi bien à forcer une réflexion intérieure. Nous arrivant déjà complet et référencé, il se heurte à l'armature étanche que nous nous composons pour résister à l'envie de pleurer ou de nous jeter dans une rage indignée à la simple écoute des actualités.

¹⁶ Carlos Fuentes, *op. cit.* p. 16.

¹⁷ Référence est ici faite aux impératifs catégoriques élaborés par Emmanuel Kant dans ses *Fondements de la métaphysique des mœurs*, coll. «Classiques de poche», Paris, Le livre de poche, 2001. 252 p.

¹⁸ *Ibid.*, « Pour le dire autrement : là où le roman conjugue son rôle esthétique et son rôle social, c'est dans la découverte de l'invisible, du non-dit, de l'oublié, du marginal, du persécuté ; et cette découverte se fait non en résonance, mais plus probablement en exception par rapport aux valeurs de la nation officielle, à la raison politique réitérative, voire à la notion de progrès comme avancée certaine, inéluctable. » p. 23.

¹⁹ Yasmina Khadra, *L'attentat*, Paris, Éditions Julliard, 2005, 246 p.

À l'évidence l'intuition qui précède demande à être corroborée par des recherches sur les fonctions cognitives et la réponse aux stimuli externes et internes. À défaut, nous ne pouvons nous fier qu'à notre propre expérience à l'égard d'œuvres qui allient imagination et critique, comme le film *Brazil* ou les titres évoqués plus haut comme apparentés à notre projet. Ce sont elles qui nous ont intimé d'agir, d'écrire un roman.

3.2 Engager comment ?

La lecture du mémoire aura donné une idée de la manière qu'emprunte le roman. Une narration simple, imagée, faisant preuve de sans-gêne face à la mort des autres en raison d'un grand plan pour l'humanité. Un petit pas pour l'homme...

Nous nous proposons, une fois le lecteur ferré par les deux premières parties du roman où les choses s'installent, s'expliquent, se normalisent sans véritable opposition, de l'amener, par une troisième partie qui suscitera plus d'un malaise, vers une finale radicale. Prenant toujours pied dans l'imaginaire du lecteur pour forcer l'huis de sa conscience et l'inciter à la réflexion, à l'occasion surtout des chapitres qui font saillie et de la conclusion.

Ne souhaitant pas voir le lecteur sortir indemne de sa lecture, il est pour nous capital de ne pas le perdre en route, d'où les choix que nous avons opérés sur le plan de l'écriture.

Voilà pour l'intention de l'auteur, qui n'en demeure pas moins persuadé que le lecteur n'a cure de cette volition introjectée. Seul le texte fera, ou ne fera pas, le travail.

3.3 Engager à quoi au juste ?

Souhaitons-nous ajouter une pierre à l'édifice altermondialiste, qui, de profil, ressemble de plus en plus à la tour de Babel ? Y a-t-il une solution, une chapelle pour laquelle nous souhaitons vendre des cartes de membre ? Non.

Nous ne nous sentons détenteur d'aucune vérité, d'aucune façon d'agir devant être adoptée par tous. Plus modestement, certains diraient mollement, nous ne visons pas un engagement envers une solution, mais plutôt un engagement du lecteur envers lui-même, envers ses proches et, dans ses actions, envers la société.

La préséance de la société sur l'individu, ou l'inverse, confine à déterminer l'antériorité de la poule et de l'œuf. Pour notre part, il nous suffit de conclure que depuis des millénaires, l'un ne va pas sans l'autre. La littérature tend naturellement vers l'individu, ce qui nous convient parfaitement en l'occurrence car c'est aussi là, chez l'individu, que nous situons l'éthique opérante et l'action réfléchie.

Nous aurons affirmé, jusqu'à en faire la preuve par l'absurde, que la vie est précieuse et unique. Qu'il est vain de tenter de l'accumuler, pour le plaisir bête de l'accumulation, ou de la considérer comme une valeur soumise à l'appréciation et à la dépréciation mercantile. A fortiori lorsque cette accumulation et cette valorisation se fait aux dépens des autres. Nul besoin de penser ici à la technologie inventée dans le roman, la notion de salariat suffit.

La vie est caractérisée par sa finitude et cette finitude doit engager à l'action. Pour soi, certes, mais aussi dans le respect et à la défense de la vie d'autrui. Voilà qui est aussi simple qu'essentiel. Qu'en fera le lecteur ?

CHAPITRE IV

MORT VOLONTAIRE ET IMMORTALITE

4.1 Le suicide

Écrire sur le suicide. Faire fonds de commerce sur la perte de ce que l'être a de plus précieux, qu'il abandonne en désespoir de cause. Comment oser ?

Nous avons trouvé une première réponse à la lecture d'Émile Durkheim, dont l'étude sociologique fondatrice²⁰ sur le suicide retire le poids des épaules de la victime pour le faire partager par la société et son mode d'intégration des individus :

De cette analyse, il [Durkheim] parvient à déduire les thèses suivantes : le suicide varie en raison inverse du degré d'intégration des groupes sociaux (religion, famille, politique) dont fait partie l'individu; une individuation excessive et une individuation insuffisante produiront les mêmes effets; quand l'homme est détaché de la société il se tue facilement (suicide égoïste); il se tue aussi quand il y est trop fortement intégré (suicide altruiste); quand la société est troublée, que ce soit par une crise douloureuse d'ordre économique ou politique ou par des transformations trop soudaines, elle est incapable d'exercer son autorité normative. Cette absence de détermination des valeurs est à l'origine des ascensions parfois brusques de la courbe des suicides dans une société donnée (suicide anémique). Par contre, lorsqu'il y a surdétermination de valeurs, excès de réglementation, despotisme physique ou moral, ou encore contrainte répressive, l'avenir de certains sujets est impitoyablement fermé de sorte que leur suicide devient pour ainsi dire inéluctable (suicide fataliste).²¹

²⁰ Émile Durkheim. *Le suicide*, coll. «Quadrige», Paris, Presses universitaires de France, 2002. 463 p.

²¹ Éric Volant, *op. cit.* p.104.

Ainsi, en mettant de côté la perception habituelle individualiste et culpabilisatrice du suicide, pour ceux qui le commettent comme pour ceux qui oseraient en parler autrement qu'en évoquant la commisération ou l'insuffisance des ressources gouvernementales, il devient non seulement possible, mais nécessaire d'écrire autrement sur le suicide.

Cela demeure plus facile à déclarer qu'à développer dans le cadre d'une fiction, car le doute s'insinue à chaque pause que nous prenons dans la rédaction, se muant en force d'inertie qu'il faut sans cesse vaincre, sans jamais espérer en triompher durablement. En fait, le texte d'accompagnement du mémoire aurait longtemps tenu en deux mots : *je doute*.

Il convient alors d'opérer à l'égard de l'écriture sur le suicide la même distanciation que nous avons appliquée au suicide lui-même. Peu importent alors nos réticences personnelles à cette écriture, seule compte la cohérence interne du roman, car c'est sur ce dernier que reposera en définitive le jugement d'avoir écrit, à bon ou à mauvais escient, sur le suicide.

Nous avons même puisé une énergie nouvelle en décrivant plus haut la quatrième partie du roman, dans le synopsis, puisque nous touchions alors la conclusion, la *morale* de l'histoire, par laquelle les turpitudes de la démonstration s'expient. En nous replongeant dans la finalité du roman pour y puiser de la force, nous y avons aussi retrouvé l'intérêt et la hâte de poursuivre et de terminer.

Il nous tarde maintenant d'en arriver au dialogue final, que nous polissons mentalement depuis des jours déjà, et qui constitue la propre *sublimation* du roman, transformant son propos « vil » en une espèce d'*impératif catégorique* : vis et fais que ta vie vaille la peine – et la joie - d'être vécue, pour toi et pour les autres.

Admettons qu'il est bien moins catégorique que ceux d'Emmanuel Kant, mais il partage au moins avec eux l'inutilité d'un dieu.

Cette quasi-digression témoigne du fait que le processus d'écriture est toujours en cours, parfois laborieux et incertain, mais que les doutes qu'il provoque génèrent leurs propres pistes de solution. Le texte terminé, l'auteur en sera quitte pour ses questionnements et pour, finalement, passer à autre chose.

4.1.1 Avis : ce roman n'est pas un essai sur le suicide

Notre projet de roman ne cherche pas à faire le point sur le suicide. La réalité multiforme de ce phénomène, tout comme ses différentes interprétations, varient avec les époques, les cultures et les idéologies. Par exemple, Casanova, déjà au XVIII^e, soulignait qu'il aura fallu réglementer la pratique chez les Grecs et les premiers chrétiens pour éviter l'hécatombe :

Hégésias, philosophe de l'école d'Aristippe et qui enseigna à Cyrène fut l'instigateur de cette frénésie. Il voulut convaincre que la mort était le plus grand des biens. Pour prouver ce paradoxe, il représentait avec réalisme les misères dont notre vie est pleine et les maux que non seulement l'homme fait aux autres hommes, mais qu'il se fait à lui-même. Puis il insinuait que si l'âme était immortelle, elle ne pouvait qu'être heureuse quand, survivant au corps, elle se retrouverait sans souffrances amères ni pénibles inquiétudes. Cette doctrine produisit chez les Cyrénaïques un tel effet que, devenus très désireux de mort, ils se tuaient avec la plus grande facilité du monde. L'extravagance crût tellement que Ptolémée Philadelphos, roi d'Égypte, ordonna à Hégésias de suspendre les enseignements de sa doctrine mortifère, elle allait dépeupler la cité. [Plus loin, il ajoute] Notre religion doit ses plus grands progrès à la persécution. Sans un million de martyrs que l'on compta à ses débuts, il y aurait peut-être aujourd'hui seize millions de chrétiens en moins. Nombreux furent ceux qui allaient dire au gouverneur des païens : « Je suis chrétien, je viens purger ma peine au prix de ma vie. » Les évêques arrêtaient du mieux possible cette indiscrète ardeur en démontrant qu'il suffisait de ne point renier Jésus-Christ à l'occasion et de faire

son devoir sans aller chatouiller l'ennemi. Sans cet interdit, la race serait peut-être éteinte.²²

Pour sa part, Éric Volant brosse dans la préface de *Culture et mort volontaire* un bref historique du suicide où il expose l'évolution de l'opposition qu'il semble y avoir eu de tout temps entre les interprétations culpabilisatrices et rationnelles du suicide :

Les cultures dites primitives imaginent la survie de l'homme dans l'au-delà sous la forme dont celui-ci est revêtu à l'heure où il quitte le monde. Aussi, elles se gardent de prolonger la vie au-delà du seuil de décrépitude physique et mentale qui condamnerait les mourants à une déchéance définitive et inscrivent la mort volontaire comme institution à l'intérieur de la démarche traditionnelle d'une collectivité. À son tour, l'Antiquité grecque et romaine reconnaît aux hommes libres le droit de disposer de leur propre vie selon les critères de la raison. Même les Phocéens, fondateurs de Marseille, avaient introduit dans leurs pratiques le droit au suicide. Ils passaient devant un comité ad hoc et, si leur requête était jugée raisonnable et acceptable, on leur fournissait la ciguë. En revanche, les grandes religions monothéistes estiment que la vie appartient à Dieu qui, seul, a le droit de la reprendre. Après lui, le pouvoir sur la vie et la mort appartient à ceux qui le représentent sur la terre et qui disposent de la légitimité institutionnelle de parler en son nom. Dans le cadre de cette parole d'autorité, la mort volontaire prend figure d'une faute contre soi, contre Dieu et contre la communauté, qui engendre la culpabilité. À l'ère moderne, la raison scientifique va faire œuvre de « lumière » et de déculpabilisation. Ainsi, la sociologie considérera la mort volontaire comme le résultat de l'incapacité d'une société d'intégrer ses membres et elle associera la crise suicidaire individuelle à l'état d'anomie qui affecte une collectivité entière. La perspective clinique traitera le suicide comme une pathologie dont la science devra dépister les symptômes. Ce survol de l'interprétation du suicide à travers l'histoire fait apparaître que la culpabilisation religieuse et la déculpabilisation savante de la mort volontaire sont des attitudes culturelles tout à fait comparables à la légitimation primitive du suicide par un au-delà analogue au présent et à sa justification classique par la raison et le principe de la libre disposition de soi d'un sujet responsable.²³

²² Giacomo Casanova, *Discours sur le suicide*, coll. Rivages poche / Petite Bibliothèque, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2007. P.19-21.

²³ Éric volant, *op. cit.* p. 9.

La conception *populaire* du suicide se retrouve toujours partagée entre ces deux pôles : la culpabilisation judéo-chrétienne, assortie d'un misérabilisme individuel, et le froid calcul par lequel il est résolu de mettre un terme à une vie dénuée de saveur ou de valeur.

Une approche rationnelle et axée sur la déculpabilisation sera présentée dans l'argumentation que nous rédigerons pour la campagne de sensibilisation à la *sublimation* qui ouvrira la troisième partie du roman. Les chapitres faisant saillie, comme *N-46 Mississauga* mentionné plus haut où Douglas Spencer Davis II attende à sa vie, couvriront différentes réalités et motivations d'aspiration au suicide.

Nous ne défendons pas un point de vue particulier à l'égard du suicide. Sinon qu'il s'agit d'un projet qu'il convient règle générale d'abandonner de toute urgence. En fait, si nous réussissons à poursuivre le projet de roman c'est que, même par la négative, il parle essentiellement de la vie, pas du suicide. D'une vie d'autant plus lumineuse que nous aurons sondé les abîmes les plus sombres.

À l'égard de l'avancement de la narration du roman, le suicide sert surtout à accorder une certaine vraisemblance à l'anticipation proposée. Il serait impensable de vendre l'idée de la *sublimation* s'il fallait tout de go tuer des gens. Au contraire, la possibilité d'éviter le gaspillage éhonté de l'abandon volontaire de la vie porte en soi une valeur rédemptrice, un prétexte noble pour se lancer dans une telle entreprise. L'accumulation et la monétisation de la vie n'en seront que les conséquences *normales*.

La seconde campagne de sensibilisation à la *sublimation*, dont il sera question à la fin de la troisième partie du roman, sera moins sociétale et plus ciblée vers les éléments jugés les moins productifs de la société. Sans le dire aussi crûment, elle poussera plus loin les limites de l'acceptable en suggérant un certain eugénisme économique. Tout

cela demeurant évidemment subordonné à la volonté du sujet/objet, on ne peut que suggérer.

Et l'abandon d'une « vie indigne d'être vécue²⁴ » ne peut encore être soutenable qu'en proposant non pas la mort à l'*Homo Sacer* économique, mais sa rédemption sous les traits d'une personne de génie qui, elle, saura mettre cette vie en valeur.

Il faudra se rendre aux meurtres sans fard de la quatrième partie, à la « mort nue » comme révélatrice de la « vie nue » dont parle Agamben, pour que la récolte de l'énergie vitale devienne inacceptable. Alors qu'en réalité rien de tout cela ne l'aura jamais été.

Déjoué par la narration qui l'a atteint dans son imaginaire, au-delà des défenses habituelles, des longues litanies de conditionnements, le lecteur se trouve devant cette cynique constatation : qu'a-t-on fait ici de la vie ? Et, partant, que fais-je moi de la mienne ? Que faire, une fois réalisée l'ineptie de remettre à plus tard notre seule existence, parce que trop occupé à l'assurer, à la monnayer à la petite semaine, à la mensualiser ?

Écrire un roman sur la vie capitalisée ? On peut penser à pire.

²⁴ Giorgio Agamben *Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, coll. « L'ordre philosophique », Paris, Édition du Seuil, 1997, cité dans Céline Lafontaine, *op. cit.* p 42. : « Dans son ouvrage *Homo Sacer*, le philosophe Giorgio Agamben conçoit les camps nazis comme le paradigme du biopouvoir occidental. Par-delà les analyses de Foucault, il s'interroge sur les origines du pouvoir souverain en Occident et sur son rapport primordial avec ce qu'il nomme la « vie nue », c'est-à-dire la vie dans sa pure animalité biologique. Présente dans le dispositif du droit romain archaïque, la figure de l'*Homo Sacer* renvoie à une personne que l'on peut légitimement exécuter, mais qu'il est interdit de sacrifier. Cette double exclusion, d'abord par sa condamnation, ensuite par sa mise à mort en dehors du cadre symbolique du sacrifice, fait de l'*Homo Sacer* une figure d'exception en ce que sa vie nue est l'enjeu d'un pouvoir souverain. Pour Agamben, cet état d'exception se trouve au fondement même du pouvoir souverain en Occident : "On dira souveraine la sphère dans laquelle on peut tuer sans commettre d'homicide et sans célébrer un sacrifice; et sacrée, c'est-à-dire exposée au meurtre et insacrifiable, la vie qui a été capturée dans cette sphère." »

4.2 L'immortalité

Dans *La société post-mortelle*, Céline Lafontaine fait état de plusieurs régimes d'immortalité proposés par différentes cultures, notamment chez les Grecs qui voyaient dans le devenir du héros la voie maîtresse vers l'immortalité. Accueillant sa mort personnelle dans un acte de bravoure, il s'assurait d'une vie immortelle dans l'esprit de la cité, de ses concitoyens et de leurs descendants.²⁵ La religion chrétienne va plus loin en proposant un véritable régime d'immortalité individuel par la résurrection des morts dans la Jérusalem céleste²⁶.

Les avancées de la science font anticiper sinon une immortalité véritable, du moins une *amortalité* durable, dont les fondements philosophiques s'étaient sur un certain narcissisme :

Plaidant en faveur d'un prolongement illimité de la vie par le biais des technologies, elle (Christine Overall dans *Aging, Death and Human Longevity*) soutient que la solidarité intergénérationnelle ne doit en aucun cas limiter les possibilités de jouissance liées à la longévité, mais elle fait aussi du prolongement de la vie un choix d'ordre strictement individuel. [...] Reposant sur une conception de la liberté en termes de jouissance individuelle et d'accroissement des expériences personnelles, le narcissisme contemporain semble donc indissociable de la biologisation de la culture dans la mesure où la poursuite de la vie en elle-même devient un objectif indépendamment de toute autre dimension culturelle, sociale ou politique.²⁷

L'immortalité à faire quoi ? Regarder la télé, magasiner ? Voilà la partie de l'équation qui demeure la plus floue. Il suffit de lire le passage dans *Les Voyages de Gulliver*²⁸

²⁵ Céline Lafontaine, *op. cit.* p. 23-25.

²⁶ *Ibid.* p. 27. Elle cite Edgar Morin : « Le christianisme est l'ultime religion du salut, la dernière qui sera la première, celle qui exprimera avec le plus de violence, le plus de simplicité, le plus d'universalité l'appel de l'immortalité individuelle, la haine de la mort. »

²⁷ *Ibid.* p.139 -140

²⁸ Jonathan Swift, *Les voyages de Gulliver*, Paris, Flammarion, 1997, 421 p.

sur les gens qui vivent plusieurs centaines d'années pour voir que ce n'est pas toujours drôle.

Vieillir indéfiniment, comme pourrait le proposer un régime d'immortalité technoscientifique, n'est pas non plus de tout repos. De régimes vitaminés en exercices soutenus, en passant par les auto-allo-xénogreffes, L'effort et le risque sont encore trop souvent au rendez-vous pour le rendre véritablement attrayant. Sans compter qu'il faut se le payer... et c'est pourquoi les entreprises comme Geron²⁹ s'adressent à des personnes de qualité, pas à l'Homo Sacer.

4.2.1 Un régime d'immortalité sans risques ni efforts

Le régime d'immortalité que propose notre anticipation est à l'image du régime diététique rêvé des Nord-Américains : sans risques et sans efforts. Même pas de piqûres, des senseurs autoadhésifs suffisent. Une fois assumés les fâcheux effets secondaires pour les donateurs, on peut retrouver bonne conscience en sachant que l'on a procédé à la récupération d'une matière de grande valeur qui allait être gaspillée.

Notre roman explorera certes la pauvreté de l'immortalité consumériste, ainsi que le manque d'imagination inhérent à la projection de toujours plus de soi et de ce que l'on connaît et apprécie dans l'avenir, comme si le bonheur devait se retrouver dans un *éternel retour*³⁰ nietzschéen ou, pour parler états-unien, dans une reprise sans fin du *Jour de la marmotte*³¹. Une fois l'absurdité de la thésaurisation de l'existence et la vacuité des préoccupations contemporaines dominantes établies, nous n'entendons pas émettre d'hypothèses sur la meilleure façon de meubler l'éternité puisque là ne se situe pas notre propos.

²⁹ Céline Lafontaine, *op. cit.* p. 149.

³⁰ Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, Paris, Flammarion, 1998, 431 p.

³¹ Harold Ramis, *Groundhog Day*, Los Angeles, Columbia Pictures, 1993

Nous ralliant à Monique Canto-Sperber lorsqu'elle dit : « La recherche de la quantité n'a jamais été à elle seule un principe de progrès³² », nous préférons engager le lecteur dans l'optimisation d'un régime de finitude plutôt que dans d'hypothétiques régimes d'immortalité.

³² Monique Canto-Sperber, *op. cit.* p.103.

CHAPITRE V

ÉTHIQUE

« Chère Louise, je crois bien avoir un problème d'éthique avec ma belle-famille... ». Du Journal *Les Affaires* au quotidien *La Presse*, toutes les publications semblent aujourd'hui avoir une chronique sur l'éthique, il ne manque pour l'instant que le courrier de l'éthique du *Journal de Montréal* que nous préfigurons en ouverture de paragraphe.

Nouveau paradigme ou saveur du mois ? Misons plutôt sur la fonction, lire la tactique, politique de l'heure, qui durera le temps de l'engouement médiatique. Ensuite, l'éthique rejoindra sans doute la recherche de l'excellence dans les clichés entrepreneuriaux, un enterrement de première.

En préface à l'entretien avec l'éthicienne et philosophe Monique Canto-Sperber, reproduit dans « *Que peut l'éthique ? Faire face à l'homme qui vient* », Bertrand Richard souligne :

C'est à ces questions redoutables [le transhumanisme, les NBIC (la convergences des nanotechnologies, des biotechnologies, des technologies de l'information et des sciences cognitives)] que s'attaque dans ces pages la philosophe en étant à la fois très lucide sur ce que peut et ne peut pas l'éthique, mais aussi formidablement exigeante à l'égard de celle-ci : aussi invite-t-elle l'éthique à accompagner le mouvement de la recherche technologique et scientifique et non pas seulement à faire valoir des limites et des distinctions qui n'auront bientôt plus cours... Cette mission de l'éthique, ce serait celle d'un accompagnement visant à infléchir, à diriger la recherche, tout en intégrant chemin faisant ses conquêtes conceptuelles,

seule condition pour que l'éthique ne devienne pas le lieu où sont entérinés passivement les changements vis-à-vis desquels on n'est pour rien.³³

À choisir entre régulateur et tampon encreur pour qualifier l'éthique, nous optons pour le deuxième, même si tous jureront leurs grands dieux que c'est l'inverse. Dans cet entretien, Monique Canto-Sperber souligne elle-même les limites de l'éthique dans plusieurs domaines, particulièrement dans celui de la science :

Les progrès scientifiques, en particulier les nouvelles techniques, vont de pair avec l'extension et le perfectionnement des moyens d'action des êtres humains. Les conséquences qu'entraînera l'usage de ces nouveaux moyens seront d'autant plus redoutables que les ressources d'action que ces moyens mettent au service des êtres humains est considérable. Nous risquons donc de nous retrouver dans une situation inattendue où nous sommes collectivement contraints au progrès parce que, à cause de, ou grâce à l'ensemble des découvertes scientifiques, nous sommes pris dans un mouvement dont les moteurs sont des facteurs impersonnels et que rien ne semble pouvoir arrêter. Ce mouvement de progrès, il ne me semble pas que nous puissions l'arrêter ou y échapper : il nous faut donc l'assumer et essayer de l'orienter au mieux. Il n'existe pas d'autres solutions que le progrès pour résoudre les problèmes que le progrès lui-même a créés.³⁴

En ajoutant à certains endroits de son entretien une précaution à l'effet que l'acceptation de l'éthique qu'elle met de l'avant tient surtout pour les pays développés, cela ne peut manquer de laisser songeur à l'ère de la concurrence mondialisée. Ne suffit-il pas qu'une expérience donne des résultats spectaculaires en un endroit de la planète pour que toutes les barrières éthiques ne demeurent que de façade, et que l'on s'échine en arrière-plan à rattraper le retard en vue de devancer la concurrence ?

Et sans même recourir à ces cas limites, la pratique quotidienne que l'on fait des questions d'éthique et l'application sélective ou adaptative des codes de déontologie

³³ Monique Canto-Sperber, *op. cit.* p.12.

³⁴ *Ibid.* p. 33-34

laisse voir le gruyère qu'est en réalité cet encadrement moral. L'initiative du gouvernement québécois d'adapter en avril dernier le code d'éthique à la réalité de ses ministres, plutôt que l'inverse, illustre éloquemment la fonction de sanction a posteriori que l'on réserve à l'éthique.

La médiatisation des questions d'éthique, essentiellement sur le mode de la crise et du scandale, annonce de nouvelles tempêtes dans des verres d'eau qui imposeront l'adoption, en principe, de nombreux codes de déontologie rigoureux – mais réalistes – dont l'application laissera par la suite toute la latitude nécessaire. Citant Claude Béland, titulaire de la Chaire de responsabilité sociale et de développement durable de l'Université du Québec à Montréal, la chronique sur l'éthique du quotidien *La Presse* ne titrait-elle pas récemment : « De nos jours, on adapte l'éthique selon ce qui répond à nos intérêts personnels³⁵ » ?

Cet aspect de la souplesse dans l'adaptation de l'éthique, voire de la validation qu'elle peut offrir a posteriori, se retrouvera à l'évidence dans notre roman. Nous aurons l'occasion de mettre à l'épreuve la malléabilité de l'éthique dans l'élaboration de l'argumentaire servant à justifier, dans la campagne de relations publiques qui ouvrira la troisième partie du roman, la récupération d'une énergie vitale autrement dissipée en pure perte par le suicide.

Nous atteindrons les limites de la contorsion éthique lorsqu'il faudra défendre une *sublimation* devenue purement et simplement meurtre, au début de la quatrième partie. Nous croyons pouvoir continuer, malgré cela, à compter pendant un certain temps de la narration sur le sens commun, l'impératif de santé publique et les intérêts économiques pour servir de hampe à l'étendard fort commode de l'éthique... jusqu'à ce que tout menace de s'écrouler.

³⁵ André Duchesne, « Grosse semaine pour l'éthique », *La Presse*, 2 mai 2009, p. A8

Le second aspect important de l'éthique, tant pour notre roman que pour le *message* que nous souhaitons convier aux lecteurs, c'est la considération de l'individu comme point de départ de toute question et de toute action éthique. Les impératifs catégoriques de Kant ne s'adressent pas à l'organisation sociale.³⁶ Ainsi, malgré le contexte social qui peut être invoqué comme circonstances atténuantes, ce dont les nazis et autres génocidaires ne se sont jamais privés, la responsabilité ultime des actes nous semble résider chez la personne qui les commet.

Ce qui remet sur nos épaules la responsabilité d'écrire, ou de ne pas écrire, un roman sur le suicide, puis le meurtre, comme expédients à la thésaurisation de la vie. Une preuve par l'absurde de la valeur réelle de l'existence. Mais qu'allons nous faire dans ces sombres contrées, puisque, in fine, nous porterons la responsabilité de ce que nous allons ressortir de l'abîme ? Pourrons-nous l'y faire rentrer ?

Écrire sur la mort pour donner tout son goût à la vie pourrait fort bien être érigé en loi universelle de la nature, puisqu'une vie sans mort n'offre ni contraste, ni sens. Du reste, si l'on s'était empêché d'écrire tous les livres qui traitent de la mort, la littérature serait elle-même exsangue.

Le temps n'est plus au doute, écrivons et publions.

³⁶ Emmanuel Kant, *op. cit.* p. 95 : « [...] l'impératif universel du devoir pourrait encore être énoncé en ces termes : *Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en LOI UNIVERSELLE DE LA NATURE* » Et, p.105 : « L'impératif pratique sera donc celui-ci : *Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen.* »

BIBLIOGRAPHIE

Approche théorique du roman

- Kracauer, Siegfried. *Le roman policier*. Coll. «Critique de la politique», Paris: Petite bibliothèque Payot, 1925, 178 p.
- Kundera, Milan. *L'art du roman*. Coll. «Folio», Paris: Gallimard, 1995, 198 p.
- Lukács, George. *La théorie du roman*. Coll. «Tel», Paris: Denoël, 1989, 198 p.
- Montalbetti, Christine. *La fiction*. Coll. «Corpus-Lettres», Paris: Flammarion, 2001, 254 p.
- Raimond, Michel. *Le roman*. Coll. «Cursus – Lettres», Paris: Armand Colin, 2002, 190 p.
- Roberts, Thomas J. *An Aesthetics of Junk fiction*. Athens (Geo.): The University of Georgia Press, 1990, 250 p.

Éthique

- Aristote. *Éthique à Nicomaque*. Coll. «Classiques de poche», Paris: Le livre de poche, 1992, 445 p.
- Canto-Sperber, Monique. *Que peut l'éthique ? Faire face à l'homme qui vient*. Paris: Éditions Textuel, 2008, 107 p.
- Comte-Sponville, André. *Le capitalisme est-il moral. Sur quelques ridicules et tyrannies de notre temps*. Paris: Albin Michel, 2004, 238 p.
- Durand, Guy. *Pour une éthique de la dissidence. Liberté de conscience, objection de conscience et désobéissance civile*. Montréal: Liber, 2004, 151 p.
- Kant Emmanuel. *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Coll. «Classiques de poche», Paris: Le livre de poche, 2001, 252 p.
- Lentin, Jean-Pierre. *Je pense, donc je me trompe. Les erreurs de la science de Pythagore au big-bang*. Paris: Albin Michel, 1979, 219 p.

Piotte, Jean-Marc. *Les grands penseurs du monde occidental*. Montréal: Fides, 2005, 630 p.

Rousseau, Jean-Jacques. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Coll. «Folio/Essais», Paris: Gallimard, 1969, 284 p.

Savater, Fernando. *Éthique à l'usage de mon fils*. Coll. «Point», Paris: Seuil, 1994, 181 p.

Spinoza. *L'Éthique*. Coll. «Folio/Essais», Paris: Gallimard, 1954, 398 p.

Littérature et politique

Debord, Guy. *La société du spectacle*. Paris : Gallimard, 1992, 221 p.

Debord, Guy. *Commentaires sur La société du spectacle*. Paris : Éditions Gérard Lebovici, 1988, 97 p.

Dupuis-Déri, Francis. *Pour une littérature de combat*. Montréal: Éditions du Silence, 1998, 27 p.

Fuentes, Carlos. *Géographie du roman*. Coll. «Arcades», Paris: Gallimard, 1993, 233 p.

Fuentes, Carlos. *Contre Bush*. Paris: Gallimard, 2004, 218 p.

Goodin, George. *The Poetics of Protest – Literary Form and Political Implication in the Victim-of-Society Novel*. Carbondale and Edwardsville (Ill.): Southern Illinois University Press, 1985, 220 p.

Guigot, André. *L'engagement des intellectuels au XX^e siècle*. Coll. «Les essentiels Milan», Toulouse: Éditions Milan, 2003, 63 pages

Mertens, Pierre. *À propos de l'engagement littéraire*. Coll. «Lettres libres», Montréal: Lux Éditeur, 2002, 54 p.

Mesnard, Philippe. *Maurice Blanchot Le sujet de l'engagement* », Paris: L'Harmattan, 1999, 350 p.

Pelletier, Jacques; Chassay, Jean-François; Robert, Lucie. *Littérature et société*. Montréal: vlb éditeur, 1994, 446 p.

- Pelletier, Jean-Jacques. *Écrire pour inquiéter et pour construire*. Paroisse Notre-Dame-des-Neiges (Qué.): Éditions Trois-Pistoles, 2002, 258 p.
- Sartre, Jean-Paul. *La responsabilité de l'écrivain*. Paris: Éditions Verdier, 1998, 64 p.
- Schmid, Sigrid. *Hermann Broch, éthique et esthétique*. Coll. «Perspectives germaniques» Paris: Presses universitaires de France, 2001, 206 p.
- Wolf, Nelly. *Le Roman de la démocratie*. Coll. «Culture et Société», Paris: Presses Universitaires de Vincennes, 2003, 251 p.

Littérature et science

- Broad, William; Wade, Nicholas. *La souris truquée. Enquête sur la fraude scientifique*. Coll. «Point», Paris: Seuil, 1987, 281 p.
- Chassay, Jean-François. *Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine*. Montréal, Liber, 2003, 242 p.
- De Rosnay, Joël, *L'aventure du vivant*. Coll. «Points sciences» Paris: Seuil, 1988, 281 p.
- Pracontal (de), Michel. *L'imposture scientifique en dix leçons*. Coll. «Points sciences» Paris: Seuil, 2001, 378 p.
- Watson, James. *Gènes, génomes, société*. Paris: Odile Jacob, 2003, 336 p.

Suicide, mort et immortalité

- Casanova, Giacomo. *Discours sur le suicide*. Coll. «Rivages poche/Petite Bibliothèque» Paris: Éditions Payot & Rivages, 2007, 165 p.
- Dastur, Françoise. « La finitude impensable. Les philosophes devant la mort ». In *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, p. 913-930. Paris: Bayard, 2004, 1668 p.
- Durkheim, Émile. *Le suicide*. Coll. «Quadrige», Paris: Presses universitaires de France, 2002, 463 p.

- Eco, Umberto,. « Sur les inconvénients et les avantages de la mort ». In *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, p. 1673-1680. Paris: Bayard, 2004, 1668 pages
- Étienne, Bruno. « Les combattants suicidaires. La pulsion de mort chez certains arabo-musulmans ». In *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, p. 1307-1318. Paris: Bayard, 2004, 1668 p.
- Fisher, Alain. « Le corps éternel. Nouveaux défis de la médecine régénératrice ». In *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, p. 1507-1518. Paris: Bayard, 2004, 1668 p.
- Hintermeyer, Pascal. « La mort consentie. Débats contemporains sur l'euthanasie ». In *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, p. 1045-1060. Paris: Bayard, 2004, 1668 p.
- Hubault, Sandrine. « Le désir d'une vie infinie. Immortalité et éternité ». In *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, p. 535-548. Paris: Bayard, 2004, 1668 p.
- Khan, Axel. « Une vie qui s'éternise. Mort biologique et immortalité ». *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, p. 1375-1395. Paris: Bayard, 2004, 1668 p.
- Lafontaine, Céline. *La société post-mortelle*. Paris: Éditions du Seuil, 2008, 242 p.
- Le Breton, David. « Le corps insuffisant. La quête contemporaine d'immortalité ». In *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, p. 999-1010, Paris: Bayard, 2004, 1668 p.
- Morin, Edgar. « L'homme et la mort ». In *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, p. 39-50, Paris: Bayard, 2004, 1668 p.
- Volant, Éric. *Dictionnaire des suicidés*. Montréal: Liber, 2001, 391 p.
- Volant, Éric. *Culture et mort volontaire – Le suicide à travers les pays et les âges*. Montréal: Liber, 2006. 394 p.

Corpus des apparentés

- Bradbury, Ray. *Fahrenheit 451*. Coll. «Présence du Futur», Paris: Gallimard, 1995, 224 p.
- Gilliam, Terry. *Brazil*. Embassy International Pictures (R-U) / Universal Pictures (É-U), 1985.
- Huxley, Aldous. *Le meilleur des mondes*. Paris: Presses Pocket, 1980, 312 p.
- Orwell, Georges. *1984*. Coll. «Folio », Paris: Gallimard, 1991, 438 p.
- Ruffin, Jean-Christophe. *Le parfum d'Adam*. Paris: Flammarion, 2007, 539 p.
- Zamiatine, Eugène. *Nous autres*. Coll. «L'Imaginaire», Paris: Gallimard, 1971, 233 p.